

LUMIERE SUR LE CHEMIN



LE PERE WILLIAM DOYLE

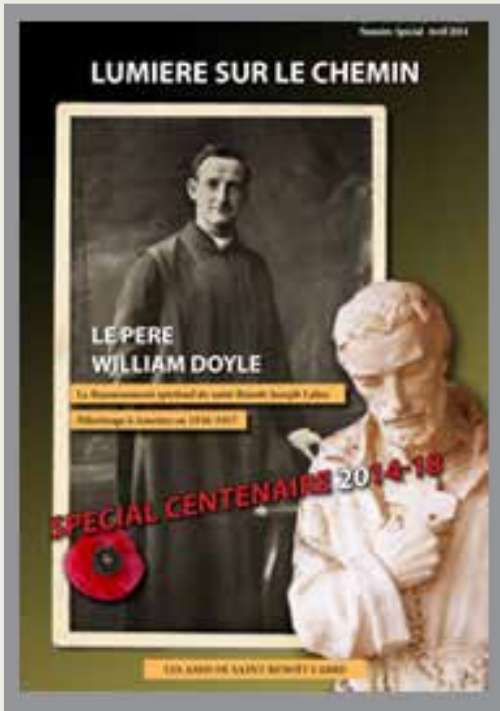
Le Rayonnement spirituel de saint Benoît-Joseph Labre

Pèlerinage à Amettes en 1916-1917

SPECIAL CENTENAIRE 2014-18



SOMMAIRE



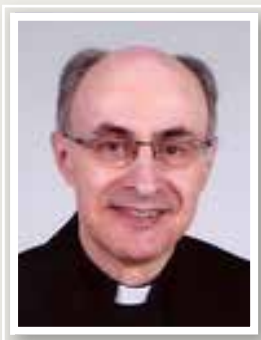
Textes et Photographies
Didier NOËL

Association française
Saint Benoît Labre d'Amettes
12 bis rue de l'église
62260 Amettes (France)
Tél : 03 21 02 34 15
ass.benoit.labre@neuf.fr

Association canadienne
Les Amis de Saint Benoît Labre
<http://www.amis-benoit-labre.net/>

Auteur et webmestre :

Droits d'auteur



Raymond Martel, prêtre
(Amos, Québec, Canada)
© Tous droits réservés.

01 **LE CENTENAIRE 1914-1918**06-13
La Grande Guerre.

02 **INTRODUCTION**14-19
Par le Père Raymond MARTEL. Le
Rayonnement spirituel du Saint Pèlerin

03 **FATHER WILLIAM DOYLE**.....22-101
Pèlerinage à Amettes et à la maison natale
de saint Benoît-Joseph Labre. Le prêtre des
tranchées.

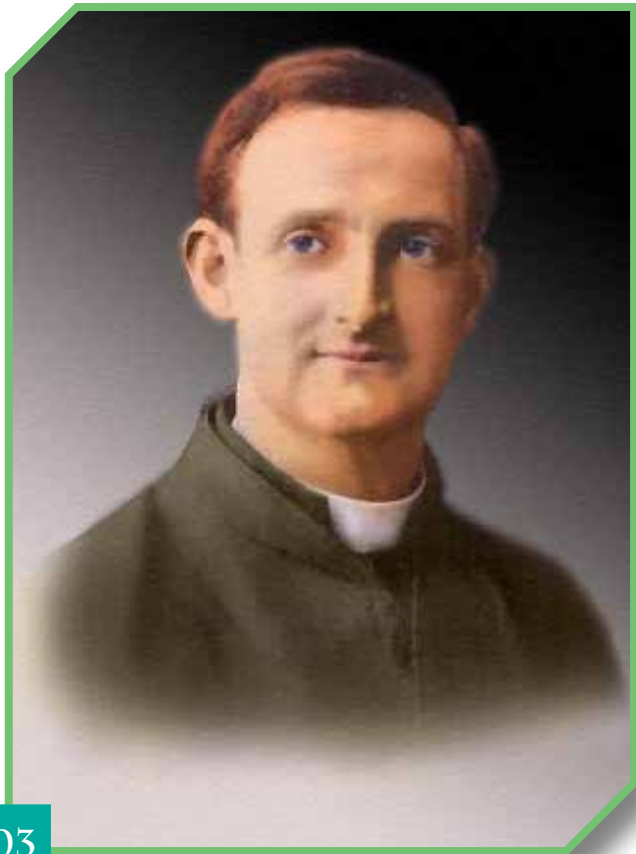
04 **LEST WE FORGET**.....102-147
Hommage des Amis de Saint Benoît Labre
au Père William Doyle.



04



01



03



02



04

Le Père William Joseph Gabriel Doyle naît le 3 mars 1873. Il était originaire de Dalkey, comté de Dublin (Irlande). William était le plus jeune d'une fratrie de sept enfants. Prêtre jésuite, ordonné le 28 juillet 1907, William s'est enrôlé peu de temps après le déclenchement du conflit et a servi dans l'armée britannique comme aumônier de la Première Guerre mondiale.

Il fut incorporé successivement dans chacun de ces régiments irlandais:

8th Royal Irish Fusiliers
Royal Inniskilling Fusiliers
9th Royal Dublin Fusiliers
6th Royal Irish Rifles
7th Royal Irish Rifles

Durant son service, il a participé à de nombreux combats dans la Somme , à la bataille de Messines et à la bataille d'Ypres. (Passchendaele)

Le Général Hickie, commandant en chef du 16th Irish Division, décrit William comme l'un des prêtres les plus braves qui ait servi ici au service des hommes. Il a reçu la croix militaire pour sa fidélité à son devoir quotidien lors de l'assaut sur le village de Ginchy (village de Picardie). Recommandé pour la Victoria Cross à titre posthume, il fut tué à Ypres avec trois officiers, sur la crête de Frezenberg en administrant l'Extrême-Onction à un blessé. Son corps retrouvé le jour même fut enterré sur place le jeudi 16 août 1917. A la fin des hostilités, la tombe du Père William Doyle ne fut jamais retrouvée. Son corps fait partie des nombreux soldats disparus qui reposent toujours sous la terre sombre des anciens champs de bataille de la Grande Guerre.

Bien qu'il n'ait pas de tombe connue, son nom est gravé sur le monument commémoratif de Tyne Cot à Zonnebeke sur le Panel 160. (Flandres belges)

Chaplain 4th Class Father. William Joseph Doyle





Chers Amis...

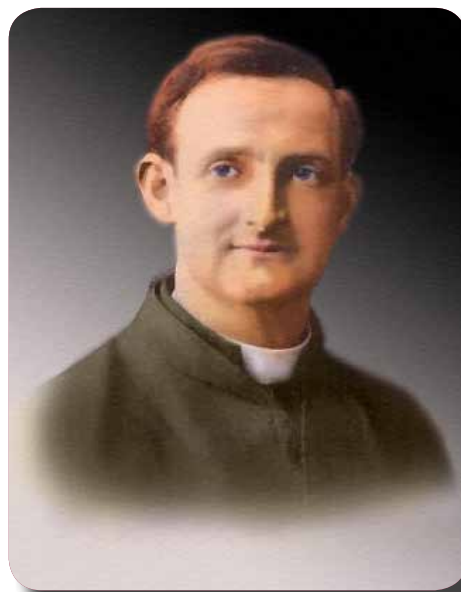
Chers Amis du saint vagabond, bonjour. C'est depuis Frezenberg, près d'Ypres, en cette année du centenaire du début de la Grande Guerre 1914-1918, où j'ai souhaité avec l'accord du Père Raymond Martel vous faire découvrir, au cours de ces quelques pages, une petite partie de la vie d'un prêtre jésuite irlandais, le Père William Joseph Doyle. Dans

ce récit, qui est avant tout celle d'une Âme profondément humaine, se profile la sainte icône d'une unité profonde : corps et âme intimement liés. L'humain et le divin. J'ai trouvé essentiel que cette histoire puisse être rappelée et que cette mémoire soit ravivée au sein des Amis de Saint Benoît Labre.



En tant qu'aumônier militaire, William eut à cœur de servir son Dieu au milieu des hommes, là même où il se sentit invité à participer d'une manière ou d'une autre et à porter le regard de l'âme humaine sur l'existence de Dieu. Pour lui la souffrance revêt un caractère d'épreuve, une voie vers la sanctification; ce trait de caractère montre bien des similitudes avec le charisme du saint pèlerin d'Amettes pour lequel il avait une dévotion admirable. En parcourant ce recueil vous apprendrez que son passage au village natal de saint Benoît-Joseph Labre (en 1916-1917) a changé le cours de sa vie. Il en fera même un pilier de son sacerdoce, un ministère où, chaque jour, il sera confronté au mal et à la souffrance des réalités de la guerre. Sans juger personne, il nous laisse entrevoir l'absurdité de cette œuvre de destruction de l'homme par l'homme; Dieu n'est pas l'auteur de la guerre et l'histoire dira le nom de ceux qui l'ont voulue et qui l'ont déclarée. En quelque lieu du monde et à quelque moment de l'histoire que ce soit, nous ne devons jamais oublier que le résultat de ces quatre années de guerre fut la mort de 9,5 millions d'hommes.

Dans les tranchées, le Père William Doyle est confronté au quotidien de la mort de jeunes hommes sur le no man's land. Il fit la première expérience de ces combats quand il fut pris dans les environs de Mazingarbe et de Loos à la première attaque aux gaz chimiques. Dans ses lettres, il laissera entrevoir aussi « l'incompétence officielle », celle de généraux peu respectueux de la vie des soldats qu'ils envoient en masse vers d'inutiles sacrifices, parfois pour quelques mètres de terrain... Au final, quatre années d'une guerre, d'un holocauste qui fut l'affrontement le plus meurtrier de l'histoire.



**“PÈRE WILLIAM JOSEPH DOYLE
AUMÔNIER MILITAIRE
ROYAL DUBLIN FUSILIERS”.**
IN REMENBRANCE

LES AMIS DE SAINT BENOÎT LABRE



*Il se sentit invité à participer
d'une manière ou d'une autre
et à porter le regard de l'âme
humaine sur l'existence de
Dieu.”*

THE “TRENCH PRIEST”

2014 LE CENTENAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914 - 1918



Je sens que Dieu travaille dans mon âme pour des fins que j'ignore encore.”

*Père William Doyle
7 novembre 1916*

Chers Amis, l'écriture que je vous confie aujourd'hui est un condensé des notes et des lettres⁽¹⁾ où William consignait au jour le jour ce que lui et ses compatriotes devaient endurer. Il disait souvent: *« C'est très curieux de n'avoir jamais eu un moment d'hésitation ni ressenti de crainte en affrontant le danger quand le devoir m'appelait et que je devais sauver un pauvre homme. Mais, pour ainsi dire, patauger dans le sang ou attendre d'être déchiqueté ou enseveli, est une expérience qui met les nerfs à vif. Pourtant en privé, le modeste homme de Dieu confessait volontiers sa propre terreur : « J'ai été capable de cacher mes sentiments et ainsi aider les autres à mépriser le danger quand je ne pensais qu'à prendre mes jambes à mon cou, je ressentais une misérable peur et je tremblais souvent comme une feuille. »*

C'est aussi l'histoire d'une nation, l'Irlande avec ses luttes entre catholiques et protestants.

Pourtant sur les champs de bataille de France et de Belgique, le Père Doyle confie avec émotion l'esprit de solidarité de confiance que les soldats protestants et catholiques développèrent entre eux lorsqu'ils servirent ensemble dans les tranchées.

De nos jours à Messines, un monument auquel j'ai rendu visite en vos noms, chers Amis, « Le Parc de la paix de l'île d'Irlande », dont la vocation est d'être le symbole de réconciliation du passé, du présent et de l'avenir de l'Irlande, rend hommage aux efforts du Père Doyle et de ses hommes.



Photos Carole Hope © Tous droits réservés.

Le Père William Doyle fut tué au cours de l'offensive de Passchendaele en portant secours à un blessé à Frezenberg Ridge, le 16 août 1917. Son corps, retrouvé le jour même, fut mis en terre sur place. La bataille de Passchendaele, qui est également connue sous le nom de troisième bataille d'Ypres, en enfonçant le saillant d'Ypres de huit kilomètres. Les pertes totales (morts, blessés et disparus) s'élevèrent à environ 8.500 Français, 4.000 Canadiens, 5.000 Néo-Zélandais, 36.500 Australiens, (?) Belges et 250.000 Britanniques dont au moins 40.000 disparus (déchiquetés par les obus ou noyés dans l'eau et la boue.) et 250.000 Allemands.

Après l'armistice, on chercha en vain la tombe du Père William Doyle. Il est probable qu'il repose toujours dans les terres sombres des anciens champs de bataille de Flandre.

Bien qu'il ne possède pas de tombe reconnue, le nom du Père William Doyle est inscrit sur le mémorial des disparus de Tyne Cot à Zonnebeke, près de l'endroit où il est tombé.

Je voulais remercier tout particulièrement Madame Carole Hope pour son accord et sa gentillesse dans l'utilisation des photos et des précisions sur les différentes dates du passage de Willie à Amettes.



À la fin de cette présentation, vous trouverez les références de l'excellent ouvrage de 700 pages où Carole Hope nous livre les derniers secrets sur la vie de Père William Doyle intitulé : « Worshipper and Worshipped ». Merci Carole, au nom des Amis de Saint Benoît Labre.

DIDIER NOËL

Boulogne-sur-Mer, le 03 mars 2014



BIOGRAPHIE

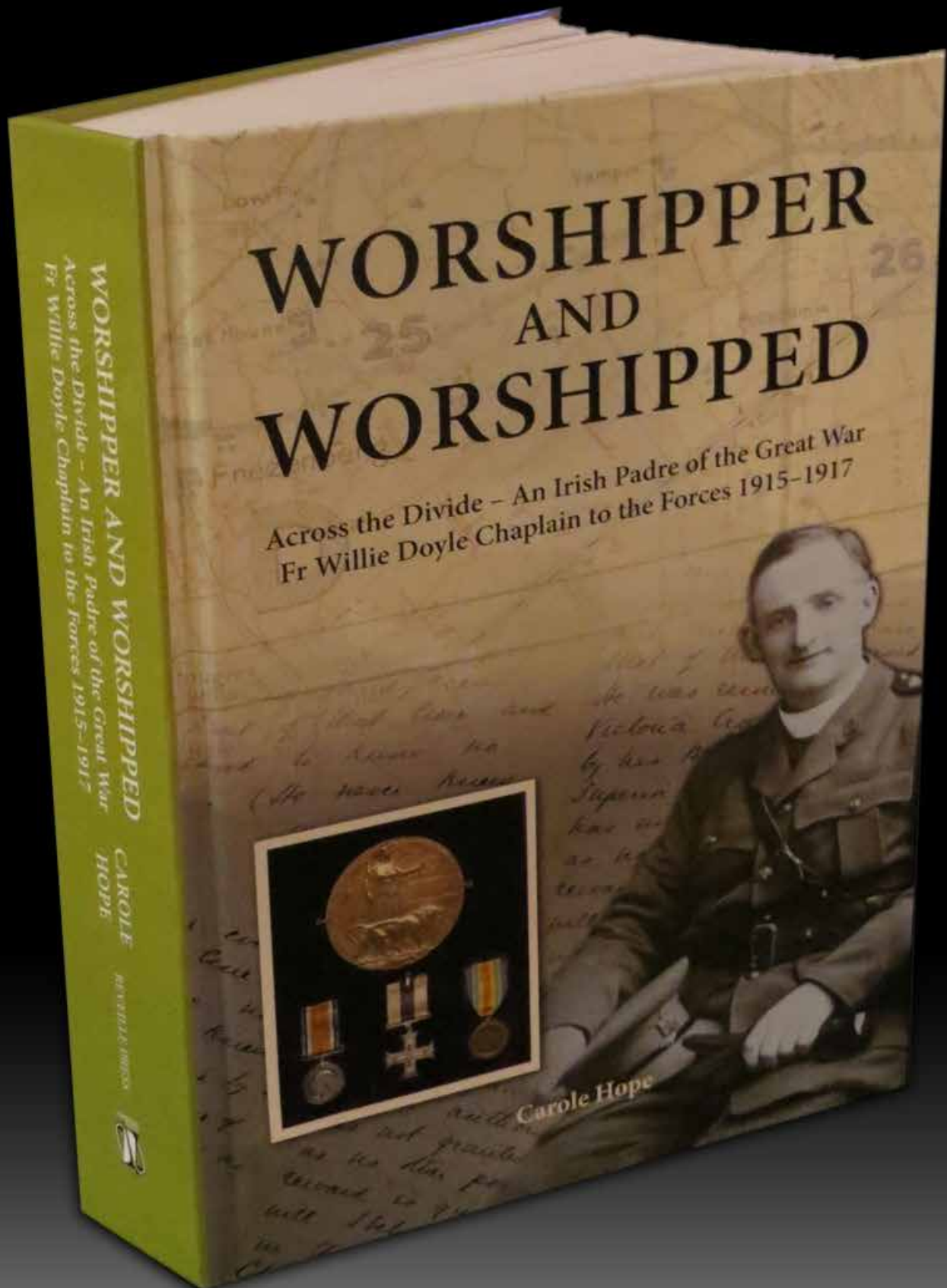
Pour en savoir davantage sur la vie du Père Doyle, chers Amis de Saint Benoît Labre, je vous recommande la lecture de l'excellent ouvrage de Carole Hope, paru aux éditions Reveille Press : "Worshipper and Worshipped":

Across the Divide: an Irish Padre of the Great War. Fr. Willie Doyle Chaplain to the Forces 1915-1917 (700Pages).

L'histoire de Willie Doyle informe le lecteur sur plusieurs domaines. Elle est pertinente pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire militaire et celle de la Première Guerre Mondiale, connue sous le nom de Grande Guerre pour Willie et ses contemporains. Nous aurons à faire à un large éventail de personnes qui contribuent à l'histoire de Willie, qui ne se seront jamais autant battues que ces hommes du Sud de l'Irlande qui furent volontaires pour lutter contre l'ennemi héréditaire pendant la Grande Guerre. Par là même, ils devinrent vite des parias et des laissés-pour-compte de la future histoire de l'Irlande. L'histoire du Père Doyle

nous éclaire aussi sur la foi catholique, la Société de Jésus et la situation socio-économique de l'Irlande de la fin du 19ème et du début du 20ème siècles. Il va de soi que l'ombre des difficiles relations politiques entre le Royaume "désuni" de Grande-Bretagne et l'Irlande plane sur les actions menées sur l'herbe verdoyante de la patrie ou les champs bruns de boue des Flandres. Même l'histoire de la famille de Willie est aussi fascinante. Au final, des mystères dans son histoire, qui seront exposés dans les pages suivantes, demeurent troublants. L'histoire de Willie Doyle est profondément ancrée dans la réalité mais fournit aussi un excellent terreau pour les mythes et légendes!

2014-18 CENTENARY OF THE GREAT WAR



Willie Doyle's story informs the reader on a number of different levels. It certainly has relevance to those interested in military history and that of the First World War, known as the Great War to Willie and his contemporaries. We will meet a broad spectrum of people who contribute to Willie's story, but none more striking than those men from Southern Ireland who volunteered to serve the old enemy's cause in the Great War. Having done so, they soon became outcasts and the forgotten men of Ireland's subsequent history. Fr. Doyle's story also conveys something of the Catholic faith, the Society of

Jesus and the social and economic conditions in Ireland at the end of the nineteenth and beginning of the twentieth centuries. Inevitably, the delicate political relationship within the dis-united kingdom of Great Britain and Ireland hovers over actions played out on the verdant green grass of home or in the muddy brown fields of Flanders. Even Willie's family history has its fascination. Finally, there are some perplexing mysteries to his story, all of which will be surveyed in the following pages. The Willie Doyle story is firmly grounded in reality, but conversely is also the stuff of myth and legend!

Titre:

*Worshipper and Worshipped:
Across the Divide: an Irish Padre of the
Great War. Fr. Willie Doyle Chaplain to
the Forces 1915-1917*

Auteur:

Carole Hope

Genre:

Biography and Military

ISBN

978-1-908336-92-7

Éditeur:

Reveille Press

Date de publication:

November 2013



CAROLE HOPE

WORSHIPPER AND WORSHIPPED

Across the Divide – An Irish Padre of the Great War
Fr Willie Doyle Chaplain to the Forces 1915–1917



Carole Hope



LE RAYONNEMENT DE SAINT BENOÎT-JOSEPH LABRE

INTRODUCTION

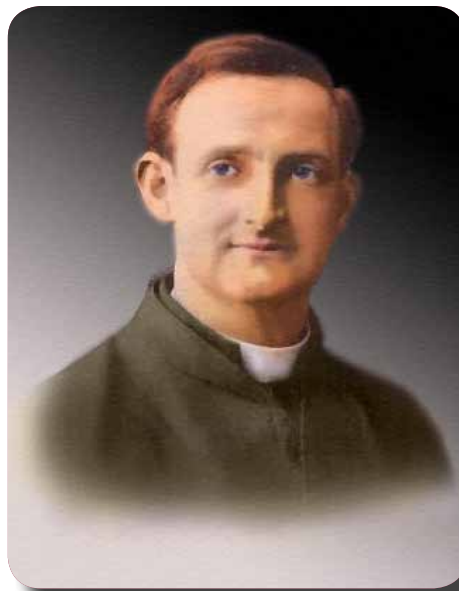
PAR LE PÈRE RAYMOND MARTEL

VICAIRE GÉNÉRAL AU DIOCÈSE D'AMOS (QUÉBEC - CANADA)



*Saint Benoît Labre
continue d'inspirer
la vie chrétienne de
nombreuses personnes
à travers le monde."*

Il est toujours étonnant de constater combien Benoît Labre, ce grand silencieux qui n'a laissé aucun écrit, sauf deux lettres à ses parents, est toujours l'objet non seulement d'une dévotion populaire mais aussi d'ouvrages tant spirituels qu'historiques. Au début de février 2014, est parue une nouvelle biographie signée par Marc Loison : "*Benoît Labre. Entre contestations et rayonnement spirituel. 1748-1783 (2)*." Dans cet ouvrage, il aborde une question qui nous intéresse grandement : le rayonnement spirituel du saint pèlerin d'Amettes.



“PÈRE WILLIAM JOSEPH DOYLE
AUMÔNIER MILITAIRE
ROYAL DUBLIN FUSILIERS”.

IN REMENBRANCE

LES AMIS DE SAINT BENOÎT LABRE



Beaucoup d'hagiographes de Benoît Labre ont passé sous silence ou traité avec légèreté le rayonnement spirituel du saint artésien entre le XIXe et le XXIe siècle.”



Le rayonnement spirituel d'une Thérèse d'Avila, d'un Jean de la Croix, d'une Thérèse de l'Enfant-Jésus suscite peu d'étonnement à cause de l'ampleur de leur œuvre écrite. Dans le cas du saint d'Amettes, je suis toujours agréablement étonné de constater non seulement le rayonnement qu'il a connu par le passé, mais aussi en ce début de 21e siècle. Benoît Labre continue d'inspirer la vie chrétienne de nombreuses personnes à travers

le monde. En introduction à son ouvrage, Marc Loison signale que beaucoup d'hagiographes de Benoît Labre « ont passé sous silence ou traité avec légèreté le rayonnement spirituel du saint artésien entre le XIXe et le XXIe siècle » (3). Heureusement, comme cet auteur, il est des personnes qui portent à cœur de rompre ce silence. Parmi elles, nous retrouvons Didier Noël, un Ami de saint Benoît Labre.



*Un nouveau chemin,
celui du rayonnement
spirituel du saint pauvre
de Jésus-Christ dans la
vie des personnes.”*

Si, un jour, le saint vagabond de Dieu est descendu dans sa vie comme on descend chez un ami, depuis quelques années, un jeu de circonstances providentielles a mis Didier en route sur les traces du saint d'Amettes laissées ici et là en Europe. Son œuvre, *Mes chemins de traverse*, que l'on retrouve sur le site internet des Amis de saint Benoît Labre, en est la démonstration.

Travailleur acharné, doué de nombreux talents pour la présentation de son travail et généreux de lui-même, Didier aime partager ses découvertes. Son souci : nous amener avec lui sur les traces du saint mendiant de Dieu. Jusqu'à maintenant, avec *Mes chemins de traverse*, Didier nous a fait découvrir les traces matérielles du passage de Benoît Labre en tel lieu ou encore de la dévotion populaire à son endroit. Si « l'histoire est avant tout une connaissance par traces », selon l'historien Marc Bloch (3), Didier fait, pour ainsi dire, œuvre d'historien. Du moins, il relève les indices matériels nécessaires à l'historien (documents d'archives, photos, témoignages, etc.).

Aujourd'hui, avec ce numéro spécial consacré au père William Doyle, à l'occasion du centenaire du début de la grande guerre 1914-1918, Didier nous introduit sur un nouveau chemin, celui du rayonnement spirituel du saint pauvre de Jésus-Christ dans la vie des personnes. Une nouvelle série de présentation est certainement en train de naître.

Inévitablement, en lisant ce texte, nous découvrons l'aumônier militaire qu'a été le père Doyle et les conditions difficiles dans lesquelles il a exercé ce ministère unique auprès des soldats de l'armée britannique. Mais nous découvrons surtout l'histoire d'une âme éprise de l'amour du prochain et désireuse de sainteté. « Le bon Dieu n'est pas distrait » aimait répéter Mgr Albert Ndongmo, évêque de Nkongsamba (Cameroun) avant son exil au Québec. Cela s'est avéré une fois de plus dans la vie du père Doyle. Providentiellement conduit à Amettes, il n'en sortira pas indemne. Comme le fait remarquer Didier Noël : « Il en reviendra bouleversé par le message reçu dans la chambre du vagabond de Dieu.

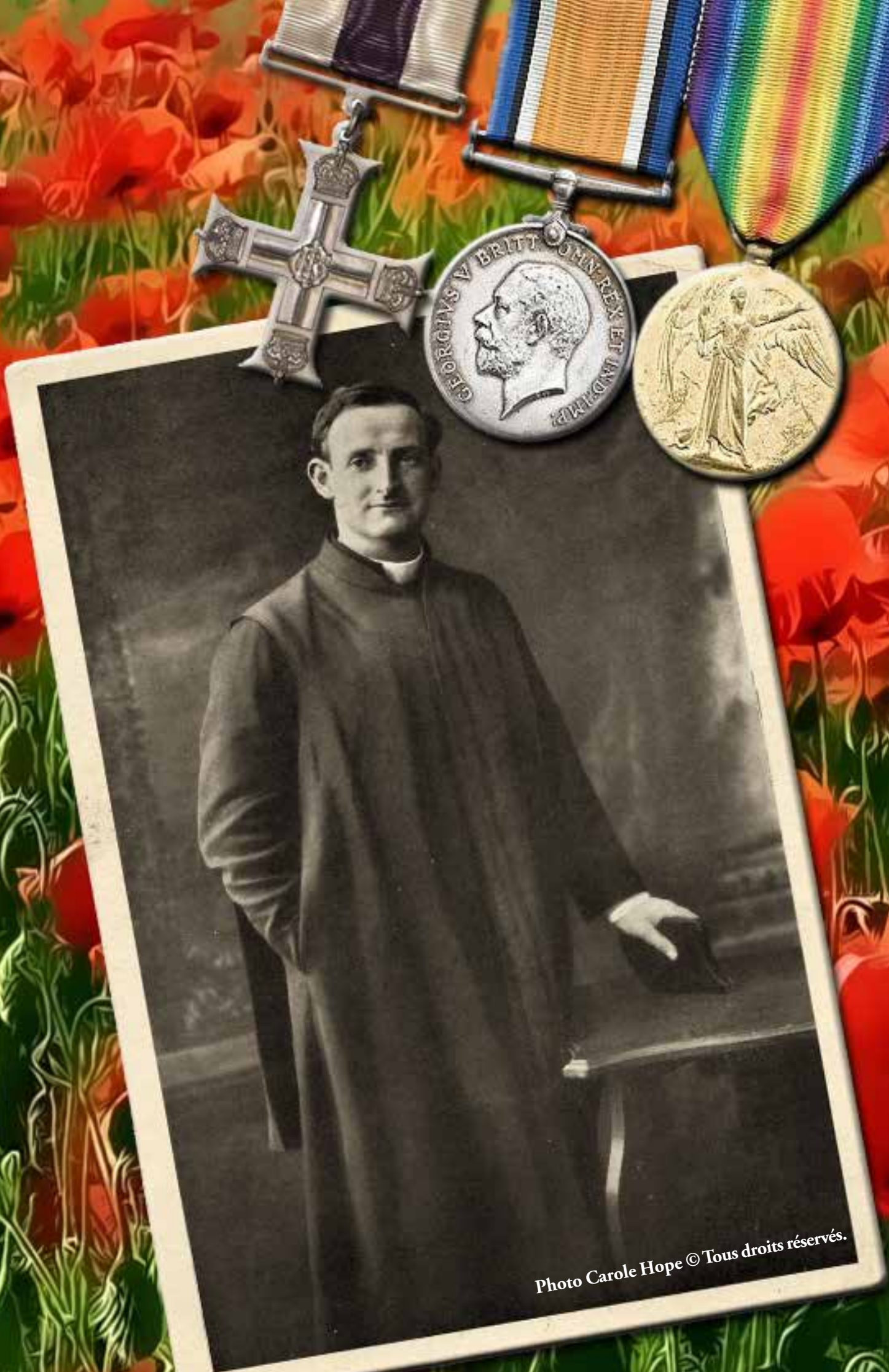


Photo Carole Hope © Tous droits réservés.



“God calls me to an austere life; I must prepare myself to

Progressivement il fera de cette rencontre un pilier de son sacerdoce et donnera à Dieu toute la mesure de cette parole: “God calls me to an austere life; I must prepare myself to follow the ways of God.” (‘Dieu m’appelle à une vie austère; je dois me préparer à suivre les voies de Dieu’). » Comme dans la Bible, les rencontres avec le monde du divin ne laissent jamais indemnes ceux qui en sont les bénéficiaires. Ils en ressortent tous transformés. Il y a un avant et un après. Ainsi, en a-t-il été pour le Père Doyle à la suite de ses deux passages à Amettes.

Je remercie Didier, après de nombreuses heures consacrées à la recherche, à la rédaction et à la présentation graphique de son texte, de mettre en lumière le rayonnement spirituel de saint Benoît Labre dans la vie d’un chrétien du 20^e siècle, le Père William Doyle.

RAYMOND MARTEL, PRÊTRE

AMOS (CANADA) LE 03 AVRIL 2014

2014 CENTENAIRE DE LA GRANDE GUERRE 14-18



follow the ways of God.”



Photos Carole Hope © Tous droits réservés.



Comme dans la Bible, les rencontres avec le monde du divin ne laissent jamais indemnes ceux qui en sont les bénéficiaires. Ils en ressortent tous transformés. Il y a un avant et un après.”

1914-1918



CENTENAIRE



DE LA GRANDE GUERRE



Voici une histoire émouvante et tragique; celle du Père William Joseph Doyle du “Royal Dublin Fusiliers”. Un jeune prêtre catholique irlandais confronté à la tourmente de la Grande Guerre. Dans son périple, il va faire une rencontre providentielle avec saint Benoît-Joseph Labre. Par deux fois, il se rendit à Amettes, village natal du saint de l’Artois. Il en revint bouleversé par le message reçu dans la chambre du vagabond de Dieu. Progressivement il fera de cette rencontre un pilier de son sacerdoce et donnera à Dieu toute la mesure de cette parole:

“God calls me to an austere life; I must prepare myself to follow the ways of God.”





L'auteur de ce récit est un prêtre jésuite irlandais, le Père William-Joseph Doyle, aumônier militaire durant la Grande Guerre.



Photos Carole Hope © Tous droits réservés.

LE PERE WILLIAM DOYLE

AUMÔNIER MILITAIRE DE 1915-1917

LE SAINT PRÊTRE DES CHAMPS DE BATAILLE

William-Joseph Gabriel Doyle naquit à Melrose, Dalkey, dans le comté de Dublin, le 3 mars 1873. Son père, Hugh Doyle, était alors attaché à la haute cour de Justice d'Irlande. Il est mort le 28 mars 1924 dans sa quatre-vingt-douzième année. Sa mère, Christina Mary Doyle, était née à Byrne. Elle est morte à l'âge de 83 ans, le 19 mars 1915. William, rentré d'une mission prêchée à Glasgow, eut la consolation d'assister aux derniers moments de sa mère et célébra aussitôt la messe. William est le dernier fils d'une fratrie de sept enfants (Quatre garçons et trois filles). L'aînée et la plus jeune de ses sœurs se marièrent ; la seconde devint religieuse de la Miséricorde et l'aîné des garçons, après un court passage au noviciat des Jésuites, entra à Holy Cross Collège (Clonliffe) et fut ensuite admis au collège de la Propagande à Rome. Mais dix jours avant son ordination, il tomba malade et mourut en 1887 dans sa vingt-quatrième année. Le second de ses frères fit ses études de droit et devint archiviste-greffier à Galway. Quant au

troisième frère de William, Charles, son aîné de quelques années, il fut l'inséparable compagnon de son enfance. Lui aussi devint prêtre de l'ordre jésuite. Jeune garçon, William sut se faire aimer des serviteurs; il excusait leurs petites négligences et ne manquait jamais une occasion de leur faire plaisir en les aidant volontiers. Lorsque, souffrante, la femme de ménage de la maison avait peine à faire son ouvrage, il faisait en secret les tâches les plus pénibles ou cirait les chaussures pour l'aider. Souvent la cuisinière trouvait, le lendemain matin, le feu allumé et la vaisselle lavée. Voici comment la vieille bonne nous raconte les exploits de William : « Dès sa petite enfance, il procure aux pauvres de Dalkey Hill le nécessaire. En prélevant sur son argent de poche, il s'imposait ainsi d'innombrables sacrifices, et souvent, il mendiait pour ses « Pauvres ». William ne se contentait pas de les secourir matériellement, il accordait aussi un soin immense au salut de leur âme en leur rappelant le recours à la prière et aux sacrements. Un jour, il réussit même à ramener dans le droit chemin un pauvre



Je remercie Dieu de tout mon cœur de ce que cette année ait été fructueuse en grâces ; elle a opéré, je le sens, un merveilleux changement en moi. ”

ivrogne qui allait mourir en refusant obstinément le secours d'un prêtre.

William resta auprès de lui de longues heures en prière et peu avant de rendre l'âme, le pauvre homme se réveilla et demanda l'assistance d'un prêtre. Emu, William resta auprès de son protégé jusqu'au dernier instant. À l'âge de 11 ans, William fut envoyé au collège Ratcliffe de Leicester pour parfaire son éducation catholique. Il y passa six ans mais dans la dernière année sa santé laissa à désirer et il repartit à Dalkey pour se remettre et reconsidérer son avenir. Après la lecture d'un livre de saint Alphonse de Liguori qui s'appelait : « Instructions and consideration on the Religious State », il décida de poursuivre sa carrière au service de Dieu.

À l'âge de 18 ans, le 31 mars 1891, le jeune homme entra au noviciat des Jésuites St. Stanilaus Collège de Tullaberg. Puis il étudia en Belgique et au collège Stonyhurst, établissement indépendant jésuite anglais catholique, situé près du village de Clitheroe, dans le Lancashire, en Angleterre. Dans la joie qu'il éprouve de se donner à Dieu, il monte les marches de l'escalier du noviciat quatre à quatre, au grand étonnement du Père qui l'accompagne. Il écrira plus tard à ses parents : - « Depuis lors, je m'avance au jour le jour, d'année en année, avec le même joyeux esprit, assumant au mieux les difficultés et cherchant à toujours voir le bon côté des choses. Il est vrai que, de temps à autre, il y a eu des épreuves... mais à travers tout, je peux dire honnêtement que je n'ai jamais perdu la paix et la joie profondes qui rendent douces les choses amères et aplanissent les chemins rugueux. »

Le zèle de son cœur ardent se révèle dans un texte écrit à la Sainte Vierge durant son noviciat : il lui demande de le préparer « au martyre, au moyen d'un travail ardu et d'un continuel renoncement à soi. » Dans la deuxième année de son noviciat, une grave épreuve de santé met en péril sa vocation. Après un long séjour de repos en famille, il peut enfin prononcer ses vœux le 15 août 1893.

Et finalement il fut ordonné à Milltown Park college de Dublin, le 28 juillet 1907. Peu après la cérémonie, il écrivait à sa sœur à laquelle il devait tant :

- « Je sais que vous serez heureuse de lire quelques lignes de ma main qui vient de recevoir l'onction sacrée. Grâce soit mille et mille fois rendue

à Dieu ! Enfin je peux dire : je suis prêtre, bien qu'indigne de tout ce que ce nom renferme. Comment vous dire ce que mon cœur ressent en ce moment ? Il surabonde de joie, de paix et de reconnaissance envers Dieu, pour tout ce qu'Il a fait pour moi ; il est plein de gratitude pour vous, ma chère missionnaire, et pour toutes vos prières. Demain je dirai ma première messe à neuf heures, à Hampton, pour nos chers parents ; je dirai ma seconde messe à neuf heures, également à Terenure ; elle sera pour vous. Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi ; mais par dessus tout, merci au Sacré-Cœur, pour cette grâce suprême accordée à votre frère, qui vous aime si tendrement. »

En octobre 1907, il partit pour la France et passa par Paris. A Paray-le-Monial, il eut le bonheur de dire la messe à l'autel même où le Seigneur est apparu à Sainte Marguerite-Marie et remonta par la ville de Lyon visiter Ars, village embaumé du souvenir du Saint curé. On lui accorda le privilège tout spécial de s'asseoir dans le confessionnal du Saint, de dire la messe devant sa châsse et de se servir de son calice.

- « Cela fait une étrange impression, écrit le Père Doyle, de voir devant soi, pendant la messe, le corps du saint Curé, étendu, calme et paisible, le visage éclairé d'un sourire céleste, tel qu'il était au moment de sa mort, il y a cinquante ans. »

À Lyon, il y passa deux jours et dit la messe chaque matin au sanctuaire de Notre-Dame de Fourvière.

Ensuite il retourna à Paris visiter la vieille maison des Jésuites, rue de Sèvres, puis le Sacré-Cœur de Montmartre et son adoration perpétuelle.

- « Ici, un grand nombre de femmes prient toute la journée et les hommes veillent la nuit. »

La petite excursion de William fut bientôt terminée et il arriva à Tronchiennes, près de Gand en Belgique, afin d'y accomplir son troisième An (dans la doctrine de Saint Ignace, le jésuite n'est complètement formé qu'après une nouvelle année de probation, appelée le troisième An). Son arrivée se fit quelques jours avant l'ouverture de la retraite de trente jours qui dura du 10 octobre au 13 novembre 1907.

- « Ce matin, écrit-il, le 2 novembre, après la contemplation sur la Passion, pendant la messe, j'ai senti, de nouveau, un immense désir de devenir un Saint... »



à la fin de la troisième semaine, il note : j'éprouve aussi une faim et une soif croissantes de souffrances et de mortifications, parce qu'elles me rendront plus semblable à Jésus. » En janvier 1908, il donna sa première retraite à une cinquantaine de jeunes filles dans un couvent, à Hamont, près d'Anvers. Pendant le Carême de 1908, il se trouvait à prendre part à des missions données à Aberdeen en Ecosse et à Yarmouth, ville où il fut invité à donner une seconde mission, le 20 avril 1908.

- « J'ai fait, un jour, une rencontre providentielle. Dans une de mes visites aux quartiers pauvres, je me trouve en présence d'une vieille femme de plus de quatre vingt-dix ans : depuis de très longues années, elle n'avait pas mis les pieds à l'église. »

- « J'ai bien mal vécu » me dit-elle, mais chaque jour, j'ai demandé à Dieu de m'envoyer avant ma mort un ami à qui me confier, et aujourd'hui je sens que ma prière est exaucée. » Je revins le lendemain et je reçus sa confession. Le jour de Pâques, je lui ai apporté la Sainte communion. Les larmes coulaient sur ce bon vieux visage tout ridé, et elle me dit :

- « Oh ! Père, voilà le premier jour heureux dans ma vie ! Depuis mon enfance, je n'ai jamais su ce qu'est le bonheur ! »

Je ne pouvais m'empêcher de sentir que pouvoir ainsi ouvrir le ciel à cette pauvre âme, c'était une récompense de toutes mes années de préparation. Au commencement de mai, William était de retour à Tronchiennes, qu'il quitta le mardi 7 juillet 1908. Le lendemain, il était à Bruxelles, puis à Louvain, Soignes, Groenendael et Overysse pour arriver à Liège au collège Saint-Servais où il passa toute la journée du dimanche 12 juillet, et enfin rentra dès le lendemain à Tronchiennes. Ainsi se termina le petit pèlerinage du Père William-

Joseph Doyle. Ce fut sa première excursion en Belgique : il était loin de prévoir que, moins de dix ans plus tard, il y reviendrait, pour y trouver une fin tragique, avec la même gaieté et le même entrain qu'aux jours de son premier pèlerinage. Il écrira au terme de son troisième An :

- « Cependant, je remercie Dieu de tout mon cœur de ce que cette année a été fructueuse en grâces ; elle a opéré, je le sens, un merveilleux changement en moi. J'éprouve un désir plus grand de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour plaire à Dieu et devenir saint, un plus grand attrait pour la prière et la mortification, et une facilité croissante pour me renoncer. Je sais que le travail de ma sanctification n'est que commencé ; le plus difficile reste à faire. »

Au cours des autres années, il travailla dans diverses paroisses de Limerick et de Dublin mais en novembre 1914, le Père Doyle se porte volontaire comme aumônier militaire, et, un an plus tard, il est affecté au Front Ouest à la 16e Division du 8e Royal Irish Fusiliers. Au moment où il s'est proposé, il a senti que Dieu lui offrait la grâce du martyr, et il désire que cette grâce soit unie à un acte de charité envers le prochain. Ce qui le console, devant l'horreur des champs de bataille, c'est de pouvoir offrir à ses compagnons les secours spirituels. Il est toujours prêt à prendre des risques lorsqu'il s'agit d'administrer les sacrements aux hommes en danger, même si on le juge imprudent : « Les gens ne peuvent se décider à dire si je suis un héros ou un fou ; je pense que la seconde réponse est la bonne. Mais ils ne peuvent pas comprendre ce que signifie pour un prêtre le salut d'une seule âme. » Rien ne l'arrête quand il s'agit d'apporter les sacrements à une âme qui va paraître devant Dieu.



Le Père William Doyle reçut du général l'ordre inattendu de traverser la Manche, et le jeudi 17 février 1916. Une demi-heure avant de s'embarquer, il écrivit à son père :

- « Je pars en envisageant l'avenir avec une certaine crainte... Chose étrange, je n'ai pas la moindre inquiétude sur les dangers de la guerre : ils sont moins grands pour moi que pour les autres ; mais je redoute les horreurs des champs de bataille, qui, de l'aveu de tous, ne sauraient être dépeintes. Et cependant, c'est une consolation d'apporter aux soldats et aux officiers le réconfort du prêtre. Ils vont tous et chacun à la mort avec l'enthousiasme d'une conscience pure : beaucoup n'étaient pas allés à confesse depuis plus de vingt ans. »

Il fait à son père une brève description de la traversée, qui révèle indirectement quelques traits de caractère :

- « La lune était entourée d'une magnifique auréole, et je me l'accaparai promptement... A terre avant l'embarquement, j'avais heureusement réussi à me procurer du thé, car on ne nous servit rien d'autre en guise de repas que des ceintures de sauvetage. Il y avait bien quelques couchettes que je laissai à d'autres officiers, et comme il n'y avait pas d'autres endroits pour dormir que la chambre de chauffe, je choisis un coin confortable..., sur le pont, et me disposai à faire un somme, lorsque, hélas ! La pluie vint à tomber. Néanmoins, la Providence vint à mon secours; le second mécanicien, passant près de moi, m'offrit aimablement de partager sa cabine, et

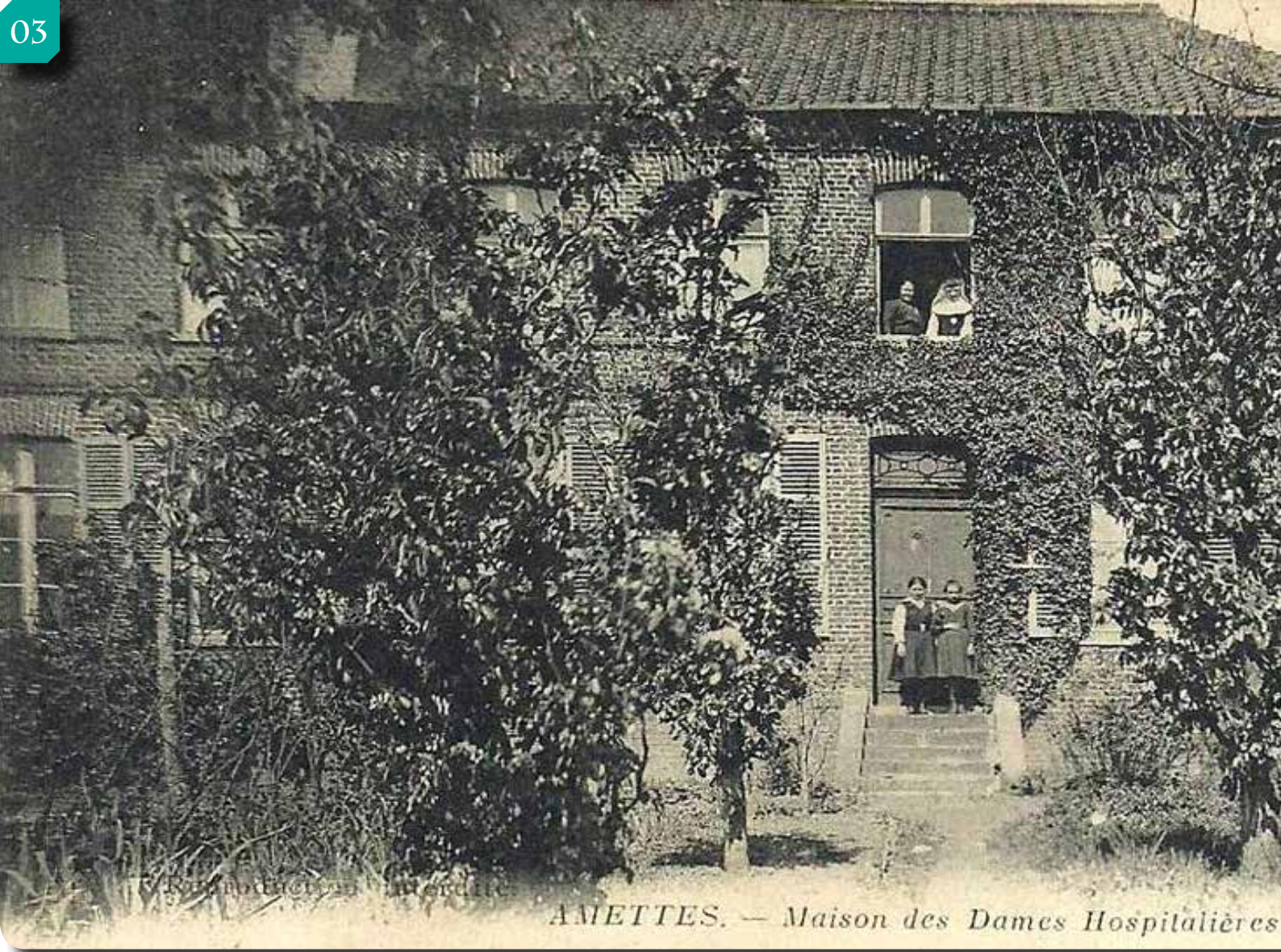
je dormis comme un loir sur un canapé. Il était extrêmement gentil et bon avec moi, m'offrant même la moitié de sa couchette ; et le matin, il avait préparé du café chaud et des petits pains lorsque je m'éveillai ; mais comme j'espérais dire la messe à terre, je dus remettre ce régal à plus tard. Maintenant, il est 9 heures, de sorte que je n'ai en perspective ni messe ni déjeuner, et nous sommes en vue du rivage depuis 4 heures ce matin...

- « 11h30. Nous venons de débarquer. Plus d'espoir de dire la messe aujourd'hui... je cherche et déniche un Chinois qui me procure une tasse de thé, laquelle a été la bienvenue. Il m'a aussi apporté une assiette de pâté de foie et de pommes de terre froides, un plat qui ouvrait l'appétit après une traversée de la Manche ! » Après une pluvieuse et fatigante journée au Havre, les hommes partirent pour leur base. Ils y arrivèrent après un voyage de vingt-et-une heures et demie de train, suivi d'une marche de 20 kilomètres.

- « Je n'essaierai pas de décrire davantage cette marche, mais vous vous imaginerez bien ce qu'elle a été, sachant que des hommes grands et forts tombaient d'épuisement. En d'autres circonstances, je n'aurais pas hésité à faire la route à pied ; mais j'étais presque au bout du rouleau. »

Au bout de 2 heures de marche pénible, un officier remarquant l'extrême fatigue du Père William Doyle le persuada de monter sur un caisson d'artillerie.





AMETTES. — Maison des Dames Hospitalières

Photos Carole Hope © Tous droits réservés



AMETTES-1916

Le premier rendez-vous de la "Providence".

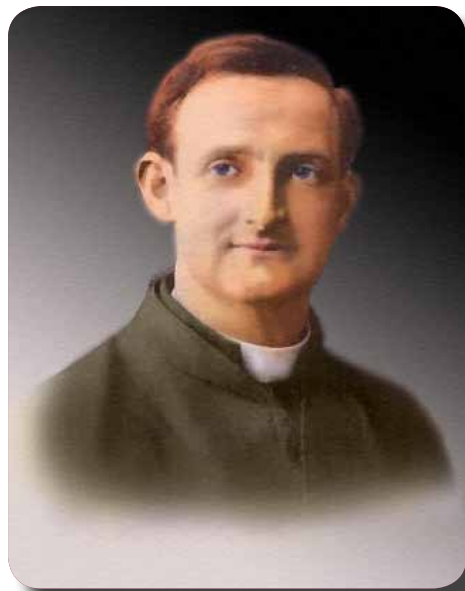
Lorsque que les voitures s'arrêtèrent à 2 heures du matin, le Père s'aperçut qu'il était séparé de l'infanterie et que son régiment était parti pour une destination inconnue : il s'était perdu. Après un sommeil de 3 heures sous une charrette, il fit à pied 3 kilomètres et se trouva dans une ville assez importante. Bien qu'au cours des 35 heures, il n'eût pris que deux sandwiches, il retarda son déjeuner jusqu'après sa messe. Alors, ne trouvant pas de train de voyageurs, il monta dans un train de marchandises :

il fit la plus grande partie de son voyage, incommodément assis sur des obus qui ne demandaient qu'à exploser. A la fin, un officier catholique, qu'il rencontra par hasard, le conduisit en automobile à sa destination : Amettes, en terre d'Artois, lieu de naissance de saint Benoît-Joseph Labre, à qui il vouait la plus grande dévotion depuis son plus jeune âge. Le Père William Doyle dort dans une chambre confortable du petit couvent des Sœurs d'Amettes.

2014 CENTENAIRE DE LA GRANDE GUERRE 14-18



Vous voyez, Dieu m'a récompensé pour toutes mes souffrances. Aujourd'hui il s'est produit une étrange coïncidence."



Le Père William Doyle dort dans une chambre confortable du petit couvent des Sœurs d'Amettes."



Amettes. - Vue générale.

Photos Carole Hope © Tous droits réservés.

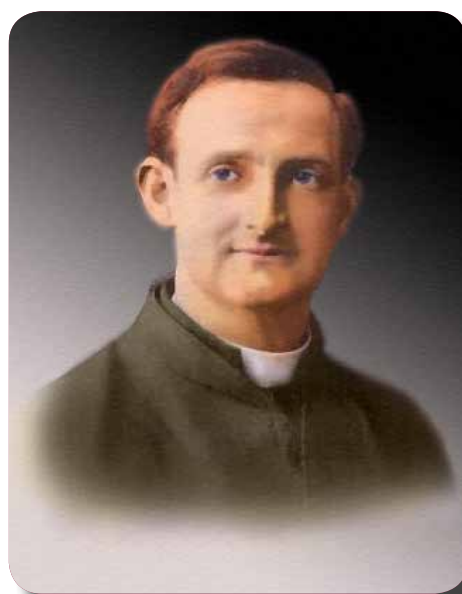
E prouvant des frissons importants, consécutifs aux trois nuits passées dehors, il s'estima heureux de recevoir les soins délicats et providentiels des Bonnes Sœurs. Il y passa plusieurs jours à se faire chouchouter par les nonnes. De ce premier séjour à Amettes, on retrouve des traces dans une de ses lettres :

- « Vous voyez, Dieu m'a récompensé pour toutes mes souffrances. Il s'est produit une étrange coïncidence. J'ai toujours lu la vie de Saint Benoît-Joseph Labre et j'avais une très grande dévotion pour lui à l'université et voilà que je me trouve maintenant cantonné dans son village natal et que je célèbre l'adoration

dans la chapelle où il a souvent prié. Etrange à coup sûr. » Dans une lettre qu'il avait commencé à écrire le 21 février 1916, il mentionnait l'heureuse coïncidence qui le faisait être hébergé dans le lieu natal du saint, lettre où il informait son père du temps glacial qui y régnait. Les habitants de ce joli village nous reçurent très amicalement et de façon si bienveillante que cela ajouta à notre bien-être. Etrange ou prémonitoire, William se laisse investir par la conviction que ces petites choses, « étranges » sont l'œuvre de Dieu, leur déroulement, une prédestination providentielle et divine...



Je me trouve maintenant cantonné dans son village natal et je célèbre l'adoration dans la chapelle où il a souvent prié. Etrange à coup sûr. “

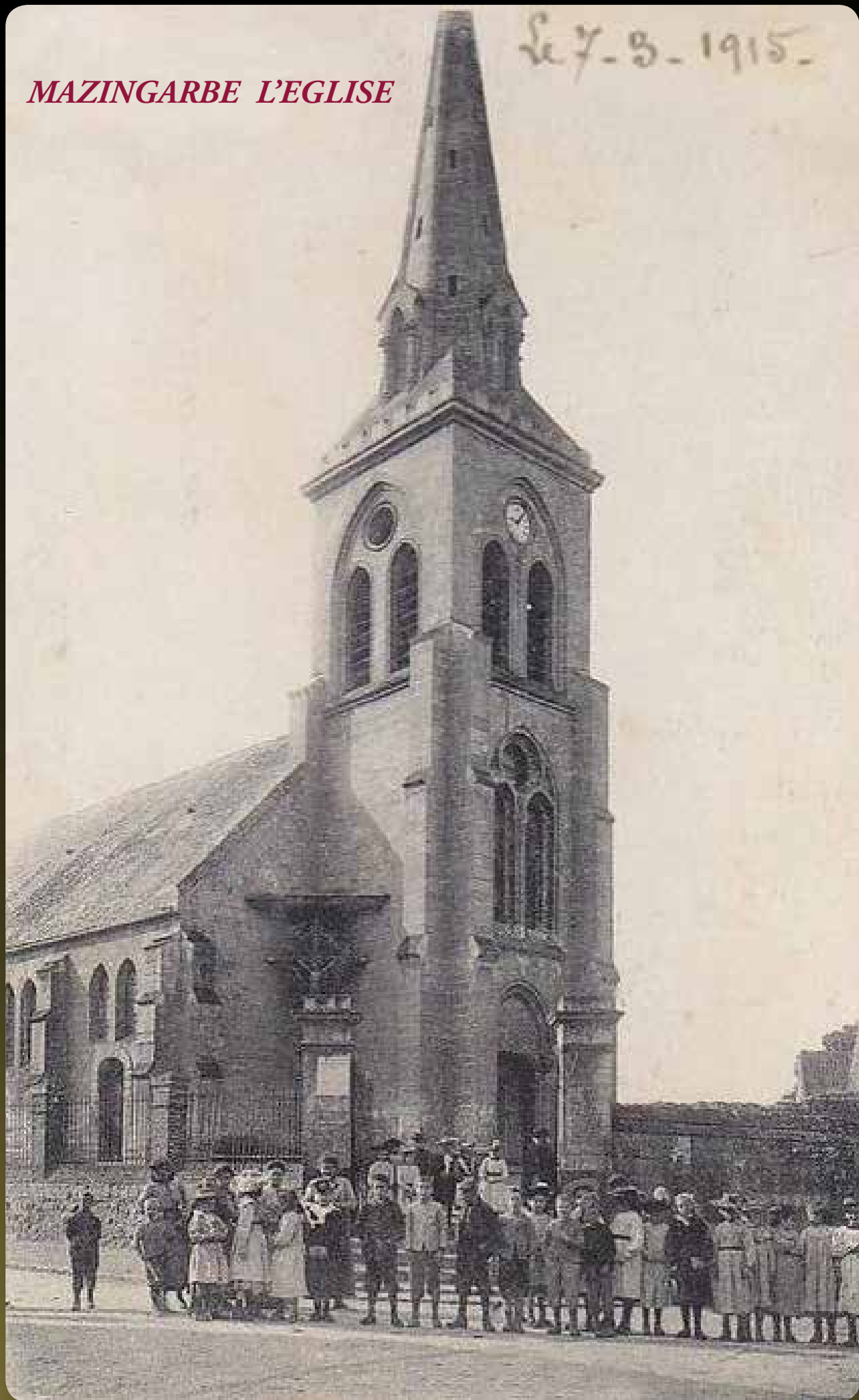


- « Je n'arriverai jamais à faire quelque chose de grand et d'héroïque mais je peux rendre ma vie héroïque en m'efforçant fidèlement et quotidiennement d'accomplir mon devoir de prêtre comme il se présente selon les ordres inattendus de la providence. Je pense que Jésus voudrait que je prête davantage attention aux petites choses, ne considérant rien comme petit si cela a un rapport avec son service et son culte. Je m'efforce de me rappeler que rien n'est trop petit pour le Lui offrir, c'est-à-dire que le plus petit acte d'amour apporte une grande grâce.»

William mentionnait l'heureuse coïncidence qui le faisait être hébergé dans le lieu natal du saint.”

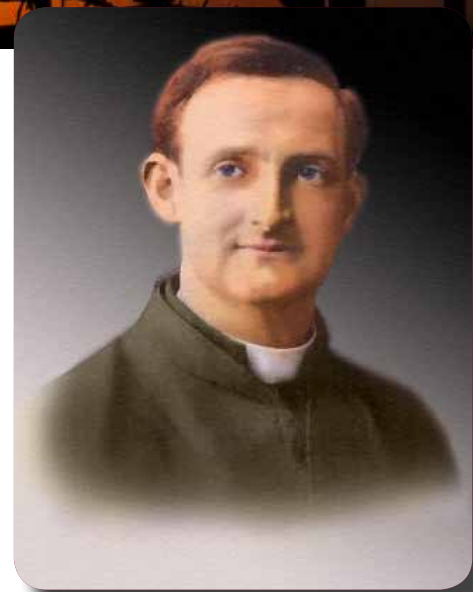
MAZINGARBE L'EGLISE

Le 7-8-1915.





Le 26 février 1916, les hommes et moi-même quittâmes nos quartiers si confortables d'Amettes et de Nédonchel, et nous commençâmes à nous rendre aux tranchées par étapes modérées. La hideuse réalité de la guerre approchait.”



GONNEHEM MAZINGARBE NŒUX-LES-MINES

Le 26 février 1916, les hommes et moi-même quittâmes nos quartiers si confortables d'Amettes avec le 7ème régiment des « Skins » qui étaient logés à Nédonchel ; via Bellery près du village d'Ames (Route D69). Les « Faughs » marchèrent de Bellery vers Gonnehem où le temps se radoucit. Quelques jours plus tard arrivant à Gonnehem, le curé du village m'offrit l'hospitalité et m'accueillit à bras ouverts parce qu'il avait entendu dire que j'étais un prêtre irlandais. Mais lorsque je lui dis que j'amenais avec moi près de 2000 soldats catholiques, le curé se mit à pleurer dans mes bras et il m'offrit sa meilleure chambre. Nous partîmes le lendemain et nous

commençâmes à nous rendre aux tranchées par étapes modérées. La hideuse réalité de la guerre approchait. Le Père Doyle écrivait dans une lettre privée du dimanche 5 mars 1916 :

- « Je souffre beaucoup de toutes manières, mais surtout de la fatigue. Pour ce qui est de la nourriture et du logement, je ne suis pas trop mal ; il serait long de vous redire les désagréments de la vie. Néanmoins, comme saint Paul, je puis dire que j'exulte de joie dans mes tribulations, car je sais qu'elles viennent de la main de Dieu et quelle joie d'offrir sa vie tous les matins à la messe, et de penser qu'avant le soir, cette offrande peut être acceptée ! »

Le même jour, il dit la messe pour le 8^e régiment de Fusiliers, qui avait son quartier à Nœux-les-Mines. Lorsqu'il l'eut finie, vers neuf heures environ, il enfourcha sa bicyclette pour aller au 8^e Inniskillings dont il avait la charge, et dire la messe de onze heures. Il était stationné à 6 ou 7 kilomètres de distance, près du village en ruine de Mazingarbe, voici ce qu'il écrit :

- « En route, j'entendis une terrible fusillade, et, à une courbe de la route, je me rendis compte que l'ennemi bombardait l'endroit par où je devais passer. Quelques soldats m'arrêtèrent, me disant qu'il y avait du danger. A ce moment-là, je vis disparaître dans un nuage de fumée le côté d'une maison inhabitée, et je compris que je me trouvais dans une zone battue par de gros obus.

- Me voici dans une impasse ! Je savais que mon régiment m'attendait pour assister à la messe dans le village, et aussi que la moitié des soldats allaient aux tranchées cet après-midi pour la première fois. Mon absence les priverait de la confession et de la communion. Le seul moyen pour arriver jusqu'à eux était de prendre la route balayée par les obus. Ce qui me décida, c'est que je portais le saint sacrement, et je sentis qu'ayant avec moi les Saintes espèces, le Seigneur lui-même, je n'avais à appréhender aucun danger. Je montais sur ma bicyclette et fis face à la musique. Je ne veux pas que vous me croyiez très courageux, je confesse que j'avais terriblement peur ; c'était mon baptême du feu, et l'on a besoin de s'habituer au bruit des obus qui éclatent. A ce moment, j'aurais bien souhaité mon régiment à Jéricho et les canons allemands au fond de la mer rouge.

- « Appelez cela un miracle, si vous le voulez ; mais à partir du moment où je pris le tournant, les canons cessèrent de tirer, et pas un obus ne tomba jusqu'à ce que je fusse dans l'église du village de Mazingarbe. Je n'avais pas mal placé ma confiance en la protection de Dieu. Naturellement, je ne prévoyais pas cet arrêt, et je ne trouvais nullement agréable de parcourir la dernière partie du chemin, tendant l'oreille pour écouter le sifflement aigu du prochain obus. Avez-vous jamais eu un cauchemar dans lequel il vous semblait que vous étiez poursuivi par dix taureaux furieux ? Plus on fait d'efforts pour courir, et plus les pieds s'enfoncent dans la boue. C'est ce que j'éprouvais, tandis que je pédalais le long du chemin qui semblait s'allonger, au fur et à mesure que j'avancais.

- « Enfin j'arrivai à l'église. Je venais de

commencer la messe, lorsque la grêle d'obus reprit de plus belle. Un ou deux durent éclater tout près, si j'en juge par l'ébranlement des murs, mais si Dieu veut que je sois tué à l'autel, par un éclat d'obus, que sa volonté soit faite. »

- « Je rapporte cette petite aventure, car je pense qu'elle vous consolera comme elle m'a consolé, en montrant que les prières ne sont pas inutiles, et que c'est un heureux présage de l'aimable protection de Dieu dans les dangers. Un des hommes à qui j'avais donné la communion le matin fut tué dans les tranchées la nuit suivante. »

Le curé de Mazingarbe étant parti pour la guerre, le Père William Doyle se considéra comme chargé de la paroisse et agit en conséquence dans plusieurs occasions. Ainsi, le soir du 9 mars, il apprit par hasard qu'une vieille femme était très malade ; il l'administra et elle mourut aussitôt.

- « Vous voyez que ma vie a bien des consolations, écrit-il, cependant cette guerre est triste, plus triste que vous ne pouvez l'imaginer ; que le bon Dieu y mette fin bientôt ! »

- « Bien que cette vie, écrit-il dans une autre lettre du 15 mars, soit probablement la dernière qu'humainement parlant, je choiserais pour moi, je suis très heureux parce que j'accomplis la volonté de Dieu et qu'il y a ici beaucoup de bien à faire. »

Voici comment William narre sa journée du dimanche 19 mars 1916 :

- « J'ai commencé à 7 heures par donner la communion aux hommes dont j'avais entendu la confession la veille au soir ; ils étaient assez nombreux. Sont venus ensuite, pour se confesser, un bon nombre de gens du village de Mazingarbe et quelques soldats français. Je suis prêt à parler n'importe quelle langue en ce moment. Ce travail m'a occupé jusqu'à 9 heures, où mes hommes ont assisté à la messe solennelle. Tout le régiment étant dans le village, l'église me parut trop petite : je disposai un autel pour célébrer en plein air. L'endroit choisi était un préau en face d'une école. Muni de la permission du maire, je m'adressai au maître d'école pour avoir son autorisation. Je le trouvai très poli, très obligeant, et il m'aida même à tout préparer. Plus tard seulement, j'appris que cet homme était un anticlérical forcené, ennemi de toute croyance, un pauvre homme en un mot ; de telle sorte que ma demande équivalait à une démarche que j'aurais faite auprès du grand Maître de la Loge Orangiste



MAZINGARBE L'EGLISE



de Belfast, pour obtenir la permission de dire la messe dans la salle de réunion ! Mon homme fut sans doute si étourdi par mon innocente requête, qu'il ne trouva aucun mot pour la refuser. Les bonnes gens du village sont enchantés et rient beaucoup à la pensée d'avoir eu la messe sous le porche de son école. Inutile de dire qu'on le nargue à plaisir dans le village depuis cette aventure. »

- « Je n'avais encore jamais célébré la messe en plein air, et je pense que les assistants étaient aussi impressionnés que moi. C'était par une matinée radieuse ; seul un avion allemand, ronflant au-dessus de nous et nous espionnant, donnant ainsi la sensation du danger imminent et rappelait la réalité de la guerre. J'avais un peu peur qu'une bombe ne tombât au milieu des hommes ; mais j'imagine que notre visiteur malencontreux avait assez à faire pour éviter les obus de nos canons, qui ne cessèrent de gronder pendant la messe ; et de plus j'avais la ferme confiance que nos anges gardiens, pour une fois, feraient leur devoir et nous protégeraient jusqu'à la fin. »

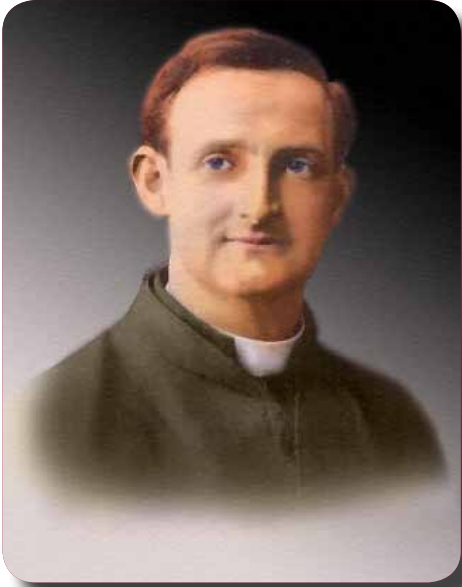
- « Après le déjeuner, je trouvai un grand nombre d'hommes attendant pour se confesser. Je leur donnai la communion, bien qu'ils ne fussent pas à jeun... Comme ils devaient aller dans les tranchées le soir et se trouvaient en danger de mort, ils pouvaient recevoir le Saint Sacrement en viatique. Ce fut la dernière communion

pour un très grand nombre de ces pauvres enfants, qui, je l'espère, prient maintenant pour moi dans le ciel. Ayant confessé tous ceux qui étaient venus à l'église, je fis un tour dans les cantonnements, et je passai plusieurs heures dans les écuries, les granges, partout, absolvant ceux qui restaient, et que je trouvais heureux de pouvoir mettre en ordre leur conscience devant Dieu, avant le départ pour le front. La moisson, Dieu merci, fut bonne et consolante pour le prêtre que je suis. Avant le départ, à six heures du soir, je donnai à tout le régiment, aux catholiques du moins, une absolution générale, de telle sorte que les hommes sont partis dans d'excellentes dispositions, le cœur léger, avec la joie d'une bonne conscience. »

- « Adieu Père, me cria l'un d'eux, nous sommes prêts maintenant à rencontrer le diable lui-même. »

- « Et je crois qu'il l'a rencontré... »

- « Très tard, mon devoir de prêtre terminé, je remontai à cheval et regagnai mon poste. Ce fut une chevauchée lugubre à travers l'obscurité des ruines : le sifflement des balles perdues vous mettait mal à l'aise ; de minute en minute, éclatait au dessus de vous un lumineux fusant (obus); et les canons crachaient l'un contre l'autre leurs projectiles meurtriers... Au coup de minuit, j'arrivai à mon logement, et me plongeai dans mon lit. »



La position d'aumônier était donc plutôt difficile : je ne pouvais me trouver en même temps et au poste d'ambulance et au lieu de campement. ”



L'ÉGLISE DE LOOS APRÈS LES BOMBARDEMENTS GRANDE GUERRE 14-18



LES RUINES DE LOOS APRÈS LES BOMBARDEMENTS GRANDE GUERRE 14-18

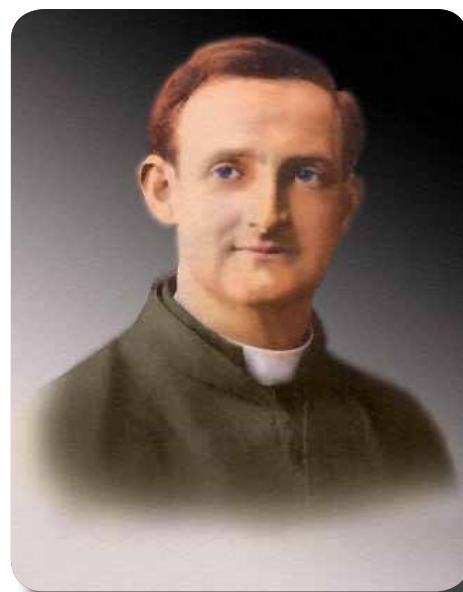
GIVENCHY, LOOS ET HULLUCH



Cette nuit-là, le Père William dort pour la première fois dans une casemate.”

Le Père William Doyle était attaché à la moitié de la 49e Brigade, c'est-à-dire à deux régiments le 8e Royal Irish Fusiliers et le Royal Inniskilling Fusiliers, cantonnés à 7 ou 8 kilomètres l'un de l'autre pour former les jeunes recrues, on les envoyait aux tranchées avec d'autres troupes. De la sorte, une moitié de chaque régiment restait à l'arrière, tandis que l'autre moitié était sur la ligne de feu. La position d'aumônier était donc plutôt difficile : il ne pouvait se trouver en même temps et au poste d'ambulance et au lieu de campement.

- « Je demeurai à l'arrière, disait William, car pratiquement, je ne pouvais rien faire dans les tranchées, tandis qu'au cantonnement la besogne ne manquait pas ; et, de temps en temps, je faisais une visite à mes hommes absents,



Très tard, mon devoir de prêtre terminé, je remontai à cheval et regagnai mon poste. Ce fut une chevauchée lugubre à travers l'obscurité des ruines”

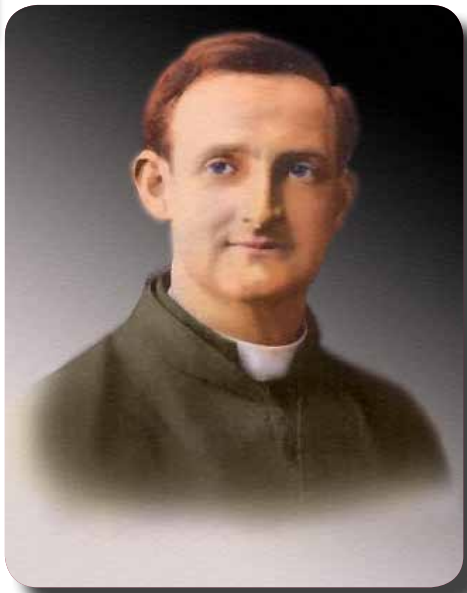
pour les encourager dans leurs tranchées sales et boueuses. »

A six heures du soir le 31 mars, les quatre régiments de la 49^e Brigade quittèrent leurs quartiers de Noeux-les-Mines, près de Béthune, et prirent la direction de la ligne de feu. Ce soir-là, le Père William Doyle accompagna les hommes. Presque tous avaient communié le matin ou le jour précédent. Au départ, il leur donna l'absolution générale. La ville de Loos, située sur un saillant, ne pouvait être abordée que la nuit, à cause des canons allemands, qui la repéraient.

- « Un à un, ne fumez pas ! » tel est l'ordre

qui fut donné, lorsqu'on atteignit la zone dangereuse. Plus loin, un second ordre fut donné : « Les hommes avanceront deux par deux, à vingt pas les uns des autres. »

On entendait siffler des balles perdues, mais heureusement pas d'obus. Tout à coup, du fond de la ligne, l'ordre fut donné : « Que tous les hommes se couchent par terre ! » Une mitrailleuse balayait le chemin. Après que la grêle de plomb eût cessé, les hommes reprirent leur marche vers la ville, où l'état major résidait, et de là, on partit pour les tranchées de Loos. » Cette nuit-là, le Père William dort pour la première fois dans une casemate.



Comme ils devaient aller dans les tranchées le soir et se trouvaient en danger de mort, ils pouvaient recevoir le Saint Sacrement en viatique. »

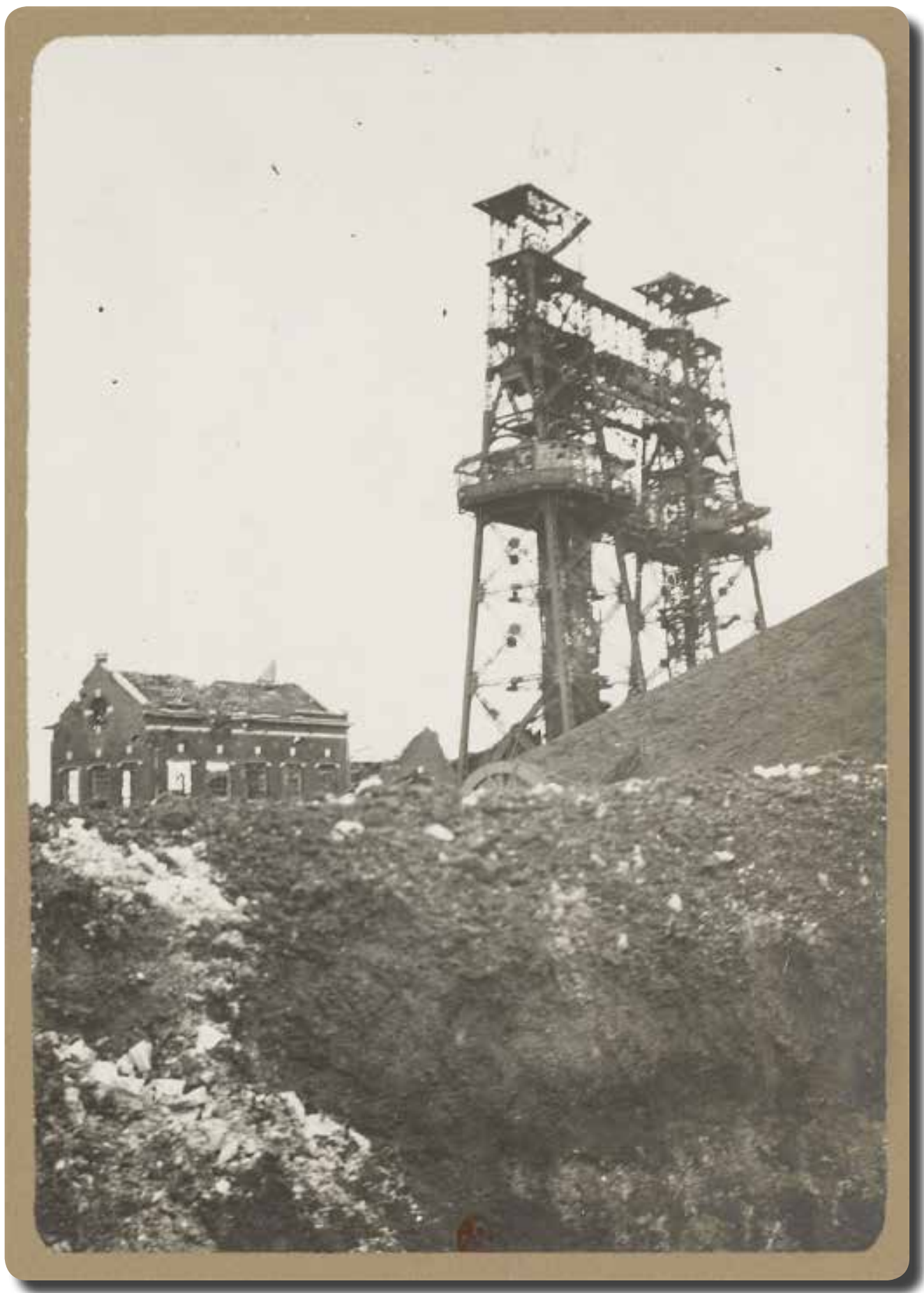
- « En arrivant ici, j'ai trouvé deux officiers installés dans le coin qui m'était destiné, mais comme ils devaient partir le lendemain, je n'ai pas voulu les en expatrier. Après exploration du lieu, j'ai découvert une claie, servant aux tranchées, qui me servit de semblant de lit ; j'y fis mon installation. Je ne vous recommande guère ce système. C'était tout simplement une sorte d'échelle d'escalier si vous voulez,

reposant sur le fond de la tranchée. A cause de l'étroitesse, il faut beaucoup d'adresse pour ne pas rouler dehors pendant la nuit. En outre, les rebords des échelons ou des degrés sont aigus, et vous coupe les reins et les côtes, en sorte qu'au matin on est rompu, exténué... J'ai dormi, jusqu'au moment où j'ai senti un énorme rat posé sur ma poitrine. Je n'ai jamais vu de rats semblables ! »

LES RUINES DE LOOS APRÈS LES BOMBARDEMENTS GRANDE GUERRE 14-18



LOOS APRÈS LES BOMBARDEMENTS GRANDE GUERRE 14-18



2014 CENTENAIRE DE LA GRANDE GUERRE 14-18

Vers quatre heures du matin, je marchai jusqu'au village de Mazingarbe, afin de me réchauffer et de dire une messe matinale pour les sœurs, qui attendaient souvent un aumônier pendant des heures. Elles ont été très bonnes pour moi, et je fus tout heureux de leur rendre ce petit service ; le village est à environ trois kilomètres d'Hulluch derrière nos tranchées, dans une telle position que l'on peut y aller à découvert à travers champs en parfaite sécurité. Comme je quittais la tranchée vers quatre heures trois quarts, le soleil commençait à paraître. C'était une matinée délicieuse avec une brise agréable. De temps à autre, on entendait la détonation d'un fusil ; mais ce bruit excepté, un calme extraordinaire régnait. J'étais loin de prévoir la mortelle rafale qui allait faire rage et précipiter tant de braves gens dans leur éternité. Arrivé à mi-chemin, entre Mazingarbe et les tranchées, j'entendis le profond grondement d'un canon allemand, suivi bientôt d'une douzaine d'autres. Nos artilleurs répondirent aussitôt et, avant que je pusse me rendre compte de ce qui se passait, l'air fut rempli d'obus. Tout d'abord, je pensai que c'était, comme d'habitude, « une sorte de salut matinal de la part des allemands », et qu'après dix minutes de lutte d'artillerie tout rentrerait dans la tranquillité ordinaire. Bien vite, je compris que cela devenait sérieux : canons et batteries entraient rapidement en action, jusqu'au chiffre de 500, au bas mot. C'était terrifiant ; la terre tremblait sous le grondement des pièces, car l'artillerie lourde avait relevé le défi. A l'horizon, j'apercevais des nuages de fumée et de poussière, des obus qui éclataient. J'étais donc au centre de la bataille, loin des tranchées, je sentais que le bon Dieu me tenait en bonne place jusqu'à ce que tout danger fût passé. Je décidai de retourner sur mes pas et me rendre vers l'ambulance. En approchant des tranchées, je vis la fumée projetée par les obus se répandre épaisse et s'avancer vers moi, dans l'instant je compris très vite la situation et m'enfuis à toutes jambes : les



*Avant de mourir,
je n'ai qu'un vœu à
formuler : faites venir
le Père William Doyle
ainsi je mourrai
content après sa
visite"*

allemands avaient déclenché une attaque de gaz. Providentiellement, le vent emportait à ma gauche la nappe verte empoisonnée dans la direction opposée, et j'étais sauf. Le matin avant de partir vers le couvent, je m'étais résolu à sortir sans mon masque à gaz, mais une sorte d'intuition comme si une voix m'avait dit à l'oreille : « Prends ton masque ; ne pars pas sans l'avoir » me fit rebrousser chemin pour le prendre. Assurément c'était la voix de mon ange gardien qui m'avertissait ; si je ne l'avais écoutée, vous n'auriez pas cette lettre, père. Tombant à genoux, je pris la pyxide dans ma poche et me donnai la Sainte Eucharistie en Viatique. Je n'avais pas un moment à perdre .

A peine mon masque placé, je fus enveloppé d'un épais brouillard de gaz. Les gaz dissipés, j'atteignais l'ambulance, déjà un convoi de blessés arrivait, je reçus des tranchées un message pressant. Un pauvre garçon mortellement blessé, répondit au camarade qui le relevait :

- « Avant de mourir, je n'ai qu'un vœu à formuler : faites venir le Père Doyle ainsi je mourrai content après sa visite ».

Le lieu où il se trouvait était difficile à joindre, l'eau et la boue épaisse où je m'enlissais jusqu'aux genoux avaient envahi une partie de nos tranchées de communication. Cherchant mon chemin, je ne cessai de prier pour arriver à temps. Le pauvre mourant respirait encore; il avait toute sa lucidité quand je le trouvai,

je me mis à genoux à ses côtés : un sourire joyeux illumina sa face torturée de douleur. Je lui donnai l'absolution et l'administrai avant qu'il mourût.

Une nouvelle attaque de gaz commença. Le temps de mettre mon masque, j'absorbai quelques bouffées de gaz, ce qui me causa d'autre dommage que de me donner la nausée et de me rendre faible. Au retour j'étais bien fatigué, cependant cette dernière attaque fut courte. J'étais passé à travers trois attaques. Je parcourus jusqu'au soir des kilomètres et des kilomètres de tranchées pour administrer et soigner les blessés. Puis je rejoignis mon

bataillon dans un village tout près des lignes.

A bout de forces, en arrivant, le docteur, un de mes grands amis, me fit déposer dans un coin de la maison délabrée, et s'assit à mes côtés, me témoignant une bonté que je n'oublierai jamais. Je dormis jusqu'à quatre heures du matin, les allemands avaient déclenché une nouvelle attaque de gaz sur Hulluch, plus terrible que les précédentes...

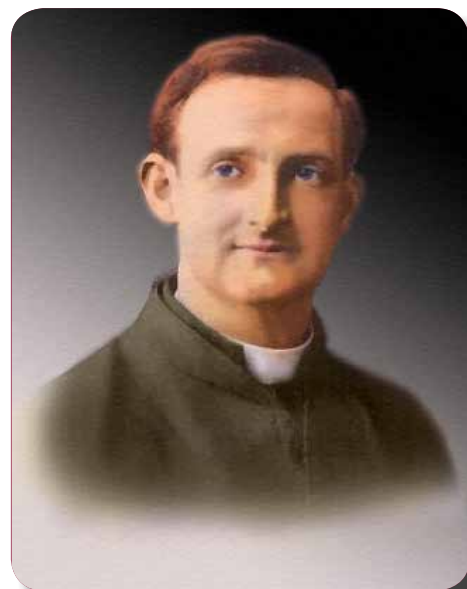
Ce jour-là, une bataille sanglante tout le long du Front, sans compter les gaz qui firent de nombreuses victimes et ma main de prêtre s'était levée sur la tête d'un grand nombre d'entre eux, pour pardonner et donner l'onction sainte. Ce fut une journée longue et pénible, ayant trois régiments à ma charge, sans pouvoir obtenir de secours.

- « Croyez que, plus d'une fois, les paroles de l'absolution se sont arrêtées dans ma gorge, et que des larmes ont jailli sur les visages de mes pauvres gars, quand je me penchais sur eux pour leur donner l'extrême-onction. Un jeune soldat me saisit les mains et les couvrit de baisers, un autre leva les yeux et dit :

- « Oh ! Père, je meurs content, je n'ai pas peur de la mort, puisque je vous ai vu... J'ai réconforté plus d'un soldat, et, peut-être, ouvert le ciel à beaucoup.

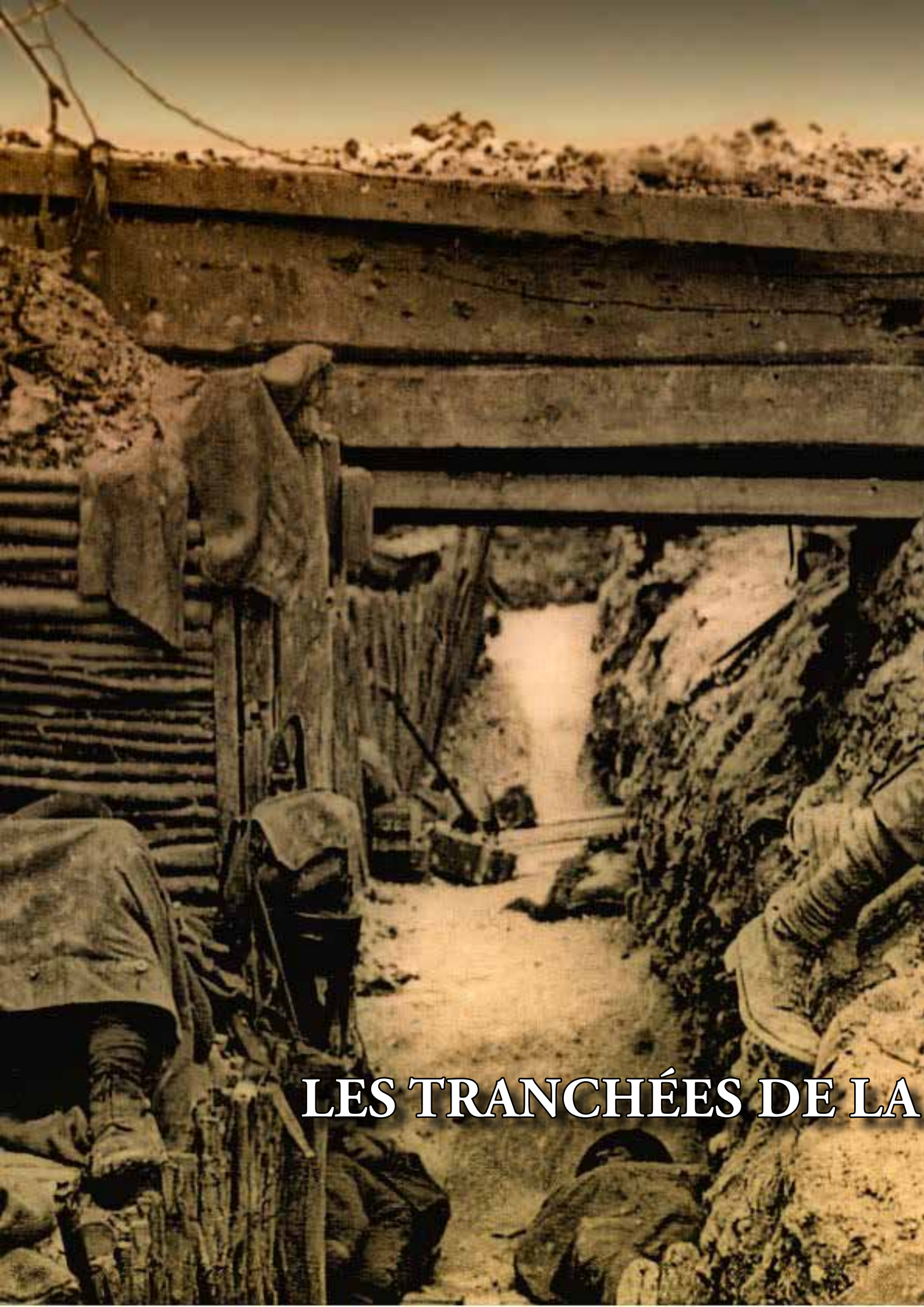
Les gaz firent environ 800 victimes ce jour-là. Une journée à fendre le cœur... Le soir, j'arrivais à mon logis trempé et couvert de boue, épuisé, mais en vie. Une fois de plus, Dieu m'avait traité avec une merveilleuse tendresse.

Le couvent de Mazingarbe ne tarda pas à être détruit. « Vous apprendrez aussi avec regret », dit le P. Doyle, que j'ai perdu mes bonnes religieuses et ma petite chapelle. » Je dis « ma petite chapelle », parce qu'elle s'associait à de vives émotions, éprouvées durant ma vie au Front. Je m'y rendais le fameux dimanche matin, où, miraculeusement, les obus cessèrent de pleuvoir sur ma route quand les allemands commencèrent le bombardement et l'attaque par les gaz. Plusieurs fois, j'ai dit la messe à l'autel maintenant brisé. Il y a peu de jours, un obus de gros calibre tomba sur la chapelle, éclata à l'intérieur et réduisit tout en miettes. Il me souvient que les pauvres religieuses se disaient accoutumées aux obus, au point de ne plus se réfugier dans les caves. Pour une raison ou pour une autre – par un dessein de la Providence, sans doute – elles s'y étaient retirées ce matin-là, et elles en sont sorties sans une égratignure. Je les regrette beaucoup ; nous étions devenus de bons amis ; plus d'une fois, elles avaient pansé mes blessures – blessures intérieures, cela s'entend – en me donnant des tartines en abondance et du café chaud et fort. Je n'ai jamais vu quatre femmes plus courageuses. Trois fois, elles ont été expulsées par l'autorité militaire ; trois fois, elles sont revenues. Je ne serais pas surpris de les retrouver, quelque matin, campées sur les ruines de leur couvent. » Dans la même lettre, il annonçait qu'il avait demandé un congé bien nécessaire :



Je me mis à genoux à ses côtés : un sourire joyeux illumina sa face torturée de douleur. Je lui donnai l'absolution et l'administrai avant qu'il mourût.





LES TRANCHÉES DE LA



GRANDE GUERRE 14-18



- « Je ne sais pas, disait-il, si jamais j'ai souhaité du repos avec plus d'ardeur. La guerre incessante, dure pour les nerfs, déchirante pour les oreilles ; le flot constant des soldats à aider, confesser, administrer ou enterrer ; les privations physiques, les rats et la vermine, le froid intense, la boue jusqu'aux genoux ou les tranchées de craie brûlante ; les gaz empoisonnés anéantissant les forces, et les scènes dégouttantes du sang répandu. »

Toutes ces misères, outre le martyre de prière et de pénitence que le Père Doyle s'était imposé, l'avaient exténué, bien qu'il restât toujours joyeux et d'une endurance à toute épreuve. Après ces terribles jours, le Père Doyle put prendre quelque repos à l'arrière. Pour la première fois en quinze jours, il se dévêtit et dormit sans arrêt pendant treize heures dans un vrai lit. Il était, comme il le disait lui-même :

- « Presque arrivé au bout du rouleau. »

Sa conduite en cette circonstance lui valut une citation et il obtint le diplôme de Mérite de la 49e Brigade. Pendant le calme relatif qui succéda à cette attaque, le Père Doyle prépara la messe et le dimanche 14 mai, six à sept cents hommes allèrent à la communion.

- « On ne peut s'empêcher d'être fier de nos gars irlandais, écrivait-il, Notre Seigneur les aime pour leur piété sincère, ils visitent le Saint-Sacrement à toutes les heures du jour... Ils sont aussi fiers d'avoir leur aumônier avec eux dans les tranchées. C'est amusant de les entendre dire, en montrant ma casemate aux étrangers :

- C'est notre « Prêtre », en accentuant bien « notre. »

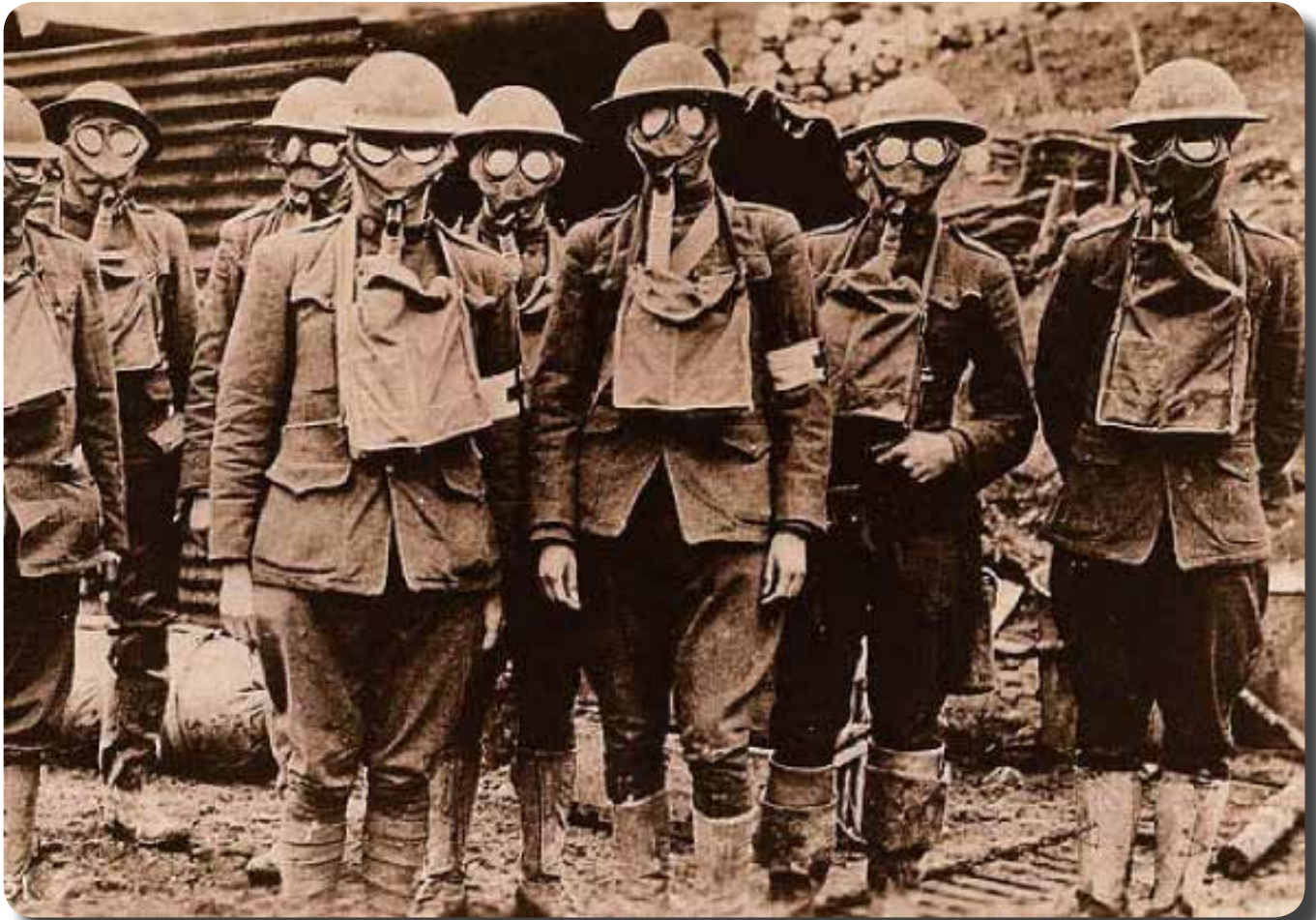
Certes, les fusiliers avaient de bonnes raisons pour savoir qu'il était bien à eux. Ses dix jours de permission furent bientôt passés et, une

fois de plus, il revint aux tranchées. A peine de retour, il lui arriva une nouvelle aventure qu'il raconte à son père :

- « Je ne vous laisserai pas ignorer une nouvelle marque de la protection du bon Dieu. J'étais dans une tranchée, à une grande distance de la ligne de feu, presque aussi en sûreté qu'à Dalkey ; je parlais à quelques-uns de mes hommes, lorsque nous entendîmes les sifflements d'un obus ; nous crûmes à un de ces boulets perdus comme Frère Fritz en envoi de temps en temps, et qui n'est suivi d'aucun autre. Nous nous rendîmes bientôt compte qu'il était à notre adresse, et que, s'il n'éclatait pas en face de notre tranchée, il irait achever sa course à peu de distance derrière nous. Je ne me sentais pas inquiet, car je savais que, pratiquement, nous étions à l'abri des éclats, qui voleraient au-dessus de nos têtes ; mais personne ne soupçonnait que ce monsieur avait décidé de tomber dans la tranchée elle-même, à deux pas de l'endroit où j'étais. »

- « Que se passa-t-il ? Je ne sais pas... J'eus conscience d'une terrible explosion, et j'entendis un bruit de pierres et de débris. Je crus les tympanes de mes oreilles brisés ; la répercussion me jeta par terre, et, lorsque je me relevai, je m'aperçus que les deux hommes à ma gauche étaient mourants. J'eus le temps de les administrer. Un troisième, à ma droite, était grièvement blessé à la tête ; quant à moi, quoiqu' un peu étourdi et hébété, j'étais parfaitement indemne, bien que je fusse couvert de poussière et de sang. »

- « Mon salut a été vraiment miraculeux. Pensez qu'une seconde avant l'explosion, je me tenais à l'endroit même où l'obus tomba et, sans savoir pourquoi, je m'étais avancé de



Je m'étais résolu à sortir sans mon masque à gaz, mais une sorte d'intuition comme si une voix m'avait dit à l'oreille : « Prends ton masque ; ne pars pas sans l'avoir » me fit rebrousser chemin pour le prendre.”

quelques pas. Je ne pensais pas qu'il fût possible d'être aussi près d'une explosion sans être tué, et, maintenant encore, je ne puis m'expliquer naturellement comment j'ai échappé à la mort. Je n'ai pourtant pas le moindre doute sur la cause providentielle de ma préservation. La voici : j'avais résolu de consacrer quelques petites hosties le lendemain à la sainte Messe, et de les mettre dans ma pyxide comme d'habitude ; mais, tandis que je traversais le petit village, en me rendant aux tranchées, la pensée me vint

qu'au milieu d'un si grand danger il serait bon de me mettre sous la sauvegarde et la protection de Notre-Seigneur. J'allai dans l'église, j'ouvris le tabernacle et, muni de la sainte hostie qui reposait sur mon cœur, je partis résolument: j'étais loin de penser que la mort me guettait et que ma résolution aurait une telle importance. J'avais mis ma confiance dans le Dieu de l'Eucharistie, et je crois qu'Il a permis ceci le jour même de mon retour, afin que soit ravivée ma foi et que je me repose davantage sur son affectueuse puissance. »



Même durant la semaine passée à l'arrière, l'aumônier ne chôma pas, car les hommes profitaient de leurs loisirs pour aller à confesse et communier. Bien qu'éloignés de la ligne du feu, ils n'étaient pas à l'abri du danger, car les canons allemands à longue portée leur envoyaient de fâcheux visiteurs. « Un obus atteignit ma maison, dit le Père, entra d'emblée, en traversant le mur de briques, dans ma pauvre chambre, manqua mon lit à un pouce près, plongea à travers le plancher dans la pièce d'en-bas, et, après avoir joué avec les meubles, sortit froidement par le mur opposé, sans daigner éclater ; furieux, je suppose, de ne m'avoir pas rencontré. Il n'y eut pas grand mal et personne ne fut atteint. J'ai adossé la tête de mon lit au trou fait dans le mur, car c'est un point d'honneur, parmi les obus, de ne jamais frapper deux fois le même endroit ; par suite, je dors en toute sécurité avec toutes les prières faites pour moi, ajoutait-il pour rassurer sa famille.

- « Je ne cours pas le risque d'être atteint, ce ne serait pas jeu franc. »

Quoi qu'il en soit, s'il ne fut pas blessé, il n'y eut pas de sa faute ; car, lorsqu'il s'agissait de

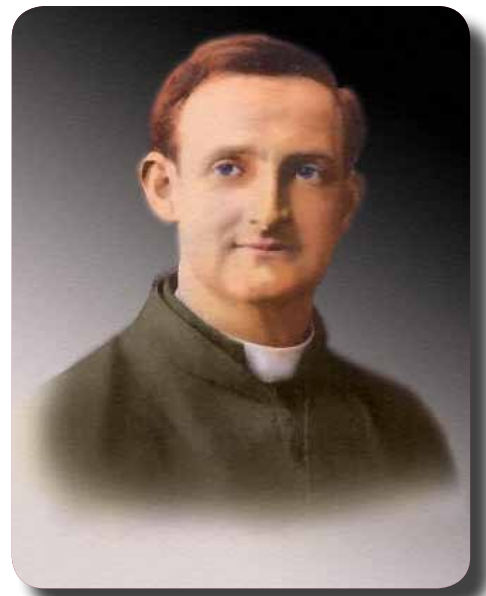
venir au secours de ses hommes, il ne tenait aucun compte du danger. Nous en avons assez dit ; pourtant rapportons encore deux traits de la même époque (juillet 1916). Comme il voulait se rendre promptement dans un village occupé par ses soldats et que le voyage sous terre, par les boyaux, lui aurait pris deux heures, tandis qu'un quart d'heure de bicyclette sur la grand'route l'amènerait au village, il prit un chemin, en pleine vue des tranchées allemandes, sur lequel personne pendant le jour ne s'aventurait. Il pédala sans essayer un coup de fusil. Les trous d'obus qu'il rencontrait le forcèrent plusieurs fois à ralentir sa course ; il ramassa même la pompe de sa bicyclette, qu'une secousse avait fait tomber.

- « Si j'en juge par ce que j'ai entendu, conclut-il, les gens se demandent si je suis un héros ou un fou ; j'opine pour ce dernier titre. Ils ne comprennent pas de quel prix est une âme pour un prêtre. Je me moque de tous les dires et je vais mon chemin, heureux d'être arrivé à temps. »

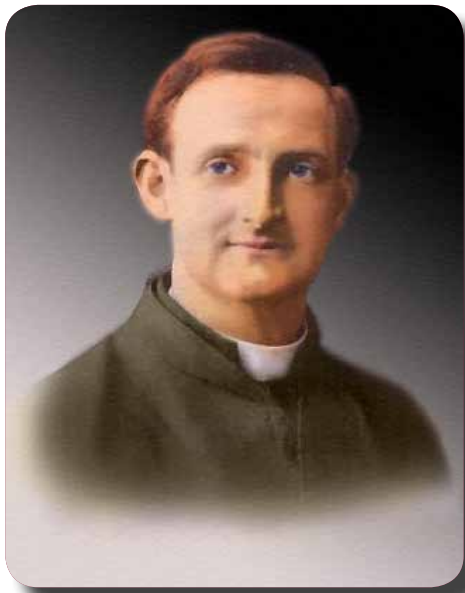
Cette diversité de jugement peut s'appliquer à toute la vie du Père Doyle. A-t-il été un héros



La bataille d'Hulluch près de Loos et Mazingarbe



Dans la matinée du 27 avril 1916, à Hulluch près du village de Mazingarbe, dans le secteur de Loos, le Père William Doyle et les soldats du 16e Royal Dublin Fusiliers voient venir un épais nuage d'un vert jaunâtre, projeté par les obus en provenance des tranchées allemandes. Au fil des heures et des deux jours, trois attaques aux gaz de combat vont faire environ 800 victimes, et quelques milliers vont demeurer handicapés à vie ou aveugle, atteints par le chlore, gaz suffocant qui agresse les voies respiratoires.”



Les gaz dissipés, j'atteignais l'ambulance, déjà un convoi de blessés arrivait."



L'AMBULANCE

CONVOI DE BLESSÉS PAR LES GAZ



ou un fou ? Nous oublions qu'il est possible d'être l'un et l'autre.

- « Ma seconde aventure, dit le P. Doyle, fut d'un genre différent. On avait fait des préparatifs pour faire sauter une mine gigantesque creusée sous les tranchées allemandes, et nos hommes devaient attaquer quand la mine sauterait. On avait fixé onze heures de la nuit, de telle sorte qu'un peu après dix heures je me dirigeai vers la ligne de feu, où attendait la troupe d'attaque. Elle était divisée en deux corps, un de chaque côté de la mine, surveillant l'explosion pour se précipiter au-dessus du parapet et s'emparer du cratère. »

- « Comme je marchais le long des tranchées,

j'entendais les hommes dire à voix basse : « Voici le prêtre », et les visages, qui témoignaient d'une horrible angoisse une minute auparavant, s'illuminaient à mon approche. En leur donnant l'absolution et en les bénissant, je ne pouvais m'empêcher de penser aux nombreuses victimes qui bientôt seraient couchées à quelques pas de là ; quoique je commence à m'endurcir, je ne pus maîtriser ma profonde pitié. « Que le bon Dieu vous bénisse, Père ! Nous sommes prêts maintenant », crièrent-ils tous d'une seule voix. Voilà qui me récompensait amplement de tous les dangers courus : chacun comprenait les terribles possibilités du moment ! »

- « On savait fort bien que les Allemands contreminaient, et, s'ils avaient eu vent de nos intentions, ils auraient essayé de faire exploser leur mine avant la nôtre. Il y avait grave danger à avancer, car, à tout instant, on pouvait être embarqué dans la direction du Ciel, poussé par la douce brise de quatre ou cinq tonnes d'explosifs. Heureusement, rien ne survint ; comme le temps s'écoulait, j'allai en hâte, par la tranchée de communication, au poste de secours, à cinq cents mètres de la mine, pour y attendre les blessés.

- « Sur le coup de onze heures, comme je montais sur le parapet, j'entendis un grondement dans les entrailles de la terre : le sol trembla, puis une immense colonne d'argile et de pierres fut lancée à des centaines de pieds dans les airs. La terre s'entr'ouvrit, un épais nuage de fumée et de flammes s'en échappa ; c'était un spectacle affreux que je n'oublierai jamais. Que Dieu vienne en aide aux pauvres soldats, amis ou ennemis, réduits en miettes ou ensevelis vivants dans cet enfer ! »

- « Pendant une seconde, il y eut silence ; ensuite, il sembla que la rage de l'enfer se déchaînait. A l'arrière, notre artillerie attendait le signal. Au moment de l'explosion, tous les canons ouvrirent le feu, avec un vacarme assourdissant. Déjà sur le parapet, tout près du cratère où ils se creusaient des abris, nos hommes poussaient des cris formidables. Sous la protection de nos canons, ils coururent aux tranchées ennemies et en revinrent après les avoir balayées, car on voulait seulement nettoyer la place. »

Les canons allemands ripostèrent. Le Père Doyle se retira dans sa casemate, pour s'occuper des blessés et des mourants.

- « Il était environ quatre heures, conclut-il, quand je regagnai mon poste, bien fatigué, je l'avoue, et le cœur brisé à la vue de ces scènes d'horreur, mais reconnaissant envers Dieu de ce qu'Il me permettait d'envoyer au ciel plus d'un de ces braves enfants. » En cette occasion, comme souvent d'ailleurs, il fit preuve d'une délicate bonté. « Un prisonnier allemand écrit-il, nous fut apporté, légèrement blessé en deux ou trois endroits. Il était tout jeune et ses dents claquaient de frayeur. J'essayai de lui faire boire quelque chose : il me repoussa,

croquant sans doute que c'était du poison. Ma science en allemand va jusqu'à : Der Hund, « le chien ». Je répétais ce mot : je ne réussis qu'à augmenter la terreur du blessé, convaincu que nous allions faire venir des chiens de guerre, pour le mettre en pièces. Peu à peu, cependant, je le calmai et, grâce à quelques mots de français, de flamand et de latin, je finis par découvrir qu'il était bavarois et catholique. Je lui présentais un chapelet, qu'il baisa dévotement et passa à son cou. Alors, pleinement rassuré et se disant qu'il ne risquait rien avec un prêtre catholique à ses côtés, il s'endormit. Le lendemain matin, il demanda à voir le Pastor et voulut me remercier du peu que j'avais pu faire pour lui. »

Ce ne fut pas la seule occasion dans laquelle ce véritable ministre du Christ pratiqua la charité, dont la guerre semble être la cruelle négation. Plus d'une fois, il prêcha à ses hommes (en termes plutôt énergiques et sévères) l'obligation de respecter la vie des prisonniers.

Encore une aventure :

- « Le 15 août a toujours été pour moi un jour de grâces spéciales, écrit-il, c'est l'anniversaire de ma consécration à Marie et de mes vœux dans la Compagnie. Ce jour-là, je fus sur le point de monter plus haut que Notre-Dame elle-même ne le fit jamais dans sa vie. »

Les hommes étaient au repos dans le village de Mazingarbe ; l'après-midi, ils se livraient à des jeux athlétiques dans un champ découvert, lorsque les Allemands commencèrent à bombarder. Inutile de dire que le Père Doyle courut où était le danger.

- « Sachant qu'il y avait là beaucoup de mes gars, j'y courus aussi vite que possible, en suivant une étroite et longue rue.

Les obus pleuvaient dans une seule direction, le long de la rue, de sorte qu'en me serrant contre les maisons du côté abrité, j'étais peu exposé. De temps en temps, des cris perçants entretenaient en moi une excitation capable de satisfaire Don Quichotte lui-même ; à un carrefour, je relevai la pauvre sentinelle grièvement atteinte, et, avec l'aide de deux hommes, je la portai de l'autre côté du chemin. L'homme avait perdu connaissance ; je lui donnais l'absolution et je l'administrais,



En leur donnant l'absolution et en les bénissant, je ne pouvais m'empêcher de penser aux nombreuses victimes qui bientôt seraient couchées à quelques pas de là ; quoique je commence à m'endurcir, je ne pus maîtriser ma profonde pitié."

lorsqu'un vacarme effroyable me fit tressaillir: un obus siffla par-dessus nos têtes, s'écrasa contre le mur juste en face de nous, et nous couvrit de poussière de briques et de débris. Des fragments d'obus vinrent frapper, tac, tac, le sol et le mur, mais ni les hommes ni moi ne fûmes atteints. »

- « Saperlipopette, Père, en voilà un qui n'a pas été loin ! » dit un soldat, en époussetant sa tunique et en cherchant à bourrer sa pipe. « C'a été fort heureux que Votre Révérence fût avec nous, lorsque Jerry (sobriquet des Allemands) nous a envoyé cette prune. »

- « Vous n'avez pas à me remercier, mes amis, leur dis-je, ne savez-vous pas que c'est la fête de Notre-Dame, et que Marie a étendu sur nous son manteau pour nous mettre à l'abri de tout danger ? »

- « C'est peut-être vrai pour vous, Père », me fut-il répondu. Mais je vis, à leur attitude, qu'ils restaient convaincus que j'avais opéré le miracle. Bien que ce fût le 15 août, je ne m'exposai pas inutilement, puisque j'avais à maintenir ma réputation ! Le pauvre blessé étant mort, j'entassai ceux qui restaient dans une cave à l'abri du danger, et je partis. Quoique le bombardement fût très violent, il n'y eut que peu de dommage, parce que les gaz avaient vidé la ville de ses habitants : un homme qui n'avait plus besoin de secours, quelques-uns blessés légèrement, et ce fut tout. Tandis que je passais à côté de l'église, je rencontrai quatre de mes paroissiens qui se promenaient tranquillement au milieu de la rue, comme s'ils se fussent baladés sur

les quais de Kingston. Je ne rapporterai pas ce que je leur dis, mais l'arrivée opportune d'un explosif à haute pression, ajoutant à mes paroles, produisit le résultat souhaité, et nous nous réfugiâmes tous dans l'église. Il devint bientôt évident que les Allemands tiraient dessus. Les obus se succédaient rapidement, d'abord d'un côté, ensuite de l'autre, tombant en avant ou en arrière de l'édifice, dont la haute et blanche tour leur servait de cible. C'eut été folie de sortir, mais je ne pense pas que les hommes se rendissent compte du danger ; je ne leur en dis rien, mais, « homme de peu de foi que « j'étais », je levai anxieusement les yeux vers le toit que j'eusse voulu plus solide, bien que le manteau de Marie fût étendu sur lui : peut-être, pensais-je, y-a-t-il dans le vêtement un trou qu'elle a oublié de réparer... Tout est bien, qui finit bien. Pas une bombe ne tomba sur l'église, quoique les maisons d'alentour et la rue en eussent eu largement leur part. Notre épreuve fulgurante prit fin, et nous sortîmes tous sains et saufs. Le 15 août 1916 est noté dans mon Journal comme un jour de grâces accordées par Marie. »

Abstraction faite de ces cas spéciaux, les jours du Père Doyle sont remplis de dangers émouvants et de fatigues épuisantes : « Je me suis souvent félicité, dit-il, d'appartenir à la Brigade irlandaise, particulièrement parce que c'est à moi qu'échut la dernière vacance. » Le plus grand nombre des aumôniers sur le Front sont rarement exposés, ils font un travail magnifique le long des lignes de



Nous avons des rats et des puces par millions, des mouches sans nombre qui mangent la confiture de notre pain, avant que nous ayons le temps de le porte à la bouche. Nous jouissons, en outre, d'odeurs inqualifiables et de beaucoup d'autres choses dont il vaut mieux ne point parler.

communication, dans les hôpitaux et dans les bases ; ceux même attachés à des divisions protestantes n'ont que peu de temps pour aller dans les tranchées, car leurs hommes sont dispersés un peu partout ; mais nous, aumôniers irlandais, nous vivons au milieu de l'action, nous partageons les dangers et les fatigues de nos hommes ; et, si nos bottes et nos ceintures brillent moins que celles d'autres *Padre* pimpants, nous avons l'espoir de posséder quelque chose de plus dans la banque de l'autre monde. »

Un peu avant l'aurore, le Père Doyle était debout pour célébrer le saint Sacrifice. Au mois d'août 1916, il put disposer, dans une maison déserte, d'une chambre où, de temps en temps, ses soldats assistaient à la messe, ce qu'ils appréciaient beaucoup. Dans un coin, se trouvait l'escalier de la cave par lequel au besoin fidèles et prêtres disparaissaient avec une merveilleuse célérité. Un jour, une bombe traversa le mur, et tomba sur le plancher sans éclater, couvrant le petit autel de briques et de plâtre.

Aux tranchées, le P. Doyle célébrait dans sa casemate. La matinée se passait à visiter cinq postes de pansement ; il récitait une partie de son bréviaire, entendait quelques confessions ou conversait avec ses « gars ».

- « Souvent, dit-il, un officier se faufile pour discuter amicalement et ses controverses produisent, Dieu merci, beaucoup de bien. Sans aucun doute, la foi et la piété de nos hommes font une impression immense sur

les protestants, elle leur donne le désir de connaître davantage leurs frères catholiques. »
- « Dans l'après-midi, écrit-il, je fais un tour dans les tranchées du Front. Nous autres, aumôniers, nous ne sommes pas tenus à nous rendre sur la ligne de feu, mais les officiers nous reçoivent très chaleureusement ; une conversation, une plaisanterie venant de nous, redonnent du cœur aux hommes. Le danger est moins grand peut-être, que dans les autres tranchées ; les boyaux creusés en zigzag offrent un abri sûr, grâce aux murs de glaise qui les bordent ; seul un obus est à craindre s'il tombe exactement à l'endroit où vous êtes ; mais la proximité de l'ennemi, quelques fois moins de trente mètres, vous tient dans une angoisse difficile à surmonter. Souvent, il m'est arrivé de me trouver dans un abri qu'avait bouleversé une bombe tirée par un mortier ; c'est une charge de cent kilos. Si vous la voyez venir, faites-vous le plus petit possible et, en hâte glissez-vous dans l'autre abri. Parfois, il m'a fallu ramper pour franchir une brèche dans les tranchées, mais j'avoue que je n'y ai jamais couru un danger sérieux. Le Seigneur n'oublie pas ses boucs quand il prend soin de ses brebis. »

Pour le Père Doyle, la nuit n'était pas un repos. C'est alors que d'ordinaire, il enterrait les morts ou assistait les blessés, très nombreux après les attaques de nuit :

- « Souvent, dit-il, le jour se lève sans que j'aie trouvé le moment de me coucher. Par exemple, l'autre nuit, j'avais à ensevelir un

homme à vingt-trois heures trente et un autre à deux heures du matin. Je rentrai à peine, lorsqu'on m'appela pour un de mes pauvres gars qui, au loin, dans les tranchées, avait eu une jambe emportée. Un faux renseignement me fit faire un détour d'au moins une demi-heure ; l'angoisse m'étreignait : arriverai-je à temps ? Mais, grâce à Dieu, mon blessé vivait encore : pour lui et pour moi, ce fut une grande consolation. »

A son père, il écrit : « Permettez-moi de vous introduire dans mon home. Ce n'est pas très grand, un trou dans un coin de la tranchée : entrée étroite, pour nous garantir contre les éclats d'obus, sans parler de la fraîcheur des nuits ; car ma maison n'a ni porte ni fenêtre. J'ai la satisfaction de pouvoir m'y tenir debout : tout juste, cependant ; parfois, j'oublie où je suis, et je me cogne la tête contre les traverses du plafond. Pour le moment, j'ai, au crâne, 972 contusions et j'espère en avoir davantage dans la suite. L'officier allemand, qui occupait le local avant moi, était assurément un homme de goût : il a étendu des planches sur le sol, garni les parois avec des madriers ; l'appartement est donc très sec et confortable. Que Dieu bénisse ce cher homme ! Mais cela donne à ma gentille demeure une apparence de caisse d'emballage. C'est avec crainte et tremblement qu'un beau jour je recevrai la visite de B. et de J. : car en se faisant petits, ils entreraient peut-être mais ils ne sortiraient plus jamais ; même mes repas, je dois veiller à ce qu'ils ne soient pas trop grands ; dans un coin, se trouve mon lit, deux planches soulevées du sol, pas trop douces, mais, pour un homme mortellement fatigué aussi agréables qu'un lit de plumes... La nuit, je ne suis jamais seul ; j'ai de nombreux visiteurs : un chien errant, l'un ou l'autre chat de tranchée qui pousse une tête pour dire bonjour, et, cela va de soi, les souris et les rats amis très fidèles. Avant mon arrivée ici, je ne savais pas que les rats chantaient. C'est pourtant la vérité. Ils ont fait leur nid derrière les planches des parois, ce qui, entre parenthèses, n'ajoute rien au charme de ma demeure, et, plus d'une fois, je les ai entendus chanter, et tenir longtemps la même note, tout à fait musicale. De temps en temps, ils montrent la tête et me regardent comme pour me dire : « Vous êtes un drôle de rat, vous ! » Un peu plus tard, à Loos, il écrivait : « Les

rats et les puces se montrent d'une activité peu commune. Ma dernière casemate était sans doute leur lieu de réunion, et mon intrusion leur a été désagréable. Ils dansaient littéralement sur moi. La première nuit, en m'éveillant, je trouvai le roi des rats tranquillement endormi sur mes pieds. Avant d'en avoir pleine conscience, je le sentis grimper le long de mes jambes, jusqu'à mon visage, procédé peu recommandable, tellement la sensation est horrible ! Je poussai un hurlement qui dut réveiller en sursaut les Allemands campés à plusieurs miles. Deux fois en une même nuit, je me réveillai, avec une des épouses royales postées sur ma tête. Je n'exagère rien et je ne rêve pas : car je secouai le tête et j'entendis fort bien que les « princesses » étaient précipitées contre le mur... » Nous avons des rats et des puces par millions, des mouches sans nombre qui mangent la confiture de notre pain, avant que nous ayons le temps de le porter à la bouche. Nous jouissons, en outre, d'odeurs inqualifiables et de beaucoup d'autres choses dont il vaut mieux ne point parler. »

- « Au milieu de tout ces pénibles travaux, j'étais consolé à la pensée du bien que réalisait ma présence et le secours de mon ministère. Bien que parfois la vie soit dure, il y a bien des joies pour un prêtre : la moindre n'est pas de ramener à la véritable Eglise bon nombre d'officiers et de soldats. Beaucoup n'avaient jamais eu la moindre relation avec les catholiques, ils ignoraient tout de la grandeur et de la beauté de notre religion ; ce qui les a surtout impressionnés, c'est ce que, parmi les aumôniers du Front, seuls nos prêtres catholiques accomplissent pour leurs hommes vivants ou mourants. On admet généralement que le soldat catholique irlandais est, sur le champ de bataille, le plus brave et le meilleur, quoique bien peu sachent à quelle source il puise son courage, sa foi profonde... »

A la guerre, c'était la coutume de prendre un mois de repos à l'arrière, après trois mois de Front. Les soldats autres que ceux de la 16ème Division avaient été plusieurs fois relevés ; les Irlandais furent six mois sans relève.

- « Cela fait éloge de notre endurance, dit le Père Doyle car nous tenions le secteur le plus exposé ; mais c'est une réclame dont nous nous passerions bien volontiers. Au reste, ajoute-t-il, la nuit même où nous cédâmes

une partie du Front à un autre régiment, les Allemands (comment apprirent-ils le changement ?) firent une attaque et enlevèrent la tranchée : Il nous fallut y revenir. » Néanmoins, les malheureux Irlandais ne pouvaient rester là éternellement. Le 25 août, arriva l'ordre accueilli avec plaisir de retourner à l'arrière. Bien que la décision fût tenue secrète, les Allemands en eurent connaissance. Ils dressèrent un poteau avec cette inscription: « Au revoir, la 16ème Division, les Anglais vont danser. »

Partout les Irlandais firent bien leur devoir. A Loos, pendant six mois, ils ne perdirent ni une tranchée ni un pouce de terrain ; pourtant, sur une Division de vingt mille hommes plus de quinze mille, y compris évidemment de nombreux malades et blessés, étaient passés par les ambulances. Comme

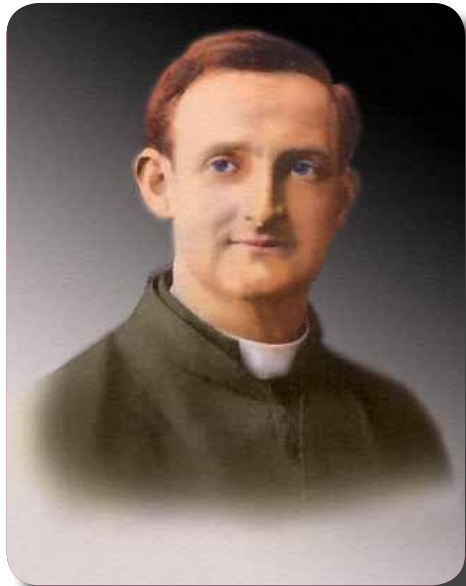
on gagnait l'arrière en traversant Amiens, les soldats croyaient s'éloigner du fracas et du spectre de la guerre ; mais les longues marches, rendues plus fatigantes par l'incompétence officielle, était épuisante. Le Père Doyle faisait ce qu'aurait fait son maître : il se portait au plus difficile labeur. Il ajoute:

- « Tous les gradés à partir du capitaine, ont des chevaux ; mais je préfère porter le sac avec mes hommes, et aller à pied à leurs côtés. Ils aiment cela ; pourquoi d'ailleurs ne pas partager leur fatigue ? »

Incidemment, nous apprenons que le Père Doyle avait ajouté à son paquetage celui d'un jeune soldat, en marchant tout le jour, sans prendre aucune nourriture. Il est évident que les saints sont d'incorrigibles « imprudents ».

“Les troupes irlandaises en marche vers Guillemont et Ginchy.”





GUILLEMONT GINCHY



«Après avoir fourni plus que sa part, la 16ème Division espérait fermement une halte, un repos bien mérité. Hélas ! Sa route la conduisait vers les champs de bataille de la Somme. Pour tout repos, on lui demanda de réparer l'échec des régiments anglais. à Guillemont et Ginchy, elle y réussit.»

Guillemont et Ginchy furent pris. « Ce fut une fameuse victoire » ; mais plus d'un foyer irlandais en devint plus pauvre et solitaire. Quelques mois plus tard, le Père Doyle racontait ainsi « de ses gars irlandais sur la Somme » deux traits qui prouvent, une fois de plus, qu'il n'y a pas de meilleurs soldats au monde.

- « Ils ont tout « l'allant » de l'ardente force celtique, le courage du lion et cette foi profonde qui leur montre la main de Dieu en toutes choses, même dans la mort. Pendant le bombardement de Ginchy – la plus intense préparation d'artillerie qu'il y eut, dit-on, durant la guerre – on vit un «Paddy» tranquillement assis dans un trou d'obus, fumer sa pipe tout en cousant un bouton à son pantalon, sans se préoccuper des balles et des obus qui pleuvaient autour de lui.

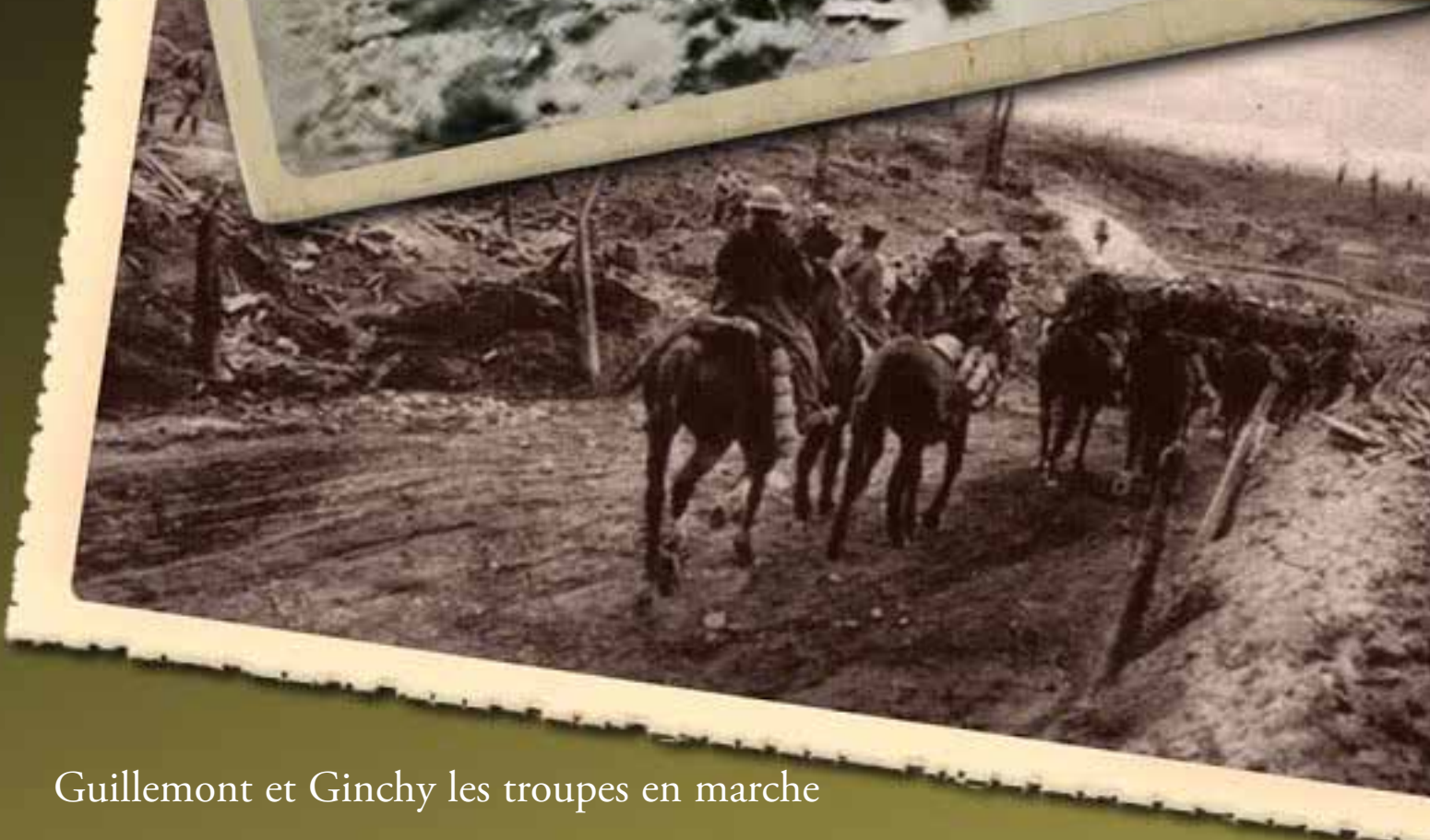
«La 16ème Division, si inférieure qu'elle fût en nombre, s'est couverte de gloire », déclarait le Père Doyle.

«Nos braves ont combattu en vrais Irlandais:

dans une charge splendide, ils ont emporté deux villages qui, jusqu'ici, avaient résisté toutes les attaques. Cela a coûté cher; j'ai à déplorer la perte de plus d'un ami et d'un bon nombre de mes pauvres enfants; mais j'ai la consolation de penser que ma présence leur a été un secours et que tous sont tombés, bien préparés à paraître devant Dieu. »

L'esprit religieux de ses « enfants » eut une occasion de se révéler. Un bel étendard, fait à la main, avait été envoyé au Père par une religieuse. Il arriva le soir même où ils partaient pour le Front de la Somme.

- « D'un côté, écrit-il, une belle image du Sacré-Cœur; de l'autre, le nom de la brigade et du régiment, avec le cri de guerre des O'Neill : Ave Maria, ce cri qui, depuis 1641 permit aux Irlandais de garder leur identité catholique et d'alimenter efficacement leur foi, fut la récitation personnelle, ou dans le foyer domestique, du chapelet qui joua un rôle tellement important qu'il devint une caractéristique nationale.



Guillemont et Ginchy les troupes en marche



OH STREET OF GUILLEMONT (captured September 3rd, 1916)

"Daily Mail"
Official Photograph

- « Nos hommes étaient fiers de leur étendard, et ils y virent un signe de la protection de Dieu et de sa sainte Mère : en effet, des douze régiments irlandais engagés sur la Somme, le 8ème Fusiliers est celui qui a été le moins éprouvé. » (5)

Les premières phrases de la lettre suivante, que le Père Doyle écrivait à son père aussitôt après (11 septembre 1916), dépeignent la terrible épreuve :

- « J'ai vécu récemment d'effroyables jours, en comparaison desquels tout ce que j'ai souffert depuis mon arrivée en France compte peu. C'était tellement horrible, que, si Dieu ne m'avait puissamment secouru, j'aurais succombé. Pour tout résumer en un mot : pendant la semaine dernière, j'ai littéralement vécu en enfer, au milieu d'abominations, de dangers suffisants pour décourager les plus résolus. Cependant, ma confiance en la protection de Notre-Seigneur n'a jamais été ébranlée. Je sentais qu'au prix même d'un miracle, Il me sauverait. J'ai été frappé trois fois ; à la troisième, un éclat d'obus, qui aurait pu emporter la moitié de ma jambe, ne m'a pas même laissé une égratignure : vous voyez qu'il est avantageux d'avoir une peau épaisse. J'étais épuisé par la terrible agitation des jours et des nuits sans sommeil, avec des nerfs frémissants, toujours sur pied, comme nos hommes d'ailleurs. Mais maintenant c'est passé : nous sommes bien loin derrière la ligne de feu, en route pour un bon et long repos, sur le bord de la mer, nous fait-on espérer... »

Une lettre précédente avait été écrite de Bray, près d'Albert, sur la Somme, où se trouvaient concentrées de très nombreuses troupes françaises et britanniques. Tous les matins, le Père Doyle disait la messe en plein air et donnait la communion à des centaines d'hommes.

- « J'aurais aimé que vous les vissiez à genoux devant le camp tout entier. Leur recueillement, leur ferveur, étaient une magnifique profession de la foi qui les anime. Plus d'un non-catholique en a été touché. Plus d'un, j'en suis sûr, y aura trouvé l'inspiration de se tourner vers Dieu à l'heure de l'angoisse. » Le dimanche au soir, 3 septembre, comme ils étaient à souper, assis sur des caissons vides d'obus, un ordre pressant arriva à la 16ème Division de se mettre en marche dans dix minutes. « On n'eut

que le temps de saisir une tranche de pain, de déchiqueter un morceau de viande, avant de se précipiter pour prendre son équipement. Par suite de ma bonne chance, je n'avais rien mangé depuis le matin ; j'étais affamé, mais il n'y avait pas autre chose à faire que de se serrer sa ceinture et d'avoir l'air content. » Il est des occasions dans lesquelles même le monde peut apprécier l'obéissance des Jésuites. Après une course de deux heures, on fit faire halte et on donna l'ordre d'entasser les marmites, les sacs, les couvertures sur le bord du chemin. Le Père, comme bien on pense, conserva ce qu'il lui fallait pour la messe ; cependant, à sa grande douleur, pendant cinq jours, il ne put pas offrir le saint sacrifice « sa plus grande privation de toute la campagne. »

On passa toute la nuit sans couvertures, assis par terre ; le lendemain, on fit une courte marche sur le flanc d'une colline et dans une vallée plus proche de la ligne de Front. La vie différait pourtant de celle des tranchées durant les six derniers mois, puisqu'à Loos, pendant des jours, on ne voyait pas une âme au-dessus du sol, et que tous les canons étaient soigneusement cachés ; ici, il y avait des canons par vingtaines et par centaines, de tout calibre, rangés audacieusement dans les champs et « tonnant comme s'ils eussent avalé un plat d'obus mal cuits. » Au milieu de ce fracas infernal, de ces grondements sans fin, de ce craquement d'obus qui explosaient, hommes et chevaux allaient et venaient comme si l'on n'eût pas été en guerre. Dans cette vallée de la mort, les hommes du P. Doyle éprouvèrent des pertes sérieuses, et lui-même faillit périr : « J'étais à une distance d'environ cent mètres, observant une escouade de mes hommes qui traversait la vallée, lorsque je vis la terre s'entrouvrir et vingt d'entre eux disparaître dans un nuage de fumée, tandis qu'une colonne de pierres et d'argile était projetée à deux cents pieds dans les airs. Par un effet du hasard, un obus allemand de gros calibre était tombé au milieu d'eux. Comme je me précipitais le long du talus, je me sentis atteint entre les deux épaules, par une grosse pierre sans doute ; je n'en fus pas blessé, heureusement, car j'avais mieux à faire que de m'occuper de moi. Je donnai à tous une absolution générale, je débarrassai de l'argile qui leur couvrait le visage, deux hommes qui n'étaient pas blessés, et ensuite j'administrai tous les pauvres gars que je pus atteindre.



Cela a coûté cher; j'ai à déplorer la perte de plus d'un ami et d'un bon nombre de mes pauvres enfants, mais j'ai la consolation de penser que ma présence leur a été un secours et que tous sont tombés, bien préparés à paraître devant Dieu."

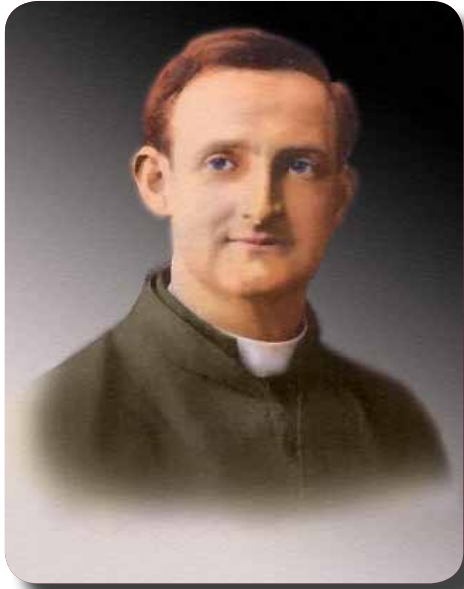
Deux d'entre eux n'avaient plus de visage où faire les onctions, et d'autres, encore vivants, se trouvaient à trois mètres sous terre. Dix volontaires étaient accourus et creusaient pour déterrer leurs camarades. La guerre est horrible, mais elle met en évidence de beaux caractères : j'ai vu maintes fois des hommes risquer volontairement leur vie pour en secourir d'autres, sans souci des obus allemands, qui ne manqueraient pas de tomber tout près d'eux. Pour moi, aider les blessés était une question de devoir ; pour eux, une question de courage. Nous nous mîmes à creuser comme des démons pour sauver la vie de nos gars et la nôtre, car, toutes les cinq minutes, une autre « pilule de fer », sortie d'un canon Krupp, arrivait déchiquetant la vallée, et nous mettait le cœur à l'envers. Plus d'une fois, nous fûmes aspergés de pierres et de terre, mais la « récompense promise au verre d'eau froide donné au « nom de Jésus » nous fut fidèlement accordée, car aucun de nous ne fut touché. Nous déterrâmes trois hommes vivants, qui n'avaient pas eu trop à souffrir de leur enfouissement ; mais l'obus avait si bien fait son travail que tous les autres étaient partis pour un monde meilleur. Comme je m'en retournais, je faillis éprouver le même sort que mes camarades ; mais j'échappai encore, et je sauvai deux autres gars sans blessures, enterrés seulement jusqu'à la taille.

- « La pluie tombait à torrents, tandis que nous nous disposions à dormir dans notre trou d'obus. Assis sur une boîte au fond du trou pour nous protéger contre nos canons, serrés les uns contre les autres pour nous réchauffer, nos pieds baignant dans une mare, nous voyions l'eau ruisseler le long des bords de notre abri, et nous nous demandions combien de temps il faudrait à l'ondée pour nous emporter loin de là. J'ai passé dans ma vie des nuits plus agréables, mais jamais une seule aussi insupportable ; trempé jusqu'aux os par la pluie torrentielle, qui s'obstinait à me couler le long du cou, affamé au point que

j'aurais pu avaler un Allemand tout cru, j'étais en outre si fatigué, si épuisé, que le rugissement des canons ne réussissait pas à me tenir éveillé. Je ne pouvais m'empêcher de penser à Celui qui souvent n'avait pas où se reposer sa tête, et cela m'aida à Lui ressembler un peu. La Providence fut bonne pour nous ; car, après quelque temps, nous découvrîmes une bâche volée, j'en ai bien peur, que nous étendîmes au-dessus de notre cave : ainsi nous tînmes l'eau à distance, et nous nous étendîmes sur le sol pour passer une nuit délicieuse.

- « La première partie de la route se fit à travers des boyaux étroits, dont le fond consistait en une couche épaisse d'argile et de cadavres que l'on foulait aux pieds. C'était horrible au-delà de toute expression ; mais on n'y pouvait rien : nous marchions en silence sur les corps à demi pourris de ces braves gens, et chacun restait absorbé par ses propres pensées. Je vous épargnerai de lugubres détails ; mais vous pouvez facilement vous représenter ce que nous éprouvions, lorsque nous sentions le sol céder sous nos pas, et que nous nous enfoncions dans un cadavre.

- « Au bout d'une demi-heure de cette marche lugubre, nous débouchâmes en plein air, sur le théâtre d'un des derniers combats. J'espère qu'on avait ramassé les blessés, mais les morts étaient là, raides et froids, les yeux hagards, tout comme lorsqu'ils étaient tombés. Grand Dieu, quel spectacle ! Quelques-uns étaient couchés comme s'ils eussent dormi paisiblement ; d'autres avaient expiré après une agonie ; d'autres encore reflétaient l'épouvante mortelle qui leur avait arraché l'âme, tandis que tout le sol était littéralement jonché de têtes et de jambes ou de morceaux de corps humains déchiquetés. Au fond d'un trou, reposaient deux soldats : un Anglais et un Allemand, enlacés dans une étreinte mortelle. Ils avaient combattu sans armes, corps à corps, jusqu'à la fin ; un autre couple semblait protester contre l'inhumanité de cette horrible guerre : ils étaient morts



J'aurais aimé que vous les vissiez à genoux devant le camp tout entier. Leur recueillement, leur ferveur, étaient une magnifique profession de la foi qui les anime. Plus d'un non-catholique en a été touché. Plus d'un, j'en suis sûr, y aura trouvé l'inspiration de se tourner vers Dieu à l'heure de l'angoisse."

"Le Père Doyle Bénissant ses hommes avant la bataille de Guillemont."



Drawn by W. C. MILLS.

THE NIGHT BEFORE THE BATTLE: TH



Le dimanche au soir, 3 septembre, comme ils étaient à souper, assis sur des caissons vides d'obus, un ordre pressant arriva à la 16ème Division de se mettre en marche dans dix minutes."



Printed by JAMES WALKER (Dublin) Ltd.

THE IRISH BRIGADE ON THE EVE OF GUILLEMONT, SEPT. 2nd, 1916.

la main dans la main, priant l'un pour l'autre et se reconnaissant enfants d'un même Dieu. Un autre visage frappa ma vue : c'était celui d'un jeune Allemand, grand et extraordinairement beau, à peine âgé de dix-huit ans. Il reposait, paisible, avec un sourire de bonheur sur les lèvres, comme si, avant de mourir, il avait eu la vision d'un coin de Paradis. Ah ! Si seulement la pauvre mère avait pu voir l'attitude calme de son fils, cela aurait adouci la douleur de son cœur brisé.

- « Nous passâmes rapidement à travers ce charnier, dont la puanteur était écoeurante, et nous nous heurtâmes à un chemin bas. Ici, les Allemands en retraite avaient évidemment livré un combat désespéré ; mais ils étaient tombés sous les coups de notre artillerie. Les morts gisaient par monceaux ; les uniformes gris-vert se mêlaient aux uniformes kaki. Je rencontrai les ruines de ce qui sans doute avait été une station d'ambulance, à en juger par le nombre d'hommes bandés que l'on voyait.

Un obus était venu les chercher même ici et les avait tous réunis dans le filet de la mort.

- « Une halte de quelques minutes me fournit l'occasion que je cherchais. Je me hâtai de groupe en groupe, et, comme je passais, les hommes tombaient à genoux pour recevoir l'absolution. Je leur adressai quelques mots d'encouragement, car pas un ne savait s'il serait encore vivant dans quelques heures. « Que Dieu vous protège et vous bénisse, mes enfants ! » et je me dirigeai vers la compagnie voisine. A ce moment, un soldat sortit des rangs, me saisit par la main et me dit : « Je ne suis pas catholique, Monsieur, mais je veux vous remercier pour cette belle prière. » Les régiments s'avancèrent vers le bois, tandis que le docteur et moi nous nous arrêtions au poste de secours. C'était une casemate, faisant face au bois de Leuze près du village de Combles, que les Allemands occupaient la veille...» (6)



A la tombée de la nuit, quand le feu commença à se ralentir, je tentai de traverser la vallée en rampant. Une fois de plus, la Providence veilla sur moi. Comme j'étais en marche, je rencontrai un sergent qui discuta la question avec moi. « Père, me dit-il, vous ne pouvez faire que peu de bien dans les bois, et vous courrez un grand danger. Attendez jusqu'à la nuit, et nous vous apporterons tous les blessés. N'oubliez pas, que si nous avons des officiers en abondance et nous pouvons en perdre, nous n'avons qu'un prêtre pour s'occuper de nous. » L'excellent garçon était si sincère que je résolus d'attendre un peu. Je fis bien. Peu après, les Allemands ouvrirent un terrible feu de bombardement, et lancèrent sur le bois une contre-attaque. Quelques-uns du régiment de Cornouailles, qui tenaient un coin du bois, fléchirent et vinrent en courant tomber tout près des Fusiliers. Le brave Paddy tint bon... et chassa les Allemands à la pointe de la baïonnette. Malheureusement, le Père Doyle ne donne pas de plus amples détails sur les jours suivants, si ce n'est un court récit du samedi 9 septembre 1916. Dans une lettre postérieure (11 octobre), il parle d'une messe de Requiem, qu'il célébra sur la Somme, apparemment en ce jour de samedi.

On avait décidé que, le 9 septembre, la 16ème Division prendrait d'assaut Ginchy, gros village contre lequel les tentatives anglaises antérieures avaient échoué. « Un peu avant cinq heures », dit le Père Doyle, « je montai sur la colline en face du village, juste à temps pour voir nos hommes sauter de leurs tranchées et escalader le talus. Une tempête de

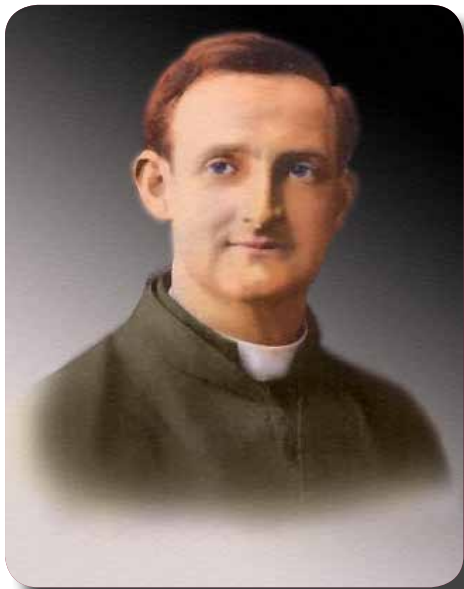
balles lancées par les mitraillettes les accueillit. Vers neuf heures, les Fusiliers attendaient la relève ; mais ils reçurent l'ordre urgent de marcher en avant. « Je n'oublierai jamais, dit le Père Doyle, cette demi-heure ». Nous avancions à découvert, sans autre clarté que celle des obus et de leurs éclairs ; nous nous butions aux fers barbelés, aux morts sur lesquels nous marchions ; on s'attendait à tout moment à être lancés dans l'Éternité. Nous fîmes halte dans une tranchée à l'arrière du village ; et, jusqu'à quatre heures du matin, nous restâmes couchés sur le sol, écoutant le grondement des canons et le sifflement des obus qui volaient au-dessus de nos têtes, ne sachant pas si le matin qui arrivait ne serait pas le dernier.

- « Nous fûmes relevés le dimanche matin, 10 septembre, à quatre heures, et nous rampâmes (il n'y a pas d'autre mot pour dire la chose) jusqu'au camp à l'arrière. »

- « Le 23 septembre, le Père Doyle écrit pour dire que, en chemin de fer, en auto ou à dos de cheval, ils étaient arrivés en Normandie. Ils n'y eurent pas ce mois de repos qui leur était justement dû. »

Au bout d'une semaine, ils se trouvèrent à nouveau sur la frontière belge, heureux d'ailleurs d'aborder une zone plus calme que celle de Loos, et où il semblait que l'on s'était mutuellement entendu pour rester tranquilles. Là, le Père Doyle se livra à son travail ordinaire d'aumônier jusqu'au commencement de novembre, époque à laquelle il obtint une semaine de congé pour aller en Irlande.





LA SEMAINE SAINTE ET PÂQUES À NORDAUSQUES



Le soir, lorsque les dévotions sont terminées dans un village, je me mets en route pour un autre, afin d'y réciter le chapelet, chanter le salut et entendre les confessions."

Au début de 1917, le Père Doyle nous donne quelques détails sur l'hiver de 1916-1917. Le froid était intense. Voici ce qu'il écrit:

- « 27 janvier, froid! 28 janvier, plus froid! 29 janvier, plus froid encore! 30 janvier !!! je m'excuse, de ne pas écrire, je n'arrive pas à tenir la plume entre mes doigts. »

- « Ce matin, l'eau que j'ai utilisée pour ma toilette, ce qui n'est pas très long, est de nouveau gelée. Je dois frotter vigoureusement mes pieds avec de l'huile de baleine sous peine de ne pouvoir marcher avec les orteils gelés. Mais la limite de ce froid fut atteinte lorsque, à la messe, le vin se gela dans le calice et qu'il fallut une lampe pour le faire fondre avant la consécration. Pour dégeler le pauvre aumônier que je suis, il faudrait bien cinquante lampes ! »
Le 1er février 1917, il écrit dans son

journal:

« Jésus me presse constamment de faire pour lui des choses pénibles, des choses qui me coûtent. J'ai peur du sacrifice, mais je sais très bien qu'il le demande et qu'autrement je ne puis jamais être heureux ou en paix...
Un beau matin, on lit dans la presse:

« L'ennemi a attaqué nos tranchées, mais il a été repoussé, mais point d'informations sur mes braves hommes qui gisent en morceaux, tués ou blessés, on ne dit rien de tant de souffrances, de tant de deuils. On s'inquiète peu, sans quoi nous n'entendrions pas tant de gens, qui n'auront jamais à combattre, répéter: « pas de paix, à aucun prix ! »
Si, seulement, le monde pouvait voir et entendre ce que nous voyons et entendons chaque jour, on réclamerait bientôt « la paix à tout prix ! »

Un obus éclatait, nous ne pouvions rien faire pendant deux heures qu'attendre que ce cauchemar prenne fin. Je ne pus tenir plus longtemps je savais bien qu'on m'appellerait en cas de besoin, mais je voulus me rendre compte du mal. Le feu s'était un peu ralenti... Quatre ou cinq obus par minute ! Je sortis donc. A peine avais-je fait six pas, que j'entendis le sifflement d'un obus qui venait directement sur moi... Je me jetai à terre au même instant, le sol fut bouleversé et je m'entendis m'écrier « Seigneur ! Je suis tué, chose si invraisemblable que j'éclatai de rire... Je regardai et je vis que l'obus était tombé à deux pas de ma porte; cinq secondes plus tard, j'aurais donc été réduit en charpie. Je continuai mon chemin pour soigner les nombreux blessés, les obus suivaient les obus, et il en tombait parfois deux ou trois à la fois. Mes braves étaient ramassés sur eux-mêmes, et tiraient des figures inquiètes, pour le moment il n'y avait, rien à faire, qu'attendre. Au début de mars 1917, le Père Doyle eut un congé : ce fut son dernier voyage en Irlande. Reprenant son journal après ces courtes vacances, il écrivit à son père:

- « Je ne puis m'empêcher de penser à ces treize mois de service actif, période remplie d'émouvants incidents, de scènes d'horreur, au point que je me demande si je n'ai pas rêvé. »

La 48^{ème} Brigade reçut l'ordre de se retirer à l'arrière pour se reposer. Le repos semble avoir consisté surtout en un supplément de manœuvres, comme préparation à la prochaine offensive. Nous quittâmes la Belgique la veille des Rameaux, le 31 mars 1917, par une belle matinée, la Brigade déployant ses quatre régiments, chacun précédé par sa bande de joueurs de cornemuse. Nous eûmes plus que notre part d'acclamations des villageois qui sortaient pour nous voir passer. C'était une belle troupe de gars robustes, agréables à voir, sans parler du vaillant aumônier...

La première étape, longue de 32 kilomètres, nous amena devant Hazebrouck, que nous traversâmes, pour gagner, cinq kilomètres plus loin un village.

Après une nuit passée dans une ferme, le Père Doyle dit la messe dans l'église du village, c'était le dimanche des rameaux. On se remit

ensuite en route dans la matinée, pour nous rendre à la prochaine étape pour un jour, on arriva à Nordausques, petit village du Pas-de-Calais, entre Calais et Saint-Omer : là, après la fatigue des tranchées et la marche épuisante par des chemins raboteux, on put jouir de quinze jours de repos.

Le Père Doyle passe les fêtes de Pâques 1917 dans le Pas-de-Calais pour un temps de repos et d'exercices militaires. L'aumônier en profite pour offrir à ses hommes la possibilité de faire leurs Pâques. En dehors de ces rares temps au calme, souvent le temps manque pour entendre tous les hommes en confession.

- « Mes régiments ont leurs quartiers dans deux villages distants de quelques kilomètres. Les quatre compagnies de chaque régiment sont des hameaux différents, et, pour que tout soit plus incommode, les deux pelotons de chaque compagnie sont disséminés en autant de fermes. Vous pouvez vous imaginer que ce n'est pas chose facile pour moi de visiter mon troupeau, ce que je désire faire pour m'assurer que tous communient à Pâques. Je dis tous les jours la messe pour eux, et les communions sont nombreuses. Aujourd'hui, dans une église, il y en a eu soixante-dix. Le soir, lorsque les dévotions sont terminées dans un village, je me mets en route pour un autre, afin d'y réciter le chapelet, chanter le salut, et entendre les confessions, comme je l'ai fait dans le village que je viens de quitter, ajoutez qu'il y a beaucoup de soldats disséminés en différents endroits, des mitrailleurs, des hommes de batteries de tranchées, etc.... »

- « Le travail qu'ils me donnent, en y ajoutant les instructions pour les convertis, m'empêche de sentir la durée du temps. »

Pendant ce séjour de repos dans le Pas-de-Calais, le Père Doyle célébra convenablement la Semaine Sainte et la fête de Pâques, de la sorte, il mit dans le cœur de ces pauvres soldats irlandais des émotions d'une nature plus élevée que celle provoquées par les exercices de guerre.

- « Le Mercredi Saint au soir, après le salut, je dis aux hommes que je voulais neuf volontaires pour veiller pendant une heure la nuit suivante, devant l'autel du reposoir.



- « Je venais à peine de parler que toute l'assistance se précipita vers la table de communion, et ils furent profondément déçus lorsque je choisis les neuf premiers. J'aurais pu en avoir trente pour chaque heure, si je l'eusse voulu. »

- « Je fus touché de la générosité de ces pauvres gens, car ils venaient de terminer une longue et pénible journée... »

- « Je dis à mes neuf hommes de porter leurs couvertures à la sacristie ; et, tandis qu'un veillerait, les autres dormiraient. Assurément, Notre Seigneur a été satisfait de sa Garde d'Honneur, et IL les bénira, comme Lui seul sait bénir. »

- « Le Dimanche de Pâques fut un jour mémorable dans les annales de la ville. Le régiment vint au complet à l'église, précédé par les joueurs de cornemuse. Remplissant l'église, la place manquant, plusieurs durent rester dehors. J'avais huit sergents, de vrais athlètes, montant la garde, baïonnette au canon, tout autour de l'autel. A la Consécration et à la communion, les clairons sonnèrent le Salut Royal réservé aux monarques ; la garde, à l'ordre du commandement, présenta les armes, et, à notre pauvre façon, nous nous efforçâmes d'honorer le Tout-Puissant, Roi des rois, le jour de son triomphe glorieux. Je ne dois pas oublier de dire que les jeunes filles et les fillettes du village nous firent l'honneur de chanter à la tribune pendant la messe. »

- « La foi et la ferveur de nos gars irlandais a produit, un peu partout, une profonde impression. Je fus enchanté d'entendre le curé du village en parler à ses paroissiens avec énergie, établissant entre eux et les soldats irlandais un contraste à l'avantage de ces derniers. » Le jour de Pâques, le bon

curé de la paroisse reçut une preuve très tangible de la foi irlandaise, car le plateau de la quête contenait un nombre inaccoutumé de pièces d'argent et de billets de cinq francs. »

- « En parlant de mon hôte du village de Nordausques, je crois fermement qu'il était favorisé par la présence d'un saint et zélé curé qui semblait plus anxieux que moi du bien spirituel de mes hommes. Non seulement il me donna toute facilité pour mon ministère, mais il m'aida autant qu'il le put. »

- « J'ai la conviction que le clergé français profitera beaucoup de cette guerre. Il y a une multitude de paroisses, parfois d'à peine deux cents âmes, les enfants compris, même si tous étaient des catholiques pratiquants, il n'y aurait pas de quoi occuper un prêtre marchant sur deux jambes de bois, mais souvent un homme qui a peu de travail fait encore moins qu'il ne doit, il n'est pas entraîné, car l'abondance de la besogne inspire et crée l'esprit de zèle. Maintenant que les rangs du clergé se sont terriblement éclaircis (environ trois mille prêtres français ont été tués), les survivants devront se multiplier et prendre deux ou peut-être trois paroisses, je crois que la surcharge leur sera avantageuse. »

- « Le temps de calme parmi les collines et les bois de pins du Pas-de-Calais se termina trop tôt, le dimanche après Pâques vit les Irlandais se diriger de nouveau vers leurs tranchées, sous des torrents d'une pluie glaciale. La première nuit, ils firent halte près de Saint-Omer, ce qui me donna l'occasion de visiter la cathédrale du douzième siècle et le vieux collège des Jésuites, d'où est sortie la fondation de Stonyhurst.

Le reste du voyage fut très pénible, les hommes marchèrent pendant six heures sous une bourrasque de pluie et de grésil qui leur cinglait le visage, sous ce déluge nous arrivâmes exténués à Locre en Belgique notre lieu de destination un peu plus de huit heures après le départ, sans avoir pris aucune nourriture. C'était le recommencement de la vie des tranchées. »

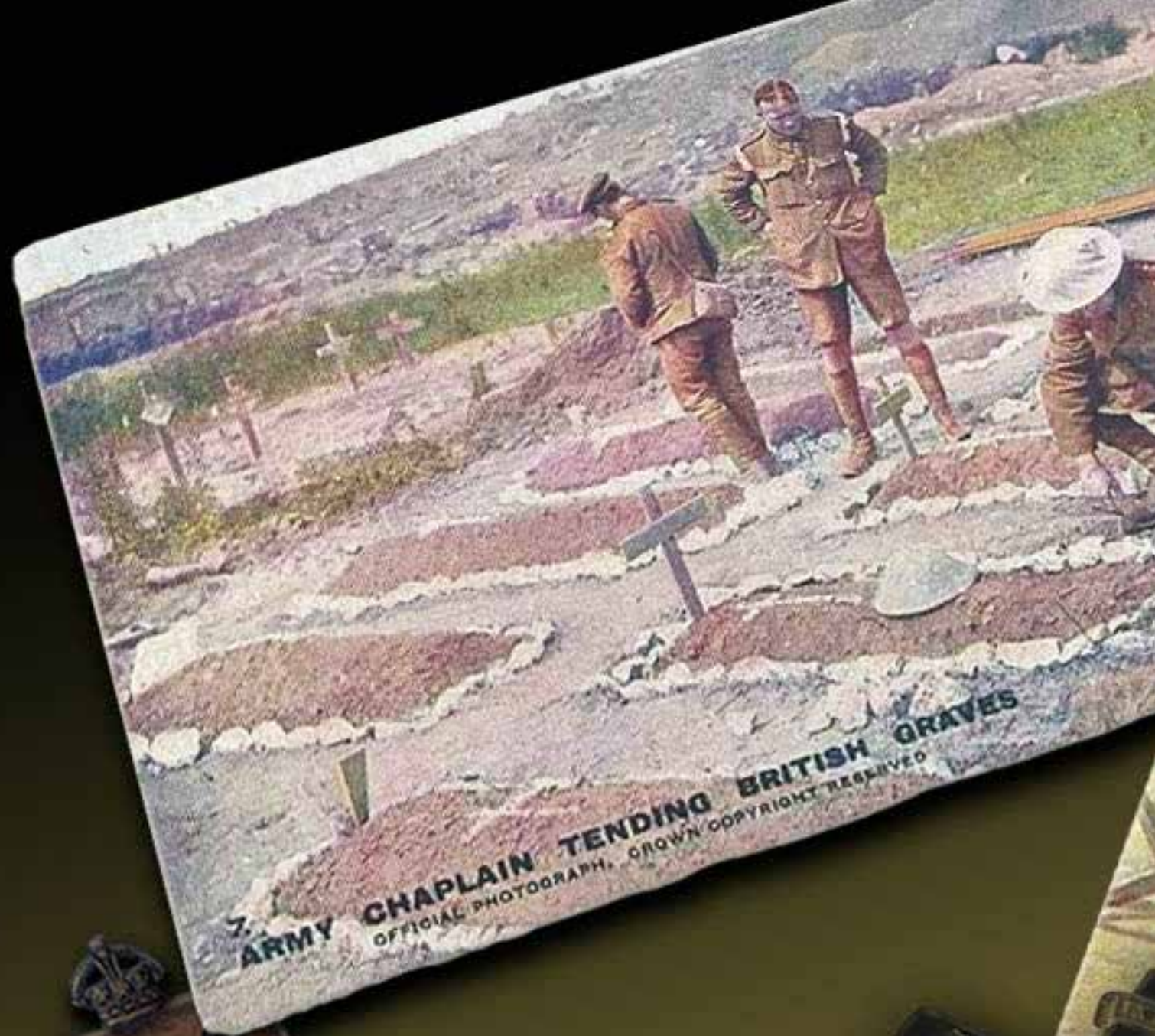
- « Le lendemain à la fin de cete douce période de repos, j'avais l'habitude avant chaque nouvel assaut, comme aumônier des troupes de donner une absolution générale, moment émouvant pour tous: «Je pense qu'il ne peut y avoir rien de plus touchant et qui inspire tant l'âme que de voir tout un régiment se mettre à genoux, d'écouter la vague de prières qui s'élève vers le Ciel, au moment où des centaines de voix répètent l'acte de contrition à l'unisson: "Mon Dieu, j'ai un très grand regret de vous avoir offensé"... Et puis, le profond, le respectueux silence pendant que le prêtre lève sa main sur les têtes baissées et prononce les paroles du pardon... J'aime

voir le vêtement sale du péché tombant de chacun au moment de l'absolution, et voir le regard de paix et de joie sur les visages des hommes...»

La façon ordinaire de recevoir le pardon du Seigneur dans le sacrement de Pénitence est la confession individuelle et intégrale faite à un prêtre et suivie de l'absolution. En effet, à travers le prêtre, le Christ Lui-même agit et s'adresse personnellement à chaque pécheur pour le guérir. Cependant, l'Église a toujours admis qu'en cas de grave nécessité, si la confession individuelle n'est pas possible pour tous, l'absolution générale peut être donnée. Une telle absolution se comprend bien dans des situations d'urgence comme sur un champ de bataille. »

- « Ne convenez-vous pas, avec moi, que les consolations de ma vie l'emportent sur les souffrances? »





**Le Père William Doyle a reçu la Military Cross
lors de la bataille de Guillemont et de Ginchy
3 et 9 septembre 1916**





Programme - Crown

British Chaplain writing home

Fenny

"Daily Mail" War Pic

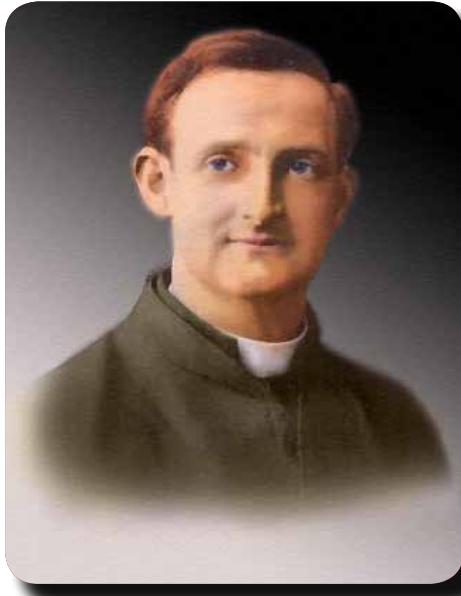


AMETTES-1917



“Le second rendez-vous avec saint Benoît-Joseph Labre”.

Le 1er mai, je dus terminer rapidement ma dernière lettre puisque je voulais profiter de mes quelques jours de liberté, et faire une petite excursion afin de rendre visite aux religieuses d’Amettes, elles furent si bonnes avec moi lors de mon arrivée en France. Quatre-vingts kilomètres pour parcourir la distance jusqu’au village du saint pauvre Benoît-Joseph Labre, mais par ce temps si beau, sec et pas trop chaud, je me fis un plaisir d’enfourcher ma bicyclette et de me mettre en route. J’allai tranquillement, ayant tout mon temps, et sachant bien que les Sœurs me donneraient l’hospitalité pour la nuit. Chemin faisant, comme l’aurait probablement fait ce cher pèlerin, Benoît-Joseph Labre, je pris la liberté de faire quelques détours pour visiter les églises, qui sont toujours intéressantes... Dans l’une de



ces lettres, le Père Doyle écrit avec humour : - « Je pense souvent que le saint pèlerin doit être presque fou de jalousie à nous regarder dans les tranchées, entourés, marchant ou assis sur ses « animaux de compagnie ». Mais à partir des mêmes animaux, délivrez-nous, Seigneur, aussi rapidement que possible. » Les animaux à qui William fait référence sont vraisemblablement les puces, les poux et autres bestioles qui persécutent les soldats dans les tranchées. Assez tard dans la soirée, j’arrivai enfin à Amettes, après avoir roulé tranquillement avec plaisir dans la campagne, loin du vacarme et du grondement de guerre. Je frappai à la porte du couvent. La sœur, qui m’ouvrit la porte, me regarda avec une sorte d’effroi :



“Dieu m’appelle à la vie austère”
“il faut que je me prépare pour suivre les voies
de Dieu”

- « Je me souviens très bien de vous, mon Père, me dit-elle ; mais je crois qu'il vaut mieux que je prévienne notre mère. »

Elle disparut.

Quelques instants après, l'air grave, la Mère supérieure et ses religieuses arrivent.

- « Mais mon Père, vous êtes mort ! J'ai lu dans un journal que vous avez été tué par un obus. »

- « Le Père Doyle, S.J., » dit-elle en poursuivant.

J'expliquai à la communauté que je n'étais pas un revenant et qu'il s'agissait d'un homonyme, et que ce qu'elles avaient lu dans la presse était l'annonce du décès du Père Denis Doyle, S.J., qui Dieu ait son âme, m'a par erreur, valu tant de messes et de prières !...

Sur ce, par cet accueil un peu empressé, nous tombâmes tous dans les bras, les uns et les autres et pleurâmes... La communauté rassurée de part et d'autres, je pus enfin me reposer de ma longue course. Les Sœurs du couvent d'Amettes, fidèles à leurs habitudes, me firent l'honneur de leur garde-manger qui n'était pas vide ; j'y fis honneur d'une façon remarquable pour un homme mort ! Le lendemain, après une bonne nuit de sommeil, je visitai en pèlerin à nouveau le village, ainsi que l'église Saint Sulpice pour me recueillir au pied de la châsse du saint pèlerin.

La veille, à mon départ de Locre, j'avais senti pendant tout le voyage où j'avais pérégriné d'église en église que le Seigneur voulait me transmettre un message au travers de son serviteur Benoît-Joseph Labre.

Ainsi pendant ma prière dans l'église et ensuite dans la maison, je n'eus pas d'inspiration mais seulement quand je parvins à l'étage dans la petite chambre où vécut enfant le saint pèlerin. Là, dans le silence et la solitude de cette petite pièce, je m'agenouillai et une voix me murmura à l'oreille...

- « Lis ce qui est écrit sur le mur. »

Je vis ces paroles sur l'écriteau apposé sur le mur ;

- « Dieu m'appelle à la vie austère ; il faut que je me prépare pour suivre les voies de

Dieu. »

Par ces mots, j'eus dans la chambre, qui fut témoin des premières mortifications du Saint pauvre, l'inspiration et la réponse à mes prières...

Elles firent luire dans mon âme une lumière soudaine. Je vis combien l'on gagne par chaque sacrifice, que ce que l'on donne n'est pas perdu et que la joie n'est que remise, différée et démultipliée à l'infini. Cette parole m'a rempli le cœur d'une consolation extraordinaire, qui dura toute la journée.

Il en résulte que le Père William Doyle, et on le voit dans tout ce qui précède, que la sainteté était le sujet constant de sa préoccupation. Bien qu'il fût humain, sociable et engagé dans mille affaires, la réalité de sa vie était centrée sur Dieu et son âme.

Dieu n'était pas pour lui un juge distant, mais un compagnon présent à chaque instant dont il reconnaissait toujours la voix et vers lequel il se tournait toujours. Les anges n'étaient pas de subtiles spéculations et les saints n'étaient pas de simples exemples historiques. À Amettes, William parlait au saint pèlerin avec la simplicité d'un enfant et s'efforçait d'apprendre de lui. Dans sa prière, comme dans ses écrits, pas de place pour le doute ou un soupçon de scepticisme. Il voyait les choses de l'intérieur et en était satisfait, il ne parlait pas seulement de religion, il la vivait.

La sainteté lui paraissait naturelle, non qu'il la trouve facile, mais parce que seule, elle satisfaisait ses aspirations et son idéal.

- « Je sens, au-dedans de moi, un désir constant, une soif ardente de sainteté, jointe au besoin de prier et à un grand attrait pour la mortification.

Même en marchant dans les rues, même ici dans ce village d'Artois, je sens que Dieu me sollicite, et, de sa manière douce et aimante, me presse. Oui, le Seigneur me presse de me donner entièrement à lui et à son service.

Je ne cesse de Lui répéter : « Mon Dieu, je veux devenir un Saint, puisque vous me le demandez. »

Sa vocation si spéciale était inséparable de son appel, et elle n'est pas sans rappeler celle du mystique en haillons, « The Ragged Saint » qui décida de parcourir en pèlerin les routes d'Europe, afin de vivre sa Foi et son amour pour Dieu, ne vivre que de Dieu. ... son seul compagnon de prière.

Semblable aux branches des arbres, la Providence dans l'appel de Dieu forme parfois d'étranges similitudes, bien que, de diverses longueurs et grosseurs, toutes convergent et toutes sont rattachées au même tronc, à la même source, toutes sont unies par la même volonté de vivre. Cette image exprime ainsi la diversité des témoins d'espérance. Passionnés du Christ et de Dieu, les êtres sont divers, mais tous se rejoignent, reliés par la différence au même charisme : construire ensemble le Royaume de Dieu. Il appela à la fois saint Benoît-Joseph Labre et le Père Doyle à un type distinct de vocation et cet appel peut varier chez chacun et correspondre à un état de vie. Ce serait une erreur que de vouloir copier ou d'imposer l'ascèse de William ou de saint Benoît-Joseph Labre.

Ceux qui l'on connu se rappellent ce qu'il disait à ce propos :

- « Il est très dangereux de vouloir obliger tout le monde à atteindre la perfection par le même chemin; ce serait méconnaître à quel point sont divers les dons de l'Esprit-Saint.»

Saint François de Sales nous dit que notre croix est faite spécialement pour nous, donc quel que soit notre appel, il nous est demandé de porter cette croix, en cherchant à nous perfectionner, même si servir comme aumônier dans les tranchées ou comme sans-abri dans les rues de Rome semble être une bien « étrange » vocation, mais nous devons nous rappeler que tout ce que nous vivons doit être accompli dans la joie. Le Père Doyle par sa présence, sa gaieté et sa bonne humeur était source de courage pour les soldats de l'Irish Division. De même, saint Benoît-Joseph Labre était, malgré sa saleté, sa pauvreté et son austérité, source de lumière et de miséricorde pour tous ceux

qu'il rencontra sur le chemin. Ainsi était le Père William-Joseph Doyle.

Après sa visite au sanctuaire d'Amettes, au retour, William passa par la ville de Nœux-les-Mines, où il apprit de l'Abbé Roussel, toute l'histoire de son église et de la statue de Notre Dame. En effet avant de quitter le district de Loos, notre général de division (le général Hickie) suggéra l'idée d'ériger un monument à la mémoire des soldats morts dans les combats. Ce monument prendrait la forme d'une statue en marbre blanc, nommée «Notre Dame des Victoires», et serait érigée dans l'église de Nœux-les-Mines, où se trouvait le quartier général de la 16e Division Irlandaise ; on graverait sur le piédestal le nom des victimes. Par la suite, nous recevions tous un petit livre contenant une photographie de la statue, les noms des souscripteurs, etc.... Ce serait un bon souvenir de la 16e Division Irlandaise dans la paroisse de Nœux-les-Mines.

La statue quitta Paris le vendredi 16 mars 1917 mais n'arriva à Nœux-les-Mines que le dimanche 18 mars. Enfin le dimanche de la Passion, le 25 mars 1917(1), les hommes arrivèrent avec la statue et ils demandèrent à l'Abbé Roussel où il désirait qu'on érigeât la statue. Comme il n'y avait plus qu'un quart d'heure avant la grand'messe, il les pria de revenir plus tard, et pour finir son office, il passa par son jardin, distant de quelques mètres. Les servants de messe jouaient hors de l'église qui pour le moment était vide, lorsqu'un obus allemand de 240 mm traversa la muraille et éclata dans l'église. D'ordinaire, le choc fait éclater l'obus mais c'était un obus de l'artillerie navale, destiné à perforer le blindage ; il passa au travers du mur comme à travers un papier et éclata à l'intérieur, en causant des dégâts qu'il est impossible de décrire.

En pénétrant dans les ruines, le Père Doyle s'écria (7) :

- « Monsieur le Curé, vous avez reçu certainement cinquante obus ! »

- « Point du tout ! répondit l'Abbé Roussel, un seul ; ces ruines que vous voyez sont l'œuvre d'un seul obus.

NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES

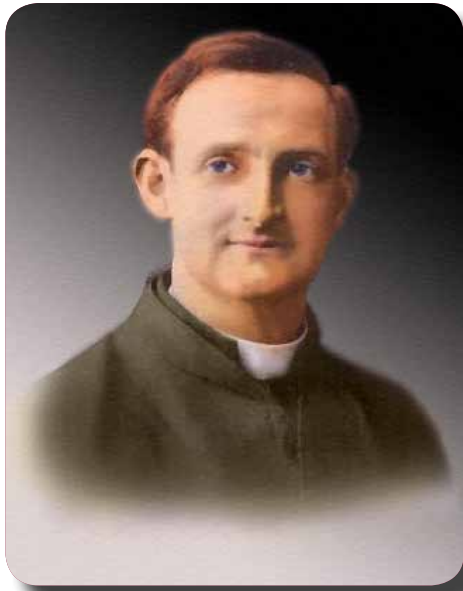


Offerte par la 16ème Division Irlandaise en mémoire des morts de cette division durant l'année 1916, elle arrive dans la paroisse le soir du 25 mars 1917, jour de l'Annonciation qui tombe cette année un dimanche. Le même jour, la ville de Noeux-les-Mines est bombardée."

Plus de traces du bel autel où, si souvent, j'avais offert le saint sacrifice. Les stalles sculptées, le banc de communion, les chaises, en miettes ! Le plâtrage du toit et une partie des murs enlevés ! Je n'ai jamais vu destruction pareille. Tableaux, peintures, statues, orgue, tout est perdu ; la porte de la sacristie a été emportée, les ornements sacrés mis en lambeaux. Des vingt beaux vitraux qui remplissaient les fenêtres, il ne reste rien. Seule la très ancienne petite statue en bois de Notre-Dame-de-Noeux, dans sa niche côté Evangile dans le chœur, a été épargnée. Dans les débris, on a retrouvé le Tabernacle entier ; à l'intérieur, le ciboire était resté droit, sans même avoir perdu son couvercle ; les saintes espèces étaient intactes. »

Après le bombardement de l'église, la

statue de Notre-Dame-des-Victoires(8), fut provisoirement déposée par précaution dans l'église Saint-Martin de Bruay-en-Artois (village voisin aujourd'hui nommé Bruay-la-Buissière). La paroisse a vu dans la préservation de la statue de Notre-Dame-de-Noeux et dans l'arrivée de Notre-Dame-des-Victoires, un signe évident de la protection de la paroisse par la sainte Vierge Marie et un signe de renaissance. Ce jour-là, certes l'église a été endommagée mais les chrétiens de la paroisse, membres de l'Eglise, Corps du Christ, dont le bâtiment est l'image, ont été épargnés. Le Père Doyle regagna Locre en Belgique retrouvant ses hommes, heureux d'avoir quitté les tranchées. Avec son ami, le Père Francis Browne, il profita de ce repos pour organiser les exercices religieux du moi de Mai.



*Mère des hommes,
Ton Oui fait jaillir la miséricorde
éternelle de Dieu,
il est l'aurore se levant sur notre
monde de ténèbres.
Ton Oui nous rend transparents à
l'Amour du Père
et nous renvoie au seul Mystère qui
t'habite :
Jésus Christ.*



*L'église Saint Martin de Noeux-les-Mines
Avant et après les bombardements de 1917*



Belgique — Etranger :

GA

tant des sots, bravant le
gè d'en pleurer. » (B)

La Gu

965^e jour

Communio

24 MARS — 2

A l'est du ca
nous avons sé
positions pend
ont atteint en
ouest de l'Oise
Nous avon
la rive est d
Quelques
petits poste
de Reims
Homme
Nous av
Nuit c

es de se
mple.
indisp
toilus, qui
leur doit
ossède un
onserve la
croisme. Le
; mais la
d'autrui ne
lle de refaire
tant les allo
! Et la Cham
sateur virulent
s regarder à un



- N. 8
TE
(4)
STRATI
(9^e Arr)
FRED CA
BERT DE
CITÉ
ES RECLAME
à l'Hôtel du
soit égaleme
ces, 8; place
HEC
lan alle

er les armées.
apauve. B.
un événemen
ment milita
dérable : car
rand plan a
lement au p
au point de
s de la guerre
ice Muret a c
étudier « l
Guillaume II
cette opinion
ps pacifique,
ent guerrier: l
ret n'ait pas
le de cette tra
énigmatique;
creur Guillaum
s hésité, se cru
on d'un plan r
assurer la victo
r le devait à
ndant seize ans
chef du grand
nal von Schlieffe
percur avant
par Schlieffen,
propres expressions
s plus
des

tant de façons
« Quel est le véritable
demande en août 1914? »
qui fut posée, il y a quelques
de Bavière. Le
président, sans
son
bre sur
qui la somme
milliard de plus ou de moins.
Cependant, tôt ou tard, l'ère des mil
sera close. L'argent reprendr
gramatique. Ayant fini
rentrer, comme
Il sera

vingt centimes

Dimanche 25 Mars 1917

H. DE VILLEMESSANT
Fondateur

RÉDACTION - ADMINISTRATION
26, Rue Drouot, Paris (9^e Arr^e)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : Galvani 02-46 - 02-47 - 02-49

Directeur Général : M. HENRI VONOVEN

	TRIS MOIS	SIX MOIS	UN AN
FRANCE	0 " 15 "	25 "	54 "
ÉTRANGER	18 50 "	36 "	70 "

taxes de poste

MAR

...s méchants, je me press
...AUMARCHAIS.)

guerre de guerre

qués officiels
HEURES APRÈS
nal de Saint
riusement
ant la nuit;
quelques
eau nord e
également
e l'Ailette
tentative
s vers
et à
ont
ons f
almo



...
l'a
sur
nt au
entale.
devant
enché la
gmit la
La France
alors tout

...ortants d'outre-
...s la bataille de
...tées, avec l'espoir
...ment, d'expliquer
...table. Ils me paru-
...assez embarrassés.
...rent-ils, une habitude
...des termes de trois ans.
...e nous avons louées chez
...ar trois ans.
...blant d'accepter la glose, e
...devinrent songeurs.

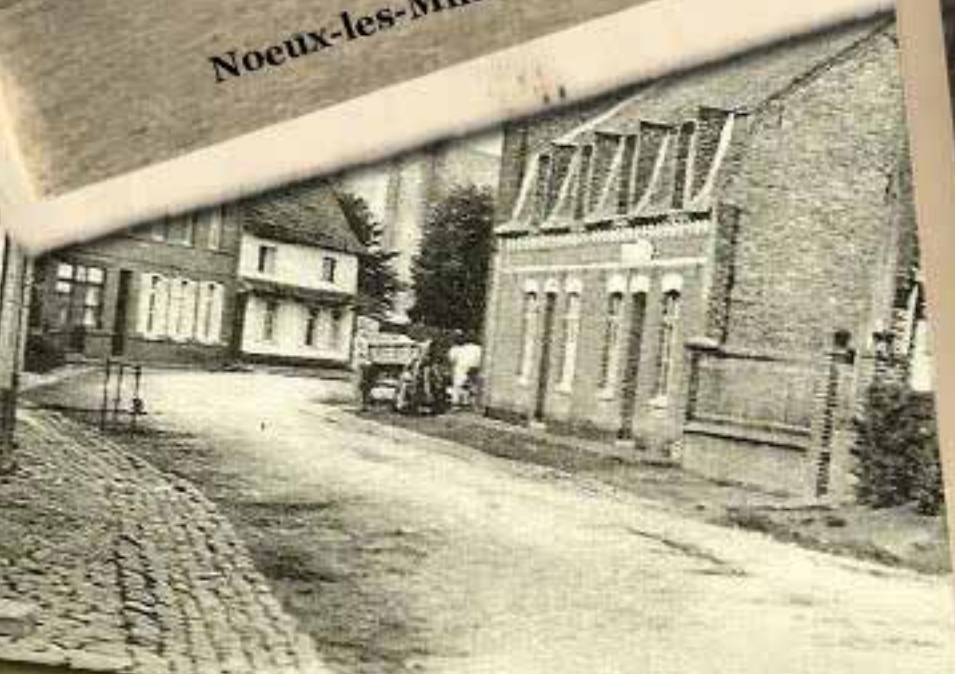
...moi (je puis l'écrire aujourd'hui
...vrai à nouveau dans ce mom
...d'autant plus



...nail
...dravions



Noeux-les-Mines, l'église Saint Marti



Gonnehem

Le 16th Royal Dublin Fusiliers



LION
SILVER
hrad
of the
Fusiliers
LI
ver
Assis
en
orm
er

Ce mois de mai passa avec son cortège de combats horribles et d'incessants bombardements.

- « Représentez-vous ma casemate bondée d'hommes, accourus pour se mettre à l'abri des éclats de shrapnels, qui tombaient comme grêle. Dans un coin, se tenait à genoux, essayant de se confesser, un pauvre garçon qui venait d'arriver et qui, depuis bien des jours, remarquent ses camarades, « ne s'était pas approché du prêtre ». J'allai vite en besogne, car une ondée de terre et de pierres projetées contre la porte indiquait gentiment que la position devenait inconfortable, et je donnai l'absolution à mon pénitent en prévision d'un malencontreux incident. Ensuite, tandis que le sol tremblait et semblait vouloir de fendre au craquement des obus, je donnai à tous la Sainte Communion, puis je récitai une courte prière, et j'accomplis la merveille d'entasser quelques hommes de plus dans notre casemate, qui ressemble à un boîte à sardines. »

- « Le jour suivant j'enterrai les morts éparpillés sur le No man's land, comme consolation je me disais qu'aucun de ces hommes n'avaient expiré sans le sacrement du pardon... »

- « La nuit suivante, le 24 mai, je fus mis en présence d'un prisonnier allemand sérieusement blessé à la jambe, qui ne savait que peu d'anglais, mais parlait couramment le français. »

- « Je m'efforce de faire tout ce que je puis pour les prisonniers, car on leur montre généralement peu de sympathie, et on leur a évidemment fait craindre que nous ne les rôtiissions ou mangions vivants. Je lui donnai à boire, et le réconfortai, ensuite, voyant un chapelet dans sa poche, je lui demandai s'il était catholique. Je suis prêtre, ajoutai-je, de moi vous n'avez rien à craindre. Ah! monsieur, répondit-il, vous êtes un vrai prêtre. Il me donna l'adresse de ses parents, et me demanda de leur écrire. Pauvre père et pauvre mère, ils sont inquiets, dit-il et ses yeux se remplirent de larmes.

O mon dieu, que je souffre, mais je vous offre tout cela, je vais faire passer sa lettre par l'entremise de la Croix Rouge suisse, ce sera une grande consolation pour ses parents, qui, à ce qu'il semble, sont de bons chrétiens.

Le dimanche 3 juin 1917 de bonne heure, après une rude période de seize jours, eut lieu la relève. La vie sur la ligne de feu était d'autant plus énervante qu'on n'y dormait pas. Comme la messe pour les hommes ne devait avoir lieu qu'à midi, j'avais projeté pour une fois de faire la grasse matinée au couvent de Lochre, dans le luxe de dormir dans des couvertures, festin sans pareil pour mon corps fatigué. Mais malheureusement par suite d'un malentendu, mon ordonnance ne m'amena pas mon cheval, et je dus faire le chemin à pied avec mes lourds bagages. En arrivant au couvent à deux heures du matin, je trouvai la porte de ma chambre fermée à clef. Je n'eus pas le coeur d'éveiller les pauvres Soeurs, et je dormis sur une planche. A l'aube, je dis la messe tout près dans un champ de Lochre. J'aurais aimé que vous vissiez les hommes à genoux, dans un enfoncement de forme carrée, tout autour de l'autel improvisé, le soleil, étincelait au-dessus de leurs têtes, et la douce verdure du printemps les encadrait. Ils paraissaient si heureux, les pauvres garçons, lorsque je parcourais les rangs, leur donnant le pain des forts, que je ne pouvais m'empêcher de penser à la multitude nourrie miraculeusement par le sauveur avec sept pains. Lorsque j'arrivai à la fin de mes sept cents communions, je sentis une immense sympathie pour les Apôtres, car eux aussi devaient être joliment fatigués !. Jusque fin juin 1917, j'eus mon point d'attache au couvent de Lochre.

Voici ce qu'en disaient les soeurs de Lochre:

- « Quand le Père William Doyle arriva au couvent, poussées par un respect instinctif que nous ne nous expliquions pas, nous lui réservèrent une chambre pour lui seul, tandis que, dans les autres chambres, étaient logés ensemble plusieurs aumôniers ou officiers... Nous l'avons aperçu maintes fois passant devant le Saint Sacrement la plus grande partie de son temps libre, récitant son bréviaire à genoux sans appui. Le jeudi soir, il faisait l'Heure Sainte, durant toute la nuit. Quand il rencontrait la soeur sacristine, il lui disait: « Ma soeur, c'est jeudi aujourd'hui! Cela voulait dire qu'il ne fallait pas fermer à clef la porte de la chapelle. »

- « Un jeudi, il revint des tranchées après huit jours d'absence: il était harassé. La soeur voulait le persuader de passer une bonne nuit et de faire l'Heure Sainte la nuit suivante. Il avait répondu: « Où peut-on mieux se reposer que près du bon Jésus. »

Une autre soeur fut tout spécialement frappée de son zèle des âmes, surtout lors de cette nuit de Noël où l'on célébra la messe de minuit au couvent: l'amour de Jésus dans l'Eucharistie et l'amour des âmes, voilà ce qui résume sa vie.

Ayant assisté plusieurs fois à ses sermons aux soldats, une soeur est particulièrement saisie de sa conviction profonde et de l'expression vraiment céleste de son visage.

Quand nous le voyions revenir des tranchées, nous le faisons entrer dans la cuisine bien chauffée, et lui servions un bon repas. Il nous regardait faire en souriant et disait: « vous me gâtez », mais il ne prenait que du pain et du thé. Jamais nous ne l'avons vu prendre du sucre ou autres sucreries, il faisait cela avec tant de simplicité qu'on le remarquait à peine.

De même, au mess des officiers, où il était constamment invité par tous, on lui versait un « petit verre », qu'il acceptait en souriant,

mais il s'arrangeait pour ne pas y toucher.

Une fois une soeur, fort mécontente et de mauvaise humeur, se rendait en classe; elle croisa le Père Doyle qui lui dit: « Bonjour ma soeur, comment allez-vous ? »

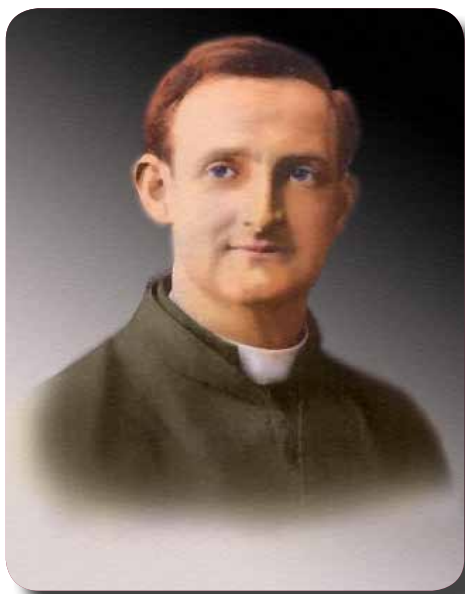
- « Bien, Père, répondit-elle, et le calme était rentré dans son âme. »

Touché des moindres services qu'on lui rendait, le Père dit deux fois la messe pour une de nos soeurs qui avait réparé ses vêtements. Parfois il plaisantait, un jour, il avait dit la messe à 7 heures, vers 9 heures, il revint à la sacristie et dit à la soeur: « Ma soeur, je voudrais dire la messe. » La soeur le regarde avec surprise: « Vous Père, dire la messe ? » et le Père de reprendre en riant: « Mais oui, je voudrais bien ! ».

Le 13 juin 1917, la division irlandaise quitta Locre. Le matin après la messe, une soeur plaça devant le Père une image, en le priant d'y inscrire une maxime édifiante. Il écrivit: Je veux devenir une sainte, coûte que coûte ! Me voilà en route ! (Maxime du Curé d'Ars), et, après avoir donné sa bénédiction, il s'en alla. (Quand les soeurs de Locre apprirent sa mort en août 1917, elles décidèrent de l'invoquer comme un saint.)



Le jour suivant j'enterrai les morts éparpillés sur le No man's land, comme consolation je me disais qu'aucun de ces hommes n'avaient expiré sans le sacrement du pardon... »



// WYTSCHAETE

Le dimanche au soir, 3 septembre, comme ils étaient à souper, assis sur des caissons vides d'obus, un ordre pressant arriva à la 16ème Division de se mettre en marche dans dix minutes."



Nos canons ne cessaient de bombarder la colline de Wytschaete, que la 16e Division devait prendre d'assaut. Je pense qu'il n'y a pas d'exagération à dire que, pendant seize jours, nos canons n'ont pas cessé dix minutes de tirer. Tantôt une ou deux batteries menaient la danse, et tantôt un grondement majestueux nous annonçait que, depuis le canon de campagne qui râpe, jusqu'à l'obusier géant de quinze pouces, tous répondaient à l'appel de la bataille : de sorte

que non seulement les murs des maisons détruites étaient secoués, mais le sol lui-même tremblait. Vous pouvez vous imaginer notre moyenne de repos et de sommeil pendant cette période. Plusieurs de nos batteries n'étaient qu'à quelques mètres de nous, et les Allemands, avec la précision d'une horloge, nous assaillaient d'obus par derrière. Si vous voulez connaître un véritable mal de tête, ou éprouver la satisfaction de sentir chacun de vos nerfs sauter.

« Tout a une fin. Nos seize jours de Limbes achevés, nous retournâmes au camp du repos avec nos langues, - pour varier la métaphore, - pendantes de sommeil. Cette même nuit, un vilain pilote ennemi a jeté des bombes près de nos tentes et le jour suivant les canons nous ont assaillis, bien que nous fussions éloignés. Nous devons être bien mauvais, car « il n'y a pas de repos pour les méchants », dit-on. A envisager le danger auquel nos hommes étaient exposés, mon cœur cessait de battre. Nous étions sur le penchant d'une colline, quatre régiments entassés les uns sur les autres, sans autre protection que nos tentes, contre d'énormes obus dont le tir se rapprochait de plus en plus. « L'ordre avait été donné de s'éparpiller, mais il faut du temps pour disperser quatre mille hommes ; et, dans une telle masse, un seul obus bien dirigé peut faire d'épouvantables ravages. [...] J'avais emporté le ciboire dans ma tente, où je le garde, parce que les hommes se confessent et communient tout le jour. Ils sont plus courageux, quand ils ont reçu Celui qui apaisa les tempêtes. Au moment où je sortais, un obus tomba à quelques mètres en arrière d'un officier et le fit tourner : il se releva sans être blessé. Peu après, un autre tomba au milieu des hommes et, miracle des miracles, il n'éclata pas. Un troisième fit explosion si près d'un groupe, que je pensais que la moitié seraient tués, mais je dois avouer que je n'ai jamais vu des morts courant aussi vite. Et cela continua tantôt d'un côté et tantôt de l'autre ; après une demi-heure de bombardement, pas un seul soldat des quatre régiments n'avait été atteint même légèrement. [...] « A la fin de leur Office, les prêtres demandent au Seigneur de leur accorder *noctem quietam* (une nuit paisible). Je n'ai jamais apprécié cette prière comme maintenant, et je la récite avec une dévotion bien sentie. Ces quelques jours à l'arrière furent laborieux pour le P. Browne et pour moi. Les hommes savaient qu'ils étaient face à la mort, et profitaient de notre ministère. Heureusement, le temps était merveilleusement beau, de telle sorte qu'il n'y avait pas de difficulté pour dire la Messe en plein air. Il y eut nettoyage et polissage général des consciences, dont quelques-unes n'étaient pas brillantes auparavant. Il y eut communion générale pendant deux jours consécutifs pour les hommes et pour les officiers ; on récita aussi chaque soir le chapelet et les prières habituelles.

Toutes ces choses étaient consolantes pour nous, car nous sentions que chacun avait fait de son mieux, et l'avenir pouvait être abandonné au Juge miséricordieux. J'imagine que les sentiments de la plupart d'entre nous étaient les mêmes : terreur sans pareille, désir ardent de voir la fin de cette tourmente. Nous savions la gravité de notre situation. La colline de Wyttschaete, clef de la position, était considérée, même par l'État-Major Général, comme imprenable ; et les Allemands juraient qu'elle ne serait jamais prise. Sans vouloir rien enlever à l'impétuosité et à la bravoure de nos gars irlandais, qui obtinrent l'admiration générale – « le plus beau spectacle que j'ai vu depuis que je suis en France », a dit Sir Douglas Haig – il faut rendre justice à l'artillerie qui réduisit en poudre les défenses, sans quoi nos troupes seraient encore en-deçà de la colline de 300 pieds, au lieu de se trouver à trois kilomètres au-delà. Tout le monde sentait que les pertes seraient considérables. Du sommet de la colline, nous contemplions la vallée devant nous, remplie de canons qui grondaient, tandis que nous comptions les obus qui tombaient par centaines. Le moment de pénétrer dans cet enfer de feu et de fumée approchait. Plus d'un cœur vaillant s'émut en songeant aux bien-aimés restés au foyer : les reverrait-on jamais ? Après les dévotions du soir, je remarquai un groupe de trois jeunes gens, trois frères je crois, encore à genoux et disant leur chapelet. Ils pensaient que c'était leur dernière réunion sur la terre, ils se réconfortaient mutuellement et demandaient ensemble à la sainte Vierge de les aider à l'heure du besoin. Ils se tenaient à genoux comme s'ils avaient été seuls, les mains jointes et leurs visages tournés vers le Ciel, avec une telle expression de piété suppliante que la Mère des Miséricordes a certainement exaucé leurs prières. » ... « Mercredi soir, 6 juin. Ordre de marcher en avant, afin de prendre position pour l'attaque de 3h10, ce Jeudi, jour de la Fête-Dieu ! Je descendis à la petite chapelle, à l'arrière de nos tranchées, peu après minuit, et j'essayai de dormir quelques instants avant la messe, qui devait avoir lieu à une heure du matin – chose impossible, comme bien vous l'imaginez, les canons faisant rage. Je ne pouvais m'empêcher de penser que ce serait ma dernière messe, bien que je n'eusse aucun doute sur la bonté de Dieu, qui me ménagerait sa protection

dans l'avenir comme dans le passé ; et je me remis avec bonheur entre ses mains : ne sait-il pas ce qui nous vaut le mieux ? » A onze heures cinquante, lorsque le P. Browne et le P. Doyle arrivèrent à la petite chapelle faite de sacs de sable dont ils s'étaient servis pendant leur dernier séjour au Front, ils se couchèrent pendant une heure sur des brancards, qu'ils prirent dans la pile immense préparée pour la sanglante journée du lendemain. Laisant leurs ordonnances profondément endormies d'épuisement, les deux aumôniers se levèrent à une heure et préparèrent l'autel. Le P. Doyle célébra la messe le premier, le P. Browne la lui servit ; celui-ci, n'ayant pas encore fait ses derniers vœux, les renouvela à la messe, comme il le faisait toujours pour la Fête-Dieu. C'était assurément une étrange et solennelle rénovation. A deux heures trente, les deux aumôniers prirent leurs effets de campagne et se rendirent à leurs postes respectifs. Non loin de la ligne de Front, les bataillons de la 48ème Brigade étaient massés le long des haies,

comme troupes de soutien. Ils n'avaient pas l'ordre d'attaquer, mais de suivre en qualité de renforts et, si besoin était, de soutenir la Brigade qui ouvrait la marche. « Comme je me rendais à mon poste, à la position avancée de la station de pansement, dit le P. Doyle, je priai pour obtenir cet abandon absolu si agréable à Notre-Seigneur. » C'est dans cet esprit d'abandon, auquel il s'était exercé si souvent pendant ses années de lutte spirituelle, qu'il attendait le fracas de la bataille. « Il manquait encore une demi-heure, continue-t-il, - jusqu'à l'heure zéro - (expression consacrée pour le moment de l'attaque). Les canons avaient cessé de tirer, pour donner aux équipes le temps de respirer. Pour un instant au moins, il y eut paix sur la terre ; et cette accalmie était plus énervante pour nous, qui savions ce qui nous attendait. Un prisonnier nous dit que l'ennemi connaissait notre plan, mais qu'il ne pensait pas que nous attaquerions avant deux ou trois jours.



Je me représentais mes hommes, rang par rang, attendant dans l'obscurité l'ordre de charger, et d'un autre côté les Allemands dans leurs tranchées et leurs casemates, ignorant l'existence de dix-sept mines énormes creusées sous leurs pieds. Une étincelle pouvait donc les précipiter dans l'éternité. L'attente était pénible, l'énergie presque à bout. On se sentait porté à les avertir. Tout ce que je pus faire fut de me tenir sur le sommet de la tranchée et de leur donner l'absolution, m'en rapportant à Dieu pour la porter jusqu'à eux. « Je ne puis songer à la scène qui suivit, sans trembler d'horreur. Exactement à trois heures dix, il y eut un profond gémissement vite étouffé ; le sol, en avant de l'endroit où j'étais, se souleva, comme si un géant sortant de son sommeil s'était frayé un chemin vers la surface de la terre ; puis, je vis dix-sept immenses colonnes de fumée et de flammes s'élever à des centaines de pieds dans les airs, tandis que des milliers de kilos d'argile et de pierres étaient jetés de tous côtés. Non seulement la terre trembla, mais elle fut secouée en avant et en arrière, de telle sorte que j'eus de la peine à me tenir sur mes pieds. « Plus tard, j'examinai un des cratères de la mine : c'était un spectacle rendu plus effrayant par le souvenir des braves soldats, déchiquetés et brûlés, qui y étaient ensevelis.

- « Avant que les débris de mines ne fussent tombés, les « farouches Irlandais » étaient sur le sommet des tranchées ; et, malgré le danger créé par l'avalanche de terre qui paraissait devoir les écraser, ils s'élançèrent sur l'ennemi. Un colonel anglais, peu apte aux émotions, qui se trouvait là, en fut enthousiasmé : « Mon Dieu, s'écria-t-il, quels soldats, ils ne craignent ni l'homme ni le diable ! » Et pourquoi les auraient-ils craints ? Ils avaient fait leur paix avec Dieu. Il leur avait donné ce matin même Son Corps Sacré à manger, et ils affrontaient la mort comme seuls peuvent le faire les gars de la catholique Irlande, certains de la victoire et réjouis par la pensée du Ciel, qui leur appartiendrait. Rien ne résista à cet élan ; et, si rapide fut l'avance, que les premiers rangs tombèrent sous le barrage de nos propres canons et durent se retirer. «

- « Pendant ce temps, il semblait que l'enfer était déchaîné. A l'écroulement des mines, se mêlait le grondement assourdissant de

centaines de nos canons. Jamais, autant de batteries lourdes n'avaient été concentrées sur un même objectif ; mais la résistance des Allemands fut admirable. Nos obus tombaient drus et épais comme grêle ; cependant les ennemis soutinrent notre assaut. Peu après, les blessés commencèrent à affluer, non seulement les nôtres, mais bon nombre du camp adverse faits prisonniers. Je dois avouer que mon cœur s'émut sur ces malheureux soldats, dont les souffrances étaient terribles. Je ne puis approuver ceux qui leur souhaitent plus de mal encore, et disent qu'« ils ont ce qu'ils méritent ». Après tout, ne sont-ils pas les enfants de notre Aimant Sauveur, qui a dit : « Tout ce que vous faites au moindre des miens, vous le faites à Moi-même » ? Je m'efforce de leur manifester autant de bonté que je puis, leur donnant à boire, enlevant les bottes de leurs pieds broyés et sanglants, pansant leurs blessures... Plus d'une fois, j'ai vu les yeux de ces hommes rudes se remplir de larmes comme je me penchais sur eux ; et, plus d'une fois, j'ai senti qu'ils me pressaient la main en signe de reconnaissance. » « Lorsque notre régiment se mit en marche, le docteur et moi nous avançâmes aussi. A ce moment, la colline « imprenable » était entre nos mains et l'ennemi en retraite. Je passai tout le reste de cette mémorable journée à errer sur le champ de bataille, cherchant les blessés, et j'eus le bonheur de secourir sous les obus plus d'un pauvre gars. Il n'y eut pas moyen de dire la messe le lendemain matin, mais j'avais eu la précaution de porter avec moi plusieurs parcelles consacrées, pour n'être pas privé de la Communion. C'était la Fête-Dieu, et je songeai aux nombreuses processions du Saint-Sacrement qui se déroulaient dans tout l'univers. Assurément, il n'y en avait pas de plus étrange que la mienne ; je portais le Dieu de Consolation dans mes bras indignes, sur un champ de bataille souillé de sang : il n'y avait d'autre musique pour le saluer que le sifflement des obus sur ma tête ; les fleurs sur son passage étaient les corps déchirés et sanglants de ceux pour lesquels Il était mort, et le seul reposoir qu'Il pût trouver était le cœur d'un homme qui travaillait pour Lui seul, s'efforçant de Lui rendre affection pour affection...

- « La Providence a particulièrement dirigé mes pas en deux occasions. Je tombai sur un jeune soldat horriblement blessé, dont les entrailles s'échappaient, mais qui était encore conscient et pouvait parler. Il vécut assez pour recevoir les derniers Sacrements. Le soir du même jour, je vis, dans le lointain, un homme que l'on portait sur un brancard. Il appartenait à l'artillerie et il ne paraissait pas avoir eu souvent l'occasion de voir un prêtre, mais ce devait pourtant être un bon garçon, car Marie m'envoya vers lui à l'heure de sa mort. Ce que je me rappelle le mieux de ces vingt-quatre heures de travail ininterrompu, c'est une chaleur suffocante, une soif dévorante,

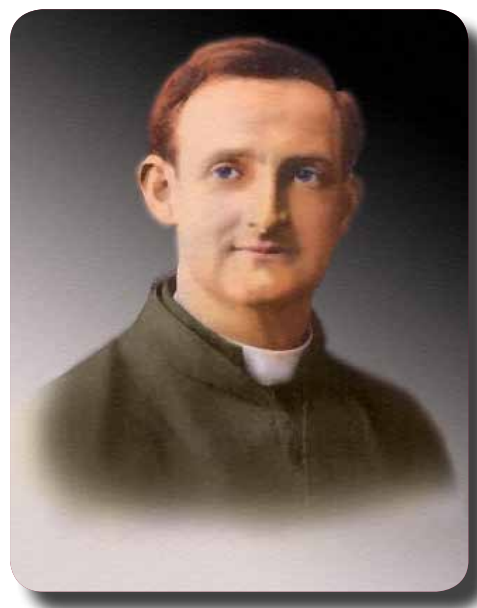
provoquée par la surexcitation de la bataille, une faiblesse extrême, suite de la privation de nourriture, la fatigue et le mal aux pieds. J'espère que tout cela me vaudra un acompte sur la banque de saint Pierre. »

- « De bonne heure, le dimanche matin, les bataillons épuisés furent relevés, les hommes marchèrent à petites étapes vers l'arrière, et en peu de jours on les cantonna. Ils reçurent des billets de logement pour plusieurs semaines, dans des fermes confortables. On leur laissait du temps pour se reposer et s'entraîner. Ce fut le premier repos accordé à la 16ème Division après deux ans et trois mois de Front.

La Bataille de Wytschaete Ridge







SERMON À SAINT-OMER

Nos gens sont si ponctuels et les Français si insouciants de l'heure, que je craignais un peu de confusion, lorsque nos deux mille Catholiques arriveraient ; il n'en fut rien."

La 48ème brigade était au repos ou plutôt faisait des exercices de tir tout près de Saint-Omer. Les 2ème et 8ème Dublins campaient dans le village de Saint-Martin-au-Laert, ou dans les alentours, à environ trois kilomètres de Saint-Omer ; le 9ème Dublins se trouvait à un kilomètre et demi dans la campagne, et les Régiments des Fusiliers Irlandais un peu plus loin. Le nouvel évêque d'Arras, Boulogne et Saint-Omer, Mgr Julien, devait faire son entrée solennelle à Saint-Omer le samedi 14 juillet 1917, et assister le jour suivant à la fin de la neuvaine à Notre-Dame des Miracles. Par l'intermédiaire du Père Browne et grâce au consentement bienveillant du général Hickie, il fut décidé qu'il y aurait parade dans l'église en l'honneur de l'évêque. Le dimanche 15, environ deux mille cinq cents

Le Major General Sir William Bernard Hickie est né à Terryglass dans le comté de Tipperary, le 21 mai 1865.

Au cours d'une longue carrière militaire, Sir William a servi le Royal Fusiliers à Gibraltar, l'Inde, l'Égypte et la Méditerranée. Au cours de la Première Guerre mondiale, il a d'abord dirigé la 13ème et 53ème brigade, avant de recevoir ensuite un nouveau poste comme major général de la nouvelle 16ème Irish Division.

La 16ème Irish Division a acquis une réputation de combativité et de bravoure en remportant de nombreuses batailles au cours de 1916: bataille de Guillemont et la capture de Ginchy, pendant la bataille de Messines, pendant les conditions effroyables de la troisième bataille d'Ypres, et dans des attaques près de Bullecourt dans la bataille de Cambrai, offensive au cours de Novembre 1917. Temporairement rapatrié pour maladie, Sir William Hickie laissa au Général Hubert Gough, le commandement de la 16ème Irish Division.

Personnage aristocratique imbu de lui-même, le général Gough exposera inutilement sous le feu ennemi le régiment irlandais sans l'appui d'autres troupes. En juillet 1917, au cours de la troisième bataille d'Ypres ou bataille de Passchendaele, bien que les divisions soient épuisées après 13 jours de déplacement avec leur équipement sous un bombardement allemand, il ordonne à ses bataillons de se positionner à l'est du saillant d'Ypres. Les bataillons se trouvent face à des défenses allemandes épargnées par le bombardement britannique (l'attaque fût une erreur tactique).

À la mi-août, la 16ème division irlandaise a subi plus de 4200 pertes et la 36ème division d'Ulster, 3600 pertes soit plus de 50 % de l'effectif des troupes. Le 16ème Irish Division cessa d'exister en tant que Division. C'est au cours de cette Bataille que fut tué au combat le Père William Joseph Doyle, et la presque totalité de ses hommes. La carrière du Général Gough est émaillée d'échecs répétés dans la planification, et la préparation des batailles. Il est aussi relevé un manque total d'empathie avec le soldat de base. Incompétent, Gough est limogé en avril 1918.

hommes s'y rendirent. Le P. Browne dit la messe, et le P. Doyle prêcha. La cérémonie fut très impressionnante et pleinement réussie. Une lettre du P. Browne, écrite le 22 juillet de Saint-Martin-au-Laert, la raconte :

- « J'arrivai à la cathédrale vers onze heures, dit le Père Browne, désolé de voir que la grand'messe pontificale n'était pas encore finie. Nos gens sont si ponctuels et les Français si insouciant de l'heure, que je craignais un peu de confusion, lorsque nos deux mille Catholiques arriveraient ; il n'en fut rien. La messe finie, les gens sortirent pour accompagner en procession l'Évêque à son palais. Je fus soulagé en voyant que ni lui ni les prêtres n'avaient quitté leurs habits sacerdotaux. Le Père Doyle et moi essayâmes de faire sortir de l'église une centaine de retardataires, et d'arrêter les arrivants qui venaient pour notre messe. « Donnez place (sic), s'il vous plaît, aux

soldats qui vont arriver », répétais-je de rang en rang. Les assistants se retirèrent dans les chapelles, en laissant la nef, le transept et les côtés libres. Beaucoup protestaient, mais, dans une pieuse exagération, je leur dis : « Près de trois mille soldats irlandais vont arriver tout à l'heure. » Et voilà qu'ils affluaient en effet par toutes les portes. Le 9ème Dublins pénétra par la grande porte de l'Ouest, le 8ème Dublins par la belle porte du Sud, par laquelle saint Louis était passé le premier, il y a sept cents ans ; le 2ème Dublins entra par le côté Nord et se dirigea vers le transept. Rang par rang, les hommes entrèrent jusqu'à ce que la grande nef ne fût plus qu'une masse compacte de kaki, agrémenté des casquettes rouges du général Hickie, de son État-Major et des généraux de brigade, qui occupèrent les chaises de devant. Ensuite, dans la grande nef, à une vive allure, entra la Garde d'Honneur.

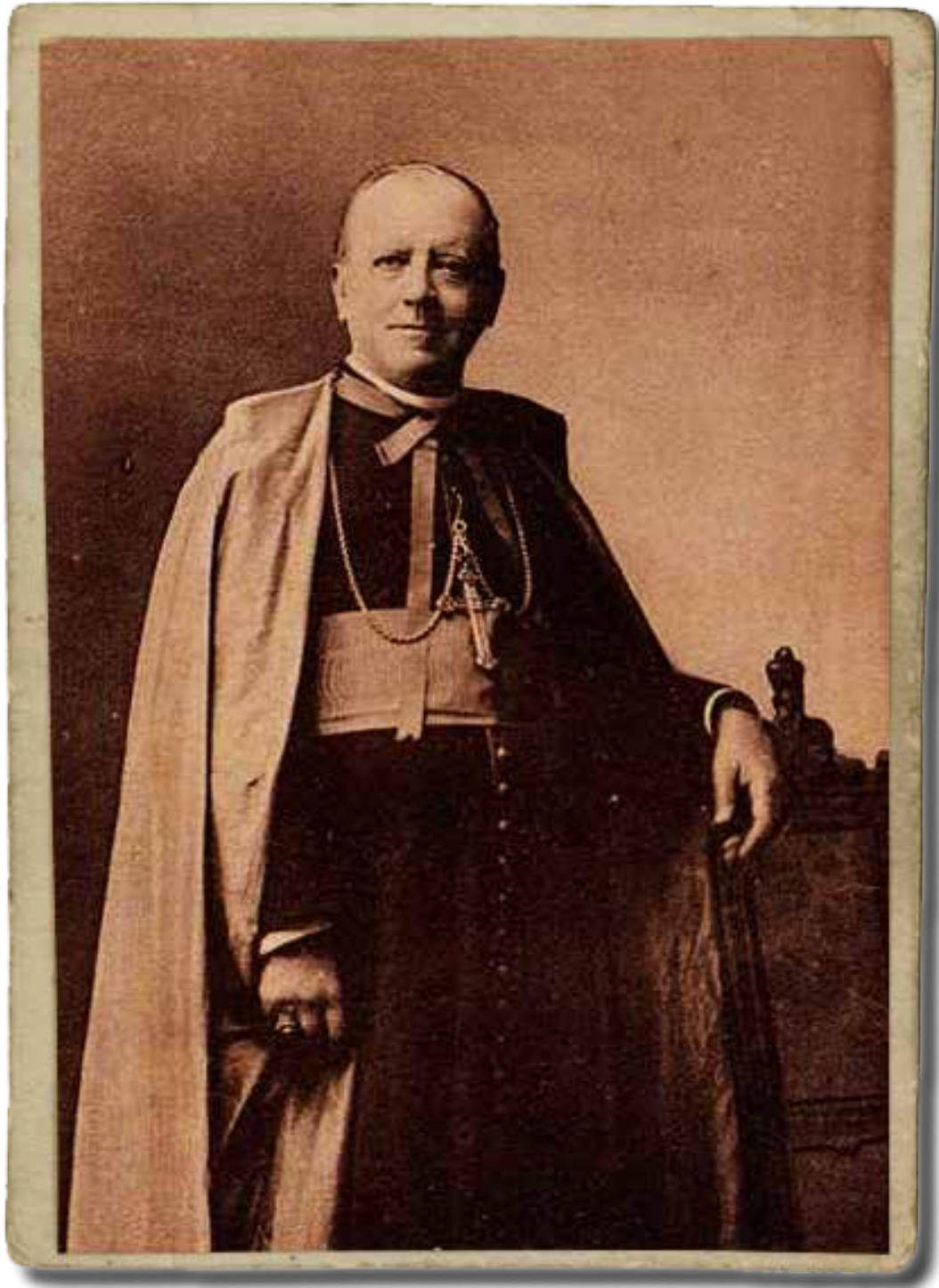
Tous les boutons des hommes, tous leurs insignes brillaient du plus vif éclat ; leurs ceinturons avaient été nettoyés de telle sorte que la plus minutieuse inspection n'y aurait pu trouver la moindre tache, et leurs baïonnettes au canon n'avaient besoin que d'un rayon de soleil pour étinceler. Ils vinrent, avec une précision magnifique, prendre place de chaque côté de l'autel. Je quittais la sacristie pour commencer la messe, lorsque je vis l'évêque entrer en procession avec sa suite. Il avait promis de ne venir qu'après le sermon ; mais il était là dès le commencement de la cérémonie, voulant faire tout parfaitement. Naturellement, je ne vis rien, étant occupé à dire la messe ; mais ceux qui purent voir dirent que c'était un spectacle magnifique. Le maître-autel, élevé au croisement des transepts avec, à l'arrière, les longues arches de l'abside et du chœur, était, pour la circonstance, surmonté d'un trône qui portait la statue de Notre-Dame des miracles. On l'avait orné, de chaque côté, de hautes palmes. La Garde l'encadrait sur deux rangs ; l'évêque, magnifiquement habillé de pourpre, était assis sur son trône. Du haut de la chaire, le P. Doyle dirigeait le chant des cantiques, et, après l'évangile, il prêcha. Je savais qu'il prêchait bien ; mais je ne pensais pas qu'on pût parler comme il le fit. Tout d'abord, il salua l'évêque, et avec beaucoup de tact fit allusion aux terribles circonstances actuelles. Il s'étendit sur Notre-Dame et le sanctuaire dans lequel nous étions. Graduellement, il déroula l'histoire ; il parla merveilleusement de la venue de la vieille Brigade Irlandaise et de ses courses à travers les Pays-Bas. Il toucha audacieusement, mais habilement, à l'action de l'Irlande dans la guerre. Ensuite, il passa à Daniel O'Connell, élève à Saint-Omer, et, à la visite qu'il fit au sanctuaire. Il fut assurément très éloquent. Tout le monde commenta élogieusement son discours ; les hommes, surtout, étaient enchantés.

- « Après le sermon, la messe continua. Au Sanctus, j'entendis l'ordre donné à voix basse : « Garde d'Honneur, attention ! » Il y eut un cliquetis d'armes, les pieds se rangèrent en position. Ensuite, au moment où l'évêque (Mgr. Julien) quitta son trône pour s'agenouiller devant l'autel, douze petits garçons en soutanes rouges, avec des ceintures de même couleur sur leurs surplis en dentelle, vinrent avec des flambeaux allumés

et s'agenouillèrent derrière Sa Grandeur. Au second coup de cloche, retentit l'ordre : « Garde d'Honneur, inclinez vos armes ! » Et, comme je m'inclinai sur l'Hostie, j'entendis : « Présentez armes ! » Puis ce fut le rapide clic, clic, clic, et, ensuite, silence, jusqu'à ce que, au moment où je faisais la genuflexion, du haut de la tribune de l'orgue, se fissent entendre les notes bruyantes et claires des trompettes sonnantes le salut au Général. »

- « À la fin de la messe, l'évêque, dans un petit discours clair et limpide, remercia les hommes pour le grand honneur qu'ils lui avaient fait. Il était surtout frappé de ce que la plupart d'entre eux s'étaient imposé une longue marche (environ dix kilomètres) pour assister à la messe, et il demanda à ses fidèles présents de prendre leçon du grand esprit de foi des soldats irlandais. La cérémonie se termina par une parade, fanfare en tête, devant le palais épiscopal. L'évêque, debout sur le perron, tout rayonnant, répondait au salut de chaque compagnie, au fur et à mesure qu'elle défilait. Ce dernier discours du P. Doyle prouvera, si besoin est, que l'homme dont nous avons décrit la vie intérieure n'était pas un reclus timide ou un piétiste nuageux. Plein d'aimables qualités humaines, de droiture, de désintéressement, toujours naturel, joyeusement spontané, il exerçait une influence merveilleuse sur les autres, et il savait gagner les cœurs, parce qu'il avait appris du Maître le secret d'attirer tout à Lui. Nous l'avons vu prêcher avec persuasion ; mais son véritable sermon, c'était sa propre vie. Et, du haut d'une telle chaire, il parlait également aux Catholiques et aux Protestants.

- « Pendant quinze mois, écrit le Dr C. Buchanan (9 septembre 1917), tandis que j'étais médecin de son 1er bataillon, le P. Doyle et moi avons travaillé ici ensemble, partageant le même logement, de telle sorte que nous devînmes amis intimes. Souvent, j'ai envié son sang-froid devant le danger ; pour son courage seul, ses hommes l'auraient aimé, quand même il n'aurait pas eu d'autres qualités précieuses, que cependant tous nous lui reconnaissons. Il était respecté non seulement par ceux de sa Foi, mais par les Protestants, mes coreligionnaires. Tous, nous comptions sur lui comme y comptait le pauvre Capitaine Eaton qui, avant l'engagement de septembre dernier, obtint du Père Doyle la promesse de faire pour lui le nécessaire,



S.G. Mgr. Eugène Louis Julien
Evêque d'Arras, Boulogne et Saint-Omer.

si quelque mal lui arrivait. Le Capitaine Eaton fut de ceux que nous déposâmes dans leur dernière demeure, en l'accompagnant de nos prières. Nous admirions la largeur de vues du P. Doyle ; il prêchait rarement, mais il nous donnait un magnifique exemple de vie chrétienne. »

Un petit incident qu'il narrait à son père (25 juillet 1917) ... :

- « Pendant que j'écrivais, dit-il, un de mes hommes, appartenant aux Fusiliers irlandais, dont j'avais la charge, passa. Nous causâmes quelques minutes, et ensuite il continua son chemin ; mais il revint peu après, avec un bol de café fumant qu'il avait acheté pour moi. « Je n'appartiens pas à votre troupeau, Père, dit-il, mais nous vous aimons tous beaucoup » ; et il ajouta : « Si tous nos officiers nous traitaient comme vous, nos vies seraient différentes. » Je fus grandement touché de la prévenance de ce pauvre garçon et impressionné de ce qu'il dit. Une bonne parole va quelquefois plus loin qu'on ne pense, et on ne perd rien à se rappeler que même les soldats sont des hommes qui sentent les autres. »

Voilà le secret de la popularité du Père Doyle, démocrate comme le Christ. Avec lui, il n'y avait ni juif ni Gentil, ni officier ni soldat, tous étaient des hommes, des âmes pour lesquelles le Christ était mort. Tous lui étaient également chers ; sous chaque visage souillé de boue ou négligé, il discernait l'image de son Dieu. Il aurait risqué dix vies, s'il les avait eues, pour procurer quelque soulagement à un soldat mourant. Une fois, il courut à un soldat blessé de l'Ulster et s'agenouilla près de lui. « Ah ! Père », dit l'infortuné, « je n'appartiens pas à votre Église. » - « Non, répondit le Père Doyle, mais vous appartenez à mon Dieu. »

Pour le Père Doyle, tous étaient des frères qu'il fallait secourir. « Que celui parmi vous qui voudra être le premier soit le serviteur de tous. Le Fils de Dieu n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie pour la rédemption de plusieurs. » (S. Matthieu, XX, 27)

“YPRES” LE DERNIER COMBAT



“Nous aurons bientôt des combats désespérés, écrivait le Père Doyle dans une lettre privée datée du 25 juillet, et j'ai une grande joie à la pensée de faire l'offrande réelle de ma pauvre vie à Dieu, même s'il juge qu'elle n'est pas digne d'être acceptée.”

De peur de lui causer de l'inquiétude, il ne dit rien à son père de la bataille qui allait commencer. Le 12 et le 14 août, il envoya aux siens, avec ses deux dernières lettres, un long Journal qui nous permettra de faire connaître les événements, en citant ses propres paroles.

« 30 juillet 1917. - Pendant la semaine dernière, nous n'avons pas cessé de marcher vers le Front. On prépare une grande avance, qui, si l'on s'en rapporte aux rumeurs, doit dépasser tous les efforts faits depuis le commencement de la guerre. Le champ de bataille ensanglanté d'Ypres sera le centre de la lutte ; notre gauche se rend sur la côte belge, d'où

l'on compte bien déloger l'ennemi, et, par un mouvement tournant, le rejeter très loin. « La messe en plein air, ce matin, sous une pluie fine, a été un début pénible, mais édifiant. Le colonel, les officiers et les hommes se sont agenouillés sur le gazon humide : l'eau coulait tout le long de leurs uniformes, tandis que l'heureux aumônier, trempé lui aussi, allait de rang en rang distribuant à tous la Communion. »

- « Pauvres garçons ! Malgré leurs défauts, Dieu doit les aimer grandement pour leur foi simple, leur amour de la Religion, et la confiance avec laquelle ils se tournent vers Lui au moment de l'épreuve.

Un de mes convertis, baptisé dans l'église hier soir, a fait sa Première Communion, dans des circonstances qu'il n'oubliera pas facilement. Je vois par les journaux que treize mille soldats et officiers se sont faits Catholiques, depuis le commencement de la guerre ; mais je crois ce chiffre au-dessous de la réalité. Les missionnaires d'Irlande, les gars au cœur léger qui portent sur l'épaule un fusil et parcourent les chemins boueux, ont enseigné plus de religion, par leur exemple silencieux, que par de longs discours. « Souvent, on a le cœur brisé en songeant combien peu reverront leurs parents et leur pays ; car leur courage et leur audace les désignent pour monter à l'assaut des positions, que seule peut enlever l'impétuosité celtique. Ce sont les postes d'honneur, mais combien périlleux !...

- « Nous nous mîmes en marche à dix heures du soir, heure plus favorable, grâce à la fraîcheur de la température, et qui nous reposa d'un soleil flamboyant. J'avoue cependant que lorsqu'on a bien travaillé tout le jour, que les jambes et le corps sont déjà bien fatigués, la perspective d'une marche difficile n'est pas trop séduisante. »

« 31 juillet 1917. - Il était une heure trente du matin quand eut lieu notre première halte et, comme nous repartions à trois heures, il restait peu de temps pour dormir. » C'était le 31 juillet, fête de saint Ignace, jour cher à tout Jésuite, mais doublement cher à des soldats qui sont les fils du saint soldat.

- « A ce moment, les nuages noirs s'éclairèrent de rayons rouges et dorés ; la terre trembla sous le grondement simultané de milliers de canons, et par l'imagination nous nous représentâmes les kilomètres de tranchées en ébullition, au moment où des torrents d'hommes se précipitaient par-dessus les remparts... la quatrième bataille d'Ypres commençait. » « Comme on nous tenait en réserve pour les premières phases de la bataille, nous restâmes tout le jour (le 31) en rase campagne, prêts à marcher au premier signal, si les choses tournaient mal. Les nouvelles nous arrivaient petit à petit. Les Jocks (15ème Division Écossaise) s'étaient emparés du premier et du second objectif sans rencontrer grande

résistance, et s'avançaient vers le but final...
« 11 août. - Tout près de nous, je trouvai trois hommes tués dans une casemate réduite en miettes le jour précédent ; je résolus de dire la messe pour le repos de leurs âmes, sur le théâtre de leur mort. Je ne trouvai pas, d'ailleurs, d'endroit plus commode. A cet acte de charité, j'attribue la protection qui me sauva la vie plus tard, dans la journée. J'avais à peine dressé mon autel, que deux bombes éclatèrent sur ma tête, projetant en l'air la terre, qui retomba ensuite. Je fus un moment tenté de ne pas offrir le Saint Sacrifice, car le lieu n'était pas sûr ; je luttai contre mes appréhensions, et maintenant je suis heureux d'avoir persisté dans mon dessein, car les saintes âmes, assurément vinrent à mon secours, comme j'étais venu au leur. ... On nous releva à 4 heures 30 du matin. Je suivis la dernière compagnie, pour ne pas laisser de blessés derrière nous. Nous marchions aussi vite que possible, parce que nous étions à découvert, pataugeant dans la boue épaisse, titubant dans l'obscurité contre des fils de fer et peut-être, quelques malheureux soldats maudirent-ils les canonnières allemands, qui nous troublaient avec leurs obus perdus. Nous allions atteindre la route, quand une pluie d'obus s'abattit sur nous : nous ignorions que ce fût un point repéré. Nous faillîmes y passer et, cette fois, je perdis presque l'espoir de traverser en sécurité. Cinq minutes, nous allâmes de l'avant en désespérés, sans pouvoir nous abriter, car l'aurore nous aurait trahis. A droite, à gauche, en avant, en arrière, les uns loin, d'autres près, les obus ne cessaient de tomber avec fracas. L'un d'eux éclata au milieu de la ligne, blessant légèrement cinq hommes. La bonté de Dieu se manifesta une fois de plus, car il paraissait impossible d'échapper à un tir si bien dirigé. Lorsque tout semblait fini, nos batteries ripostèrent avec un bruit de tonnerre, pour repousser une attaque qui commençait. Les canons allemands s'éteignirent comme par enchantement ; et, en jouant des mains et des pieds, nous rentrâmes sans autre perte. »



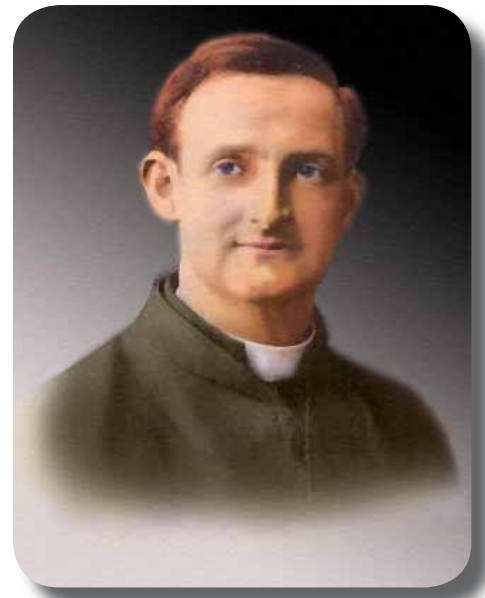
II

Le Père Doyle ne cessa de courir sur le champ de bataille, comme un ange de miséricorde ; ce jour-là, les paroles de l'absolution furent les derniers mots entendus par beaucoup d'Irlandais, et la silhouette d'un prêtre et d'un père qui se penche, leur dernière vision à travers le sang qui les aveuglait."

Le Journal du P. Doyle se termine ici ; il fut suivi de ce dernier billet à son père, billet particulièrement pathétique, si l'on considère que sa mort arriva deux jours après: « Je vous ai parlé, mon très cher père, de tous les dangers auxquels j'ai échappé, pour vous faire partager ma confiance ; soyez sans inquiétude, mon fauteuil là-haut dans le ciel, n'est pas encore prêt. A la suite de deux jours de repos, je me porte très bien, et je suis à nouveau sur mes jambes de combat. Je prendrai bientôt mon congé : c'est pourquoi je vous dis simplement au revoir, dans l'espoir de la prochaine rencontre. Des monceaux d'amitié à tous ceux qui nous sont chers. Comme toujours, très cher père, votre enfant affectionné. – Willie, le 14 août 1917. »



ere William Doyle



Avant que cette lettre parvînt à la maison, le Grand Jour de congé était arrivé pour Willie Doyle. ... A l'aurore du 16 août 1917, jeudi, la ligne de Front de Saint-Julien jusqu'au chemin de fer de Roulers, au sud de Frezenberg, était occupée par les Irlandais, qui attendaient l'ordre de marcher. Les Allemands tenaient les moindres ondulations du terrain, qu'ils avaient hérissé de forts ; et un éperon au milieu de la ligne (cote 35) en défendait les approches. Ce furent ces redoutes, spécialement la redoute de la Ferme Borry, défendue par soixante canonnières experts et cinq mitrailleuses, qui paralysèrent toutes les tentatives de l'infanterie irlandaise. Les troupes de soutien ne pouvaient arriver, car il était impossible de traverser le feu oblique des mitrailleuses allemandes ; par suite, lorsque la contre-attaque allemande fut

lancée dans l'après-midi, les Carabiniers, les Dublins, les Inniskillings durent se retirer, emportant ce qu'ils purent de leurs blessés. Plusieurs groupes furent coupés et enveloppés, ou durent se frayer un chemin pendant la nuit. ... Le P. Doyle ne cessa de courir sur le champ de bataille, comme un ange de miséricorde ; ce jour-là, les paroles de l'absolution furent les derniers mots entendus par beaucoup d'Irlandais, et la silhouette d'un prêtre et d'un père qui se penche, leur dernière vision à travers le sang qui les aveuglait. Peut-être qu'une fois encore quelqu'un de ces jeunes hommes, ne pouvant plus parler, baisa son *Padre* bien-aimé, ou, par une poignée de mains silencieuse, dit adieu au père de son âme : « Ah! Père Doyle, Père Doyle! Est-ce le prêtre? Dieu merci, tout va bien maintenant. » ...

Vers trois heures de l'après-midi, le P. Doyle revint au poste de secours, pour voir si ses services n'étaient pas nécessaires. Le poste était sous les ordres du caporal Raitt, le médecin s'étant retiré quelque temps auparavant. Le P. Doyle était à peine là de quelques minutes, que le soldat Mc Inespie, qui lui servait de « courrier », vint dire qu'un officier des Dublins, blessé, gisait dans un endroit exposé. Immédiatement, le P. Doyle quitta le poste, rampa jusqu'au blessé, et lui administra les Sacrements. Alors, moitié le traînant, moitié le soulevant, il le déposa dans un terrain moins battu ; puis, avec l'aide de Mc Inespie, il réussit à le transporter dans un abri bétonné, conquis dans la journée. A leur apparition, trois officiers sortirent de l'abri et offrirent leurs services. Mc Inespie fut envoyé pour chercher de l'eau. Tandis qu'il la passait au P. Doyle, un obus s'abattit du petit groupe, tuant sur le coup le P. Doyle et les trois officiers, et jetant à terre Mc Inespie sans connaissance. Lorsqu'il revint à lui, Mc Inespie constata que le P. Doyle et les trois officiers étaient morts. Il eut encore la force de se traîner au poste de secours et de s'écrier, en s'affaissant aux pieds du caporal Raitt : « Le P. Doyle est tué. »

Une semaine plus tard, ces détails étaient dictés par Mc Inespie, et, de l'hôpital français où il était soigné, envoyés à la famille. Après la guerre, Mc Inespie et Raitt vinrent à

Dublin, et, à l'insu l'un de l'autre, furent interrogés sur la mort du P. Doyle : leurs témoignages, recueillis par écrit, s'accordent et se complètent en tous points.

En dépit des efforts, que secondèrent aimablement les gouvernements belge et anglais, le corps du P. Doyle ne fut pas retrouvé. Le bruit a couru que quatre hommes des Dublins, en se retirant le soir même de sa mort, auraient découvert son corps, et, reconnaissant leur aumônier, lui auraient donné une sépulture hâtive. On a même cité les noms de ceux de ces hommes : le soldat Burke, ancien policeman et le soldat Cullen, tous deux du comté de Carlow. Malgré toutes les tentatives pour entrer en relation avec ces hommes, on ne réussit pas à les atteindre, et la rumeur ne put être contrôlée. Il paraît donc plus probable que les restes de celui qui, tant de fois, risqua sa vie pour ensevelir amis et ennemis, gisent dans la plaine près d'Ypres, mêlés à ceux d'innombrables compagnons... ils sont maintenant couchés sur le champ de bataille, quelques-uns dans une petite fosse creusée et bénite par leur aumônier, qui les aima tous comme ses enfants...

Ainsi, au croisement des chemins de Frezenberg, l'aumônier et les soldats de la 48ème Brigade reposent ensemble dans l'attente de la résurrection.

FIN

TÉMOIGNAGES



Percival Phillips écrit dans le Daily Express et aussi dans le Morning Post, 22 août 1917 :

« Les Orangistes n'oublieront pas un certain aumônier catholique romain qui repose dans une tombe de soldats, dans cette plaine sinistre au-delà d'Ypres. Respecté et vénéré, il parcourait le champ de bataille dans tous les sens, tandis que les balles sifflaient autour de lui ; il cherchait les mourants, s'agenouillait dans la boue à leurs côtés pour leur donner l'absolution, marchait au milieu de la mort avec le sourire sur les lèvres : le respect dont ses hommes l'entouraient était mêlé de vénération. A la fin, un obus vint éclater près de lui et le tua. Il était connu et accueilli avec bonheur par des centaines d'Irlandais qui reposent en ce lieu sanglant. Toutes les fois qu'il retournait au champ de bataille, on le suppliait de rester en lieu sûr ; il secouait la tête en souriant et se jetait à nouveau dans la tempête. Il avait été avec ses gars à Ginchy et en maints endroits dangereux, et il ne les abandonnait pas dans leur agonie. Ils gardent de lui le souvenir d'un saint, et n'en parlent qu'avec des larmes dans les yeux. » ...

L'opinion suivante d'un Orangiste de Belfast est plutôt unique. Elle a été publiée dans le Glasgow Weekly News du 1er septembre 1917 :

« Le P. Doyle était souvent avec nous. Nous n'adoptons pas ses opinions religieuses, mais nous avons pour lui une grande vénération. Il ne connaissait ni la peur ni le sectarisme. Il aurait exposé sa vie pour procurer une goutte d'eau à un homme de l'Ulster, aussi bien que pour assister les catholiques de son régiment. Il a risqué sa vie, non pas une fois pour des protestants de l'Ulster, mais des centaines de fois, surtout ces derniers temps... Les hommes de l'Ulster ont regretté sa perte plus que personne, et nul n'était mieux disposé à manifester son respect pour ce prêtre héroïque que nos presbytériens. Le P. Doyle était un véritable chrétien dans le vrai sens du mot, et un honneur pour toute foi religieuse. Il n'essaya jamais de se rendre la tâche facile. Il partageait toujours les dangers de ses hommes, et souvent ses chefs l'obligèrent à prendre des mesures pour se protéger. Que de fois je l'ai vu marcher à côté d'un brancard pour consoler un blessé, tandis que les balles sifflaient, et que les obus éclataient autour de lui ! »

« Il n'essaya jamais de rendre sa tâche facile », ces mots ont une signification plus profonde que ne pensait ce soldat de l'Ulster ! Ne pourrions-nous pas rappeler la parole de saint Paul : « Au lieu de la joie, délibérément il choisit la Croix » (Hébreux, XII, 2). Le sergent T. Flynn, des Fusiliers de Dublin, lui a rendu le même hommage, dans une lettre écrite à ses parents et publiée dans l'*Irish News* du 29 août 1917. ...

« Il aimait les soldats et leur consacrait tout son temps. Aux tranchées, il nous apportait des cigarettes et avait toujours un mot d'encouragement, quelque grand que fût le danger. Les hommes auraient tout fait pour lui, et je suis sûr que jamais nous n'aurons un *Padre* pareil à lui. D'accord avec les camarades, j'affirme qu'il a gagné bien des fois la Croix Victoria, par ses actes d'héroïsme. ...

Le 15 décembre 1917, le général Hickie, ayant appris l'adresse de M. Doyle père, lui offrit un particulier tribut d'admiration :

« Je ne saurais trop dire au sujet de votre fils, écrivait-il. Il était aimé et vénéré ; sa bravoure, son esprit de sacrifice et son dévouement au devoir étaient connus de tous. C'était la plus belle nature que j'aie jamais rencontrée. »

« Le fortin 13 et la petite casemate du brave *Padre* sont là devant mes yeux, tandis que j'écris, dit un officier irlandais dans le *Catholic News* (15 septembre 1917). Je me rappelle la Messe matinale, lorsque notre bataillon était en réserve. Que de fois je me suis agenouillé devant un autel improvisé, servant la Messe du *Padre* dans une grange où la grêle, la pluie et la neige s'engouffraient à travers le toit déchiqueté par les obus. Il ne savait pas ce que c'était que la peur. Comme officier de compagnie, combien de fois ne l'ai-je pas suivi à travers les boyaux, où il allait dire un mot aux hommes ! Nous n'avons garde d'oublier comment, les rares fois où nous retournâmes à l'arrière, notre *Padre* bien-aimé faisait les trois longues journées de marche à la tête de son bataillon.

« Qui ne se souvient, avec des larmes dans les yeux et un sourire sur les lèvres, de son entrain à l'ascension du sommet de Wytschaete? Il demeurait au milieu de nous, sur les positions nouvellement acquises, partageait nos souffrances avec une inaltérable gaieté. Dans les quartiers de logement, on le voyait toujours venir avec plaisir, et chaque compagnie aurait voulu le retenir.»

...

Le capitaine Healy (8ème Dublins) dit à son tour :

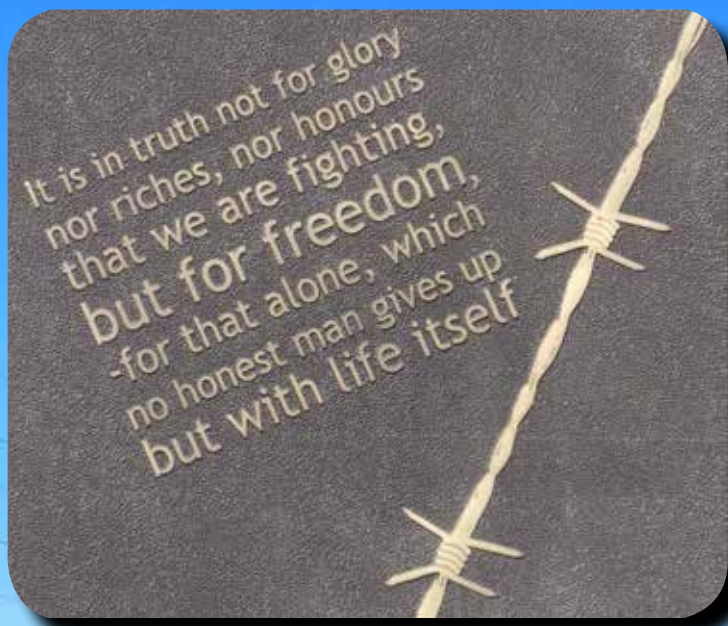
« Si j'avais fait la millième partie de ce qu'a fait le P. Doyle, ou si j'avais couru la centième partie des périls qu'il courut, il y a longtemps que je serais mort. Partout où il y avait du danger, le P. Doyle se trouvait ; et partout où se trouvait le P. Doyle, il y avait du danger... Lorsque les obus pleuvaient sur nous, il allait de casemate en casemate, comme s'il faisait une promenade hygiénique. Quand un homme était touché, on aurait dit qu'il le savait par instinct, et, avant tous les autres, il était près du blessé. Peu importe où l'homme était entendu, il allait le rejoindre.»

Les Sœurs de l'Institut Saint-Antoine de Lochre, qui avaient été si bonnes pour le P. Doyle, ne connaissaient pas les circonstances de sa mort, auraient voulu posséder ses restes. Le 21 août, la supérieure écrivit au P. Browne ce petit billet fort touchant :

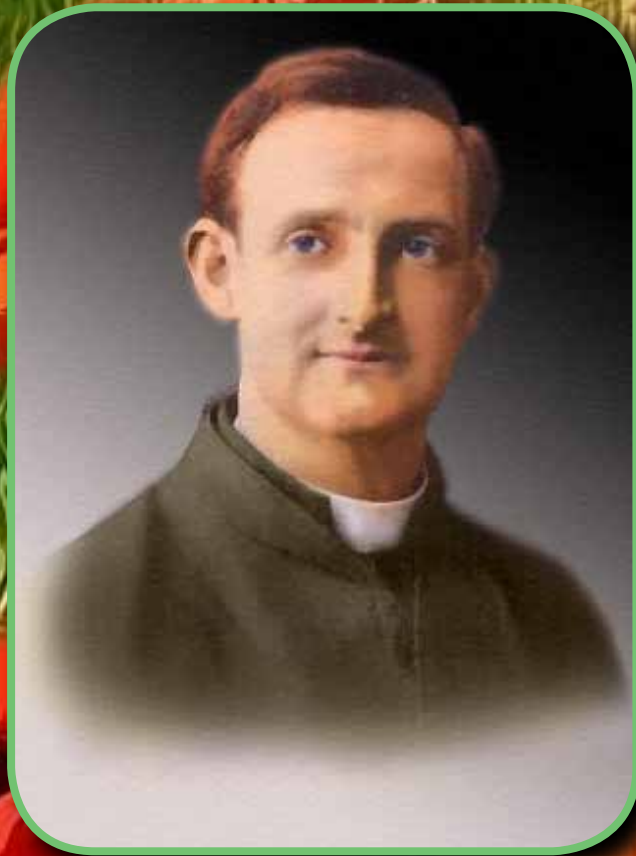
« Quelle triste nouvelle j'ai reçue ! Notre bon, brave et saint P. Doyle a été tué ! Compatissant Seigneur Jésus, donnez-lui le repos éternel ! Daignez accepter, Révérend Père, mes condoléances et mes sentiments de sympathie, pour la grande perte que vous avez faite dans la personne de notre bon P. Doyle, votre confrère. Notre petit saint a reçu maintenant la récompense de sa sainte vie et de son grand amour pour Dieu, et le prochain. Oh ! Il était grandement aimé par tout le monde, et nous ne l'oublierons jamais. Nous sommes tout heureuses de l'avoir reçu et de lui avoir rendu quelques services. Ne pourrait-on pas, Révérend Père, porter son corps au couvent ? près du Major Redmond ce serait un grand honneur pour nous. »



“Frezenberg Ridge.” (l’ancien champ de bataille)



LEST WE FORGET



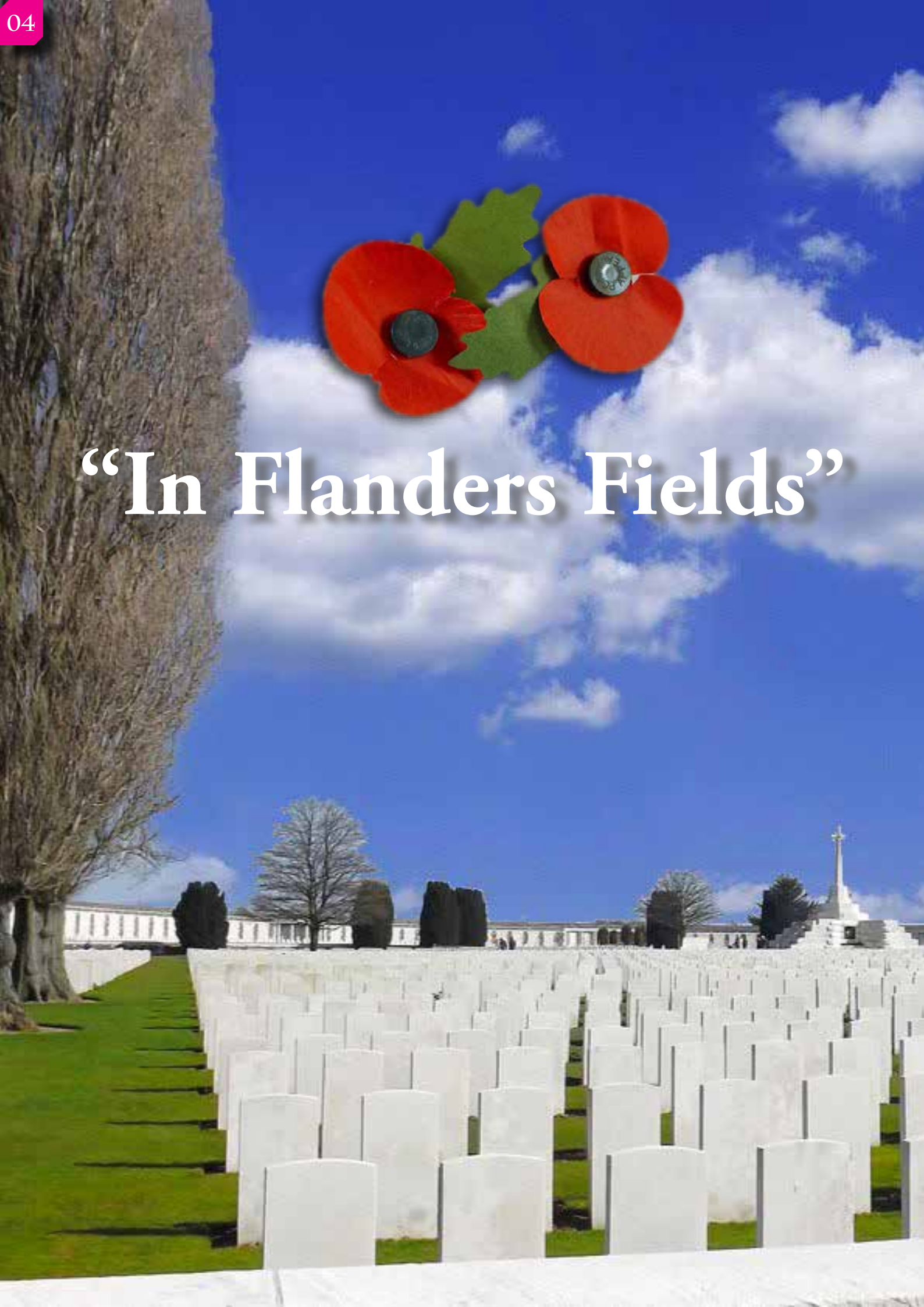
William-Joseph Doyle



Eglise de Noeux-les-Mines vitrail Saint Benoît-Joseph Labre



“In Flanders Fields”



Au champ d'honneur, les coquelicots
Sont parsemés de lot en lot
Auprès des croix; et dans l'espace
Les alouettes devenues lasses
Mêlent leurs chants au sifflement
Des obusiers.

Nous sommes morts,
Nous qui songions la veille encor'
À nos parents, à nos amis,
C'est nous qui reposons ici,
Au champ d'honneur.
À vous jeunes désabusés,
À vous de porter l'oriflamme
Et de garder au fond de l'âme
Le goût de vivre en liberté.
Acceptez le défi, sinon
Les coquelicots se faneront
Au champ d'honneur.

Lieutenant Colonel John McCrae.



GUILLEMON

“Do chum Glòire de agus Onòra na’ hÉireann”

(Pour la gloire et l’honneur de l’Irlande)

Croix érigée en commémoration de la victoire du 3 Septembre 1916 à Guillemont et Ginchy dans la Somme. À la mémoire de tous les Irlandais qui ont donné leur vie pendant la Grande Guerre.

Mémorial du 16th Irish Division



PHOTOS DIDIER NOËL

NT



PHOTOS DIDIER NOËL

A l'issue de la bataille de la Somme, les alliés étaient parvenus à progresser de 12 kilomètres au nord de la Somme, et de 8 kilomètres au sud (soit environ 180 km² de terrain.) Bapaume et Péronne étaient toujours entre les mains de l'ennemi. Ces résultats en demi-teinte avaient été très coûteux en vies humaines : 40 000 morts, 26 000 disparus et 135 000 blessés pour les Français ; 120 000 morts, 80 000 disparus et 220 000 blessés côté britannique. Les Allemands, quant à eux, déploraient la perte de 435 000 hommes, dont au moins 170 000 tués.



▲ **Guillemont, rue de la 16th Irish Division.**
 Les tombes des soldats tombés au champ d'honneur dans le saillant d'Ypres et ses environs, après le 16 Août 1917.



PHOTOS DIDIER NOËL

▲ L'hommage des Amis de saint Benoît Labre

L'Association des Amis de saint Benoît Labre rend hommage au Père Willie Doyle à Guillemont, (Somme, France) le 29 avril 2014.

GUILLEMOU

Military Cemetery



NT









Le Mémorial de Tyne Cot

Les tombes des soldats tombés au champ d'honneur dans le saillant d'Ypres et ses environs, après le 16 Août 1917.

TYNE COT

Military Cemetery

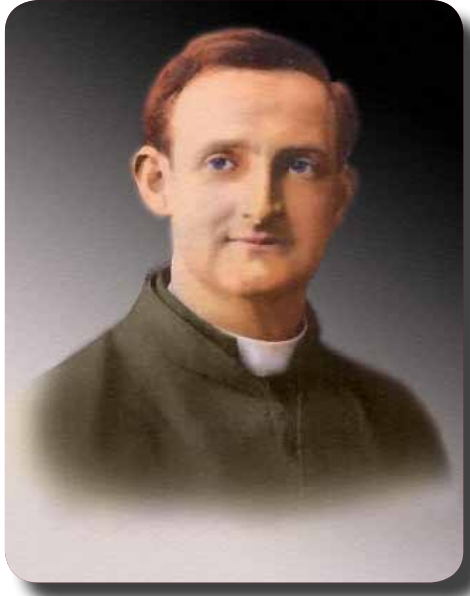
Un monument à l'arrière où sont inscrits les noms de 35 000 militaires disparus du Royaume-Uni et de Nouvelle-Zélande. Le nom du Père William-Joseph DOYLE se trouve sur le Panel 160. Tyne Cot est le plus grand cimetière du Commonwealth dans le monde.



L'hommage des Amis de saint Benoît Labre

L'Association des Amis de saint Benoît Labre rend hommage au Père Willie Doyle à Zonnebeke, Mémorial de Tyne Cot (Flandre-Occidentale) le 8 et 9 mars 2014.

Lest We Forget



**Royal Army Chaplains' Department
4th Class
The Reverend
DOYLE WILLIAM JOSEPH.
Cité à l'ordre:
M.C, Military Cross**



ARMY CHAPLAINS' DEPT.

4TH CLASS

4TH CLASS

DOYLE W.J., M.C.

BYRE POWELL J.W.A.

HARDING W.J., M.C.

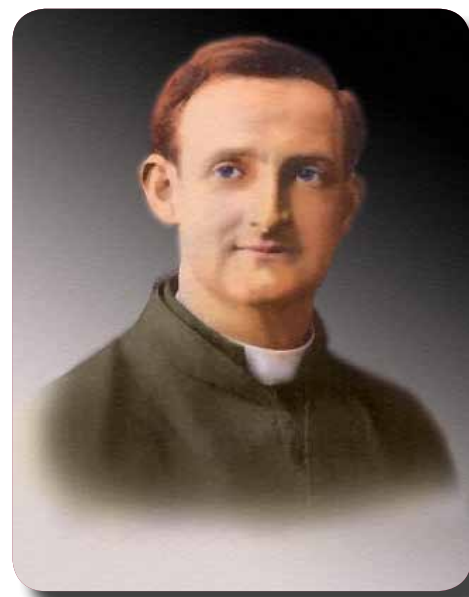
160



Photos Didier NOËL © Tous droits réservés.

WYTSCHAE Military Cemetery

Mémorial du 16th Irish Division



“Do chum Glòire de agus Onòra na’ hÉireann”

(Pour la gloire et l’honneur de l’Irlande)

Croix érigée en commémoration de la victoire du 7 Juin 1917 à Wytschaete (Belgique). À la mémoire de tous les Irlandais qui ont donné leur vie pendant la Grande Guerre.

Croix dédiée au 16e Irish Division dans le Mémorial de Wytschaete, le 22 Août 1926, en présence de Sir William Hickie, du Général Bryan Mahon représentant le Roi Albert de Belgique, de l’ambassadeur britannique George Graham et de Monsieur Seán Thomas O’Kelly, représentant le gouvernement de l’état libre d’Irlande.

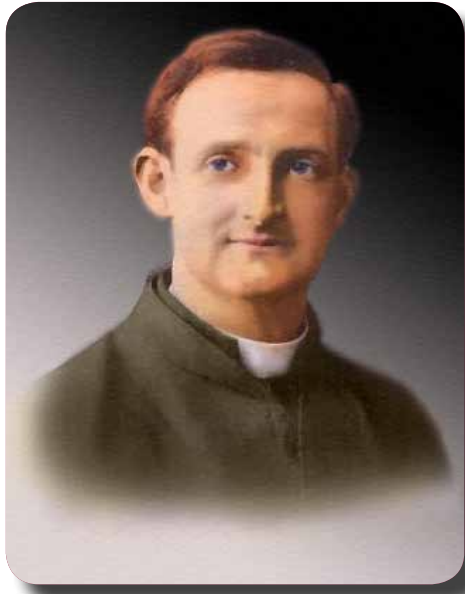
TE



16TH IRISH DIVISION

1914 *On cum Gairde De* 1918
Onora na nEireann
IN COMMEMORATION OF THE
VICTORY OF WYTSCHAETE JUNE
7TH 1918 IN MEMORY OF THOSE
WHO FELL THEREIN AND OF ALL
IRISHMEN WHO GAVE THEIR
LIVES IN THE GREAT WAR R.I.P.





“ Nos canons ne cessaient de bombarder le village et la colline de Wytschaete, que la 16ème Division devait prendre d’assaut à 3h10.”



1914 Do cum Gloire De
ATUS
ONORA NA hÉIREANN 1918
COMMEMORATION OF THE
STORY OF WYTSCHAETE JUNE
1917 IN MEMORY OF THOSE
WHO FELL THEREIN AND OF ALL
SOLDIERS WHO GAVE THEIR
LIVES IN THE GREAT WAR R.I.P



▲ **L'hommage des Amis de saint Benoît Labre**

L'Association des Amis de saint Benoît Labre rend hommage au Père Willie Doyle à Wytschaete, (Flandre-Occidentale) le 02 avril 2014.





“Wytschaete, Military Cemetery.” (Avril 2014)

LOCRE HOS Military Cemetery



SPICE



Locre (Aujourd'hui Loker) était aux mains des Alliés pendant la plus grande partie de la guerre, et les ambulances de campagne étaient stationnées dans le couvent de Saint-Antoine. Et pendant cette période, le Père William Doyle y logea très souvent.(voir page 82-83)

Le village a changé de mains plusieurs fois entre le 25 et le 30 Avril 1918, quand il a été repris par les Français. L'hospice, ou couvent, a été le théâtre de violents combats le 20 mai 1918, mais n'a pas été repris jusqu'à la première semaine de Juillet 1918.

Le cimetière militaire "Locre Hospice" a été mis en place en juin 1917 par les ambulances de campagne et les unités de combat, qui l'utilisèrent jusqu'en avril 1918.

Dans le jardin du couvent totalement détruit par les bombardements se trouvait cinq sépultures de militaires qui y avaient été initialement enterrés.

Parmi eux se trouvait la tombe du major William Redmond, du 6ème bataillon du Royal Irish Regiment, âgé de 56 ans, et mort des suites de blessures infligées pendant la bataille de Messines, le 7 juin 1917.

Après l'armistice, quatre tombes furent déplacées, sauf celle du Major Redmond; sa veuve, Eleanor Redmond, demanda aux religieuses que le corps de son mari restât là où il était. Elles donnèrent leur consentement et pour de nombreuses années, la tombe fut sur un terrain privé. De nos jours, elle se trouve toujours dans ce qui fut l'ancien jardin du cloître, situé en plein milieu d'un champ, à quelques mètres du « Locre Hospice Military Cemetery » ; elle est placée sous la garde de la Commonwealth War Graves Commission.

Le cimetière militaire de « Locre Hospice » contient maintenant 244 sépultures et monuments commémoratifs de la Première Guerre mondiale du Commonwealth. 12 des sépultures ne sont pas identifiées et dix tombes détruites par les obus sont maintenant représentées par des monuments commémoratifs spéciaux.

Le couvent Saint Antoine de Locre fut reconstruit de l'autre côté de la rue, bâtiment moderne que l'on aperçoit depuis le cimetière.

L'hommage des Amis de saint Benoît Labre

L'Association des Amis de saint Benoît Labre rend hommage au Père Willie Doyle et au Major Redmond à Locre, (Flandre-Occidentale) le 2 avril 2014.



MAJOR W.H.K.
REDMOND
6TH BATT
ROYAL IRISH REG
KILLED IN ACTION
7-6-1917
R. I. P.







Dans le jardin du couvent Saint Antoine, en 1917, la tombe du major William Redmond, du 6ème bataillon du Royal Irish Regiment.





LOCRE — Le Couvent



Locre, le couvent Saint Antoine, détruit par les bombardements.

E. Grignot



Locre, le couvent Saint Antoine, de nos jours (Avril 2014).



GODTSCHALOCK



Le village de Locre, de nos jours (Avril 2014).





“God calls me to an austere life; I must prepare myself to

MESSINES

Le Parc de la Paix
de l'île d'Irlande



follow the ways of God.”

PHOTOS DIDIER NOËL

36th
(ULSTER)
DIVISION

32,186

KILLED
WOUNDED
MISSING

16
(JR)
DIVI

28,

KILL
WOUN
MISS



6th
DIVISION
STONE

398

KILLED

WOUNDED

MISSING

10th
DIVISION
STONE

9,363

KILLED

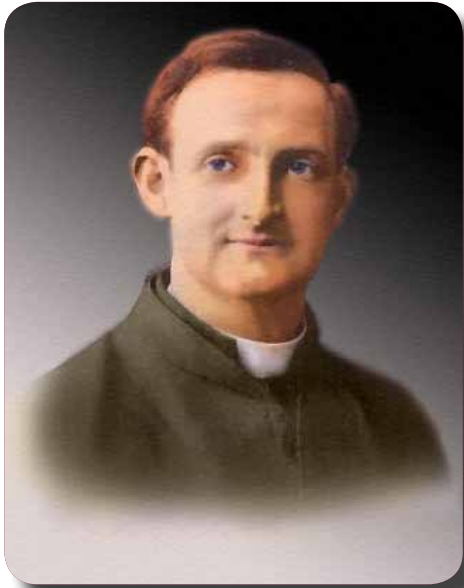
WOUNDED

MISSING

En tant que protestants et catholiques, nous demandons pardon pour les terribles actes que nous avons perpétrés les uns envers les autres. De ce sanctuaire commémoratif, où des soldats de diverses nationalités, croyances et appartenances politiques furent unis dans la mort, nous appelons tous les Irlandais à aider à construire une société pacifique et tolérante.

Souvenons-nous de la solidarité et de la confiance que les soldats protestants et catholiques développèrent entre eux lorsqu'ils servirent ensemble dans ces tranchées.





Ne saviez-vous pas que je devais m'occuper des affaires de mon Père ?”

Pour le Père William Doyle, il n'y avait ni juif ni gentil, ni officier ni soldat, tous étaient des hommes, des âmes pour lesquelles le Christ était mort. Tous lui étaient également chers ; sous chaque visage souillé de boue ou négligé, il discernait l'image de son Dieu. Il aurait risqué dix vies, s'il les avait eues, pour procurer quelque soulagement à un soldat mourant. Une fois, il courut à un soldat blessé de l'Ulster et s'agenouilla près de lui.

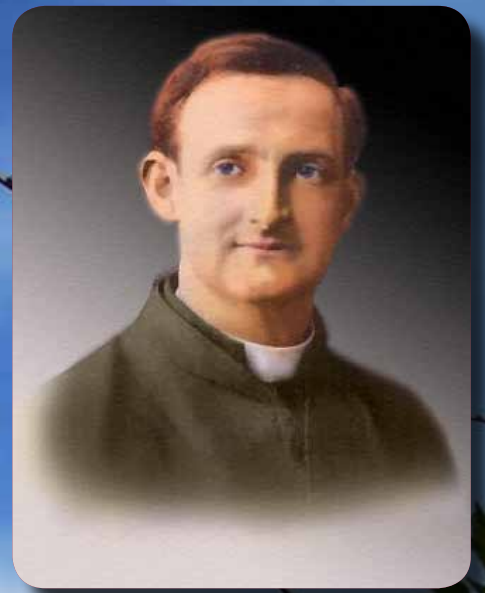
- « *Ah ! Père* », dit l'infortuné.
- « *Je n'appartiens pas à votre Église.* »
- « *Non* », répondit le Père Doyle.
- « *Mais vous appartenez à mon Dieu.* »

Depuis 1998, le Parc de la Paix de l'île d'Irlande à Messines rend un hommage national aux soldats irlandais. Cet hommage est matérialisé par la tour ronde, symbole par excellence de l'Irlande. Le Parc de la Paix de l'île d'Irlande fait également référence à la Bataille des Mines de 1917. Durant la Première Guerre mondiale, de nombreux soldats d'Irlande du Nord et de la République d'Irlande, protestants et catholiques, périrent côte à côte sur les collines autour de Messines.

Des jeunes Irlandais ont participé à la construction de la tour. La tour veut être un symbole de réconciliation pour le passé, le présent et l'avenir. Des cérémonies de commémoration y sont organisées le 7 juin et le 11 novembre.

Monument érigé en l'honneur de l'île d'Irlande, au-delà des clivages religieux et politiques. Trois stèles identiques, à droite de la tour, rendent hommage aux trois divisions irlandaises protestantes et catholiques des 10ème, 16ème et 36ème engagés dans le premier conflit mondial et à leurs morts.

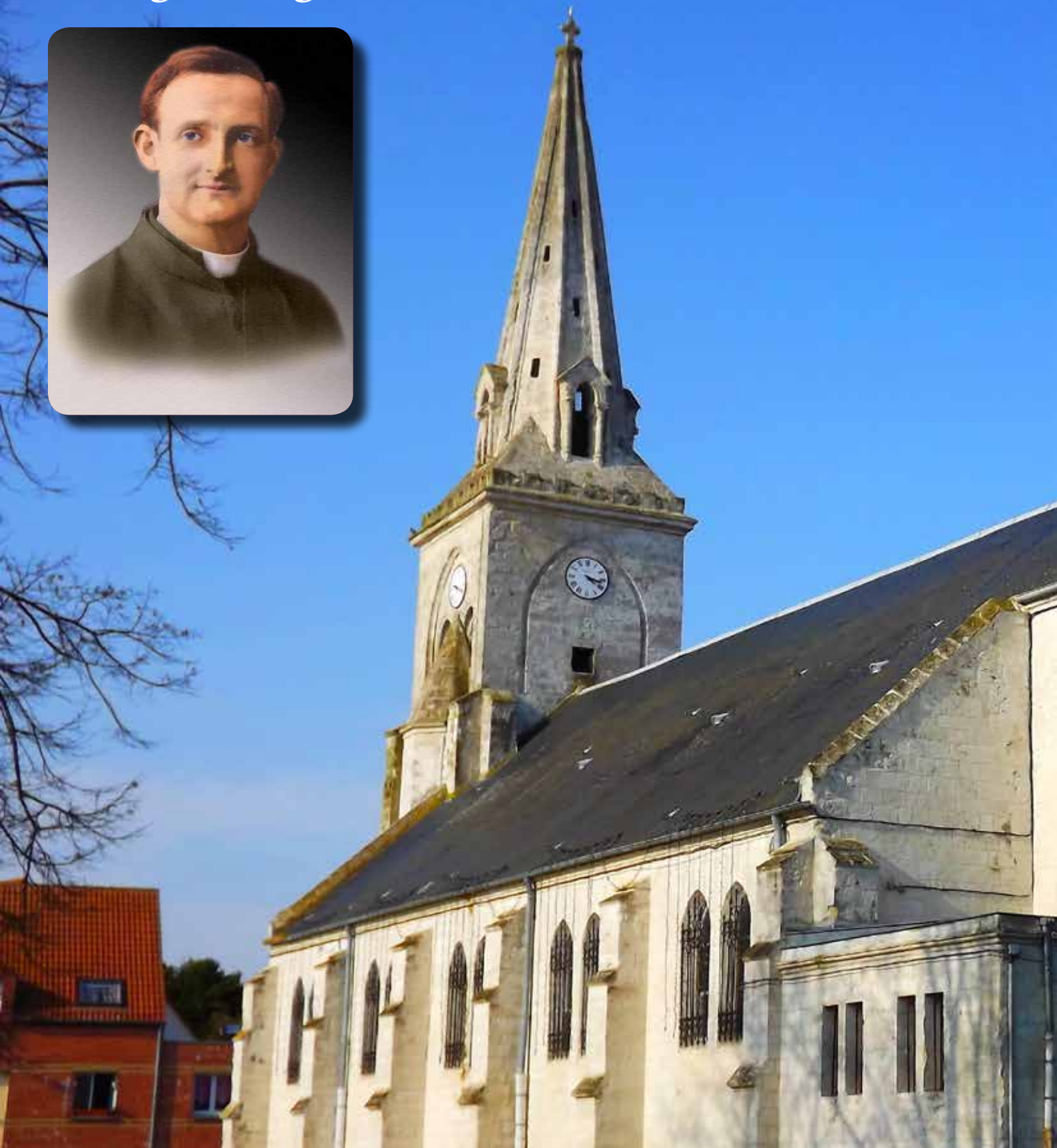
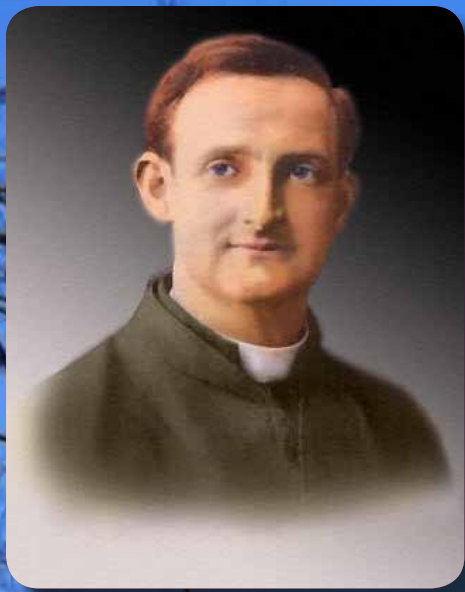
Noeux-les-Mines l'église (Avril 2014).



Noeux-les-Mines Notre Dame des Victoires.



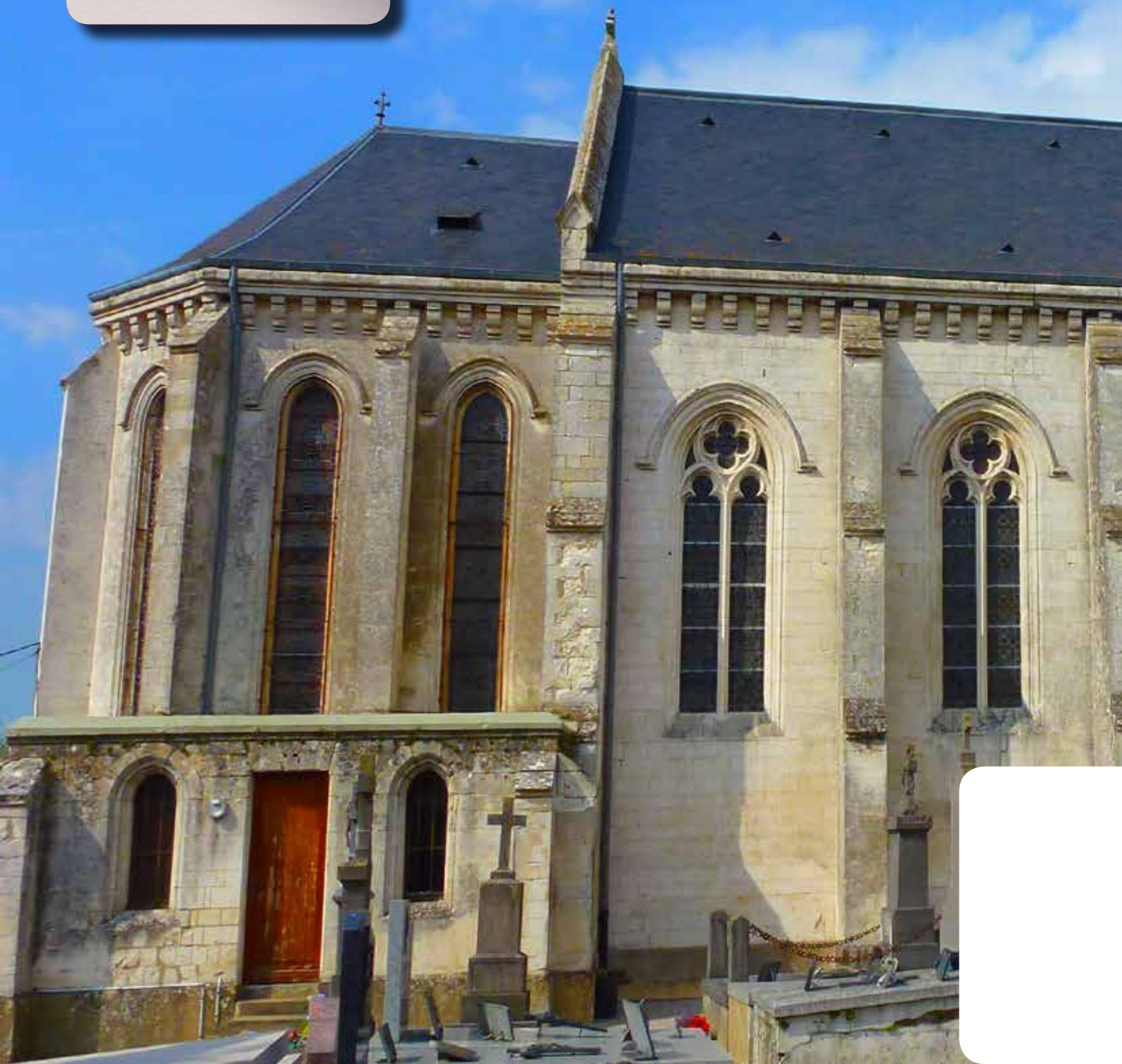
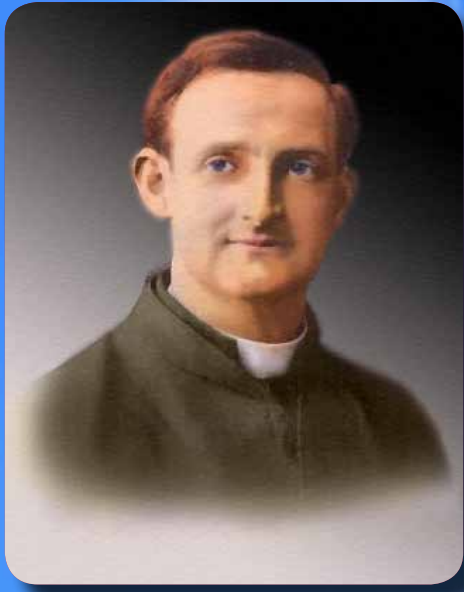
Mazingarbe l'église (Avril 2014).



MAZINGARBE EN FEVRIER 1916



Nordausques l'église.





**LA SEMAINE SAINTE
ET PÂQUES À
NORDAUSQUES EN 1917**

NOTES

(1) (Mgr Alfred O’Rahilly: Vie du Père William Doyle)

(2) Cet ouvrage de 232 pages est paru aux Éditions Salvator.

(3) Ibid., p. 16.

(4) Ibid., p. 15.

(5) En 1641, le peuple irlandais guidé par le commandant Owen Roe O’Neill, adopta comme cri de guerre “Sainte Marie” et comme étendard de l’armée la figure de la Vierge avec l’Enfant. Mais la résistance fut bientôt vaincue par les troupes d’Oliver Cromwell, qui parcouru toute l’île, détruisit chaque vestige de culte catholique et démolit toutes les églises et les couvents.

Ce qui permit aux Irlandais de garder leur identité catholique et d’alimenter efficacement leur foi, fut la récitation personnelle ou dans le foyer domestique, du chapelet qui joua un rôle tellement important qu’il devint une caractéristique nationale.

(6) Le bois de Leuze la tombe du major Cédric-Charles Dickens, petit-fils du célèbre Charles Dickens, entre COMBLES, GINCHY, et en effet GUILLEMONT, lieux marqués par la Bataille de la Somme pendant la première Guerre Mondiale. La tombe est une croix sur laquelle on peut lire : “A la mémoire affectueuse de notre charmant Cédric, né le 8/03/1889, mort au combat au bois de Leuze, le 9 septembre 1916. Major Cédric- Charles Dickens, 1/13th Kensington btn, the London Regiment”. Ainsi que : “Commune de Ginchy, à la mémoire du major C.C. Dickens, officier de l’armée britannique et ami dévoué de la France, tué en ce lieu au champ d’honneur, le 09/09/1916”. (derrière la croix) Source : Les Morts pour la France (la tombe est citée à Combles et une réplique de la croix se trouve dans l’église de Ginchy).

Une attaque a eu lieu à 16h45, le Major Dickens conduisait la Compagnie “A” de Kensingtons au front et dans les tranchées allemandes. Ils essayaient de s’associer à la 16ème Division Irlandaise à leur gauche mais les Allemands tenaient toujours une partie de leurs tranchées. Ils ont été bombardés et c’est là que le Major Dickens a été tué.

La Compagnie “A” a beaucoup souffert ce jour là.

Lors de l’avancée dans le No Mans Land, un peloton a été anéanti par un gros obus.

Les Kensingtons se sont retirés le 10 septembre. Comme tant d’autres, Cédric Dickens n’a pas de tombe connue et son nom figure sur le mémorial de Thiepval.

Cette croix n’est pas celle originale. En effet, elle était placée initialement à une centaine de mètres de l’endroit actuel et est maintenant conservée dans l’église de Ginchy afin de la protéger des agressions climatiques.

(7) Georges Dehaine, historien local, dans son livre Nœux-les-Mines, mon grand village en Gohelle paru en 2003, nous dresse un récit des événements légèrement différent de celui rapporté par le Père William Doyle en mai 1917.

<http://www.notredamedesvictoires.com/ndv-en-france-noeux-les-mines/>

La statue resta en dépôt chez le curé de Bruay jusqu'au 2 octobre 1921. Elle fut alors bénite par Mgr Julien et placée sur un autel latéral dans la nouvelle église de Saint-Martin, à Nœux-les-Mines, jour de la dédicace de l'église restaurée. La statue garnit un autel de marbre blanc (malheureusement disparu après la réforme liturgique). Ce jour-là, il manque néanmoins un invité : le Major Général Sir Hickie, ex-commandant de la 16^{ème} Division Irlandaise. Il a décliné son invitation en raison de son état de santé. Place fixée dans le chœur rappelant la consécration à la Vierge Marie. Après cette renaissance, l'église Saint-Martin a connu un nouvel âge d'or et est devenue une des paroisses les plus dynamiques du diocèse. Le 8 décembre 1940, elle fut consacrée à la Vierge Marie par Edouard Caulier, nouveau curé de St-Martin.

(8) Merci à Jean Capelain, pour son aide

D'autres informations sur ce monument grâce au site « Mémoires de pierre » :

<http://memoiresdepierre.pagesperso-orange.fr/alphabetnew/n/noeuxlesmines16irlandais.html>

<http://memoiresdepierre.pagesperso-orange.fr/alphabetnew/n/noeuxlesminesparoisse.html>

- Site de la paroisse (informations, actualités, horaires des messes) :

<http://arras.catholique.fr/stpierreestmartinenartois>

<http://arras.catholique.fr>



Dédié
aux prêtres de la Grande Guerre